



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

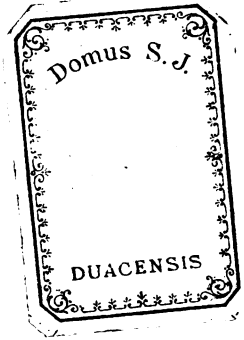
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



6
10



A 346/S 100



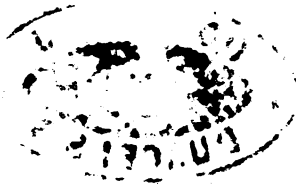
EXEMPLES ET CAUSERIES

DE

M^{GR} DE SÉGUR



Cobray



AUX INFIRMES ET AUX AFFLIÉS

EXEMPLES

ET

CAUSERIES

DE

M^{GR} DE SÉGUR

Heureux celui qui comprend ce que
c'est que d'aimer Jésus. (*Imitation de
Jésus-Christ*, l. II, c. vii.)

Illustrations d'après les œuvres originales de M^{GR} DE SÉGUR

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

—  —
PARIS

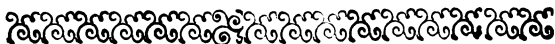
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112 bis, RUE DE RENNES, 112 bis.

—
Tous droits réservés.

1895



DÉDICACE

DANS l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, les merveilles de Dieu sont variées. Ainsi, chaque élu représente la sainteté avec une physionomie originale, chacun sert de modèle pour les différents états de la vie.

O'est à vous, infirmes, à vous, affligés, que je m'adresse ; je voudrais vous présenter un modèle encourageant et consolant en la personne d'un saint aveugle, Mgr de Ségur : s'il fut admirable comme prêtre et apôtre, il ne le fut pas moins comme infirme. Grande, forte et pure figure qui contraste avec la corruption païenne de notre époque ! Victime de la Révolution, notre France doit encore et toujours à l'Église ce qui fait sa grandeur.

Il m'a été gracieusement permis de vous composer un bouquet à l'aide de traits saillants cueil-

lis dans la belle biographie écrite par son Frère, et dans les différents ouvrages du saint Evêque.

Jésus aime les infirmes; dans sa bonté infinie, il semble qu'il ait voulu vous montrer, sous le voile de son cher aveugle, l'infirmité corporelle dans ce qu'elle a de « surnaturellement » aimable. S'il est de foi que « la grâce n'enlève pas la nature, » il est aussi de foi qu'elle rend tous les fardeaux « doux et légers » quand on s'abandonne sans réserve à sa divine influence.

Daigne la Madone immaculée bénir ce livre et le rendre profitable à quelques-uns d'entre vous, infirmes, tristes et désolés.

Sub tuum præsidium, Immaculata !

Le 25 mars 1895, en la fête de l'Annonciation.





INTRODUCTION

La patience dans les maux dépend de la manière dont nous les envisageons. Avec la foi, cher lecteur, vous apprendrez à vous soutenir dans la maladie et dans l'affliction, en regardant vos maux comme venant de Dieu, comme étant une marque de son amour ; et si vous vivez en état de grâce, oh ! vous êtes incomparablement heureux, si infirme que vous soyez !

« Tous les fidèles qui ont eu le bonheur de plaire à Dieu, ont passé par plusieurs tribulations. » (Judith, 8.) — « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par l'affliction. » (Tobie, 12).

C'est malgré vous que vous êtes infirme. Courage ! voyez Mgr de Ségur : il a demandé lui-même une croix pour compagne de sa vie, et Dieu a répondu en le faisant « aveugle » : mot

effrayant ; car, que de fois n'entendons-nous pas dire : « Il n'est pas de pire infirmité que celle-là ; autant vaut-il n'être pas né ! »

Et pourtant ce serviteur de Dieu a embrassé cette croix ; « embrassé » n'est pas trop dire ; et il n'y a rien d'étonnant, tant il a aimé son Dieu ! Que le libre-penseur n'essaie pas d'expliquer cette grandeur d'âme, il tombera dans l'absurde ; seule la réponse de l'auteur de l'Imitation y réussira : « Oh ! qu'il est puissant l'amour de Jésus, quand il est pur, quand il est sans mélange d'aucun amour ou intérêt propre ! » (L. II, c. XI.) — « Pour ceux qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour quelque consolation qui leur soit propre, c'est lui qu'ils bénissent en toute tribulation et toute angoisse du cœur, comme dans la suprême consolation. » (*Id.*)

Cet amour fut le fond de l'âme de Mgr de Ségur et remplit toute sa vie ; et c'est cet amour qui a communiqué des charmes mystiques à sa cruelle infirmité, par elle il convertit souvent avant qu'il eût prêché ! Pour nous en convaincre, jetons un coup d'œil sur sa vie et arrêtons-nous un instant devant les principales scènes de cette histoire tout évangélique de sa cécité.



MONSEIGNEUR DE SÉGUR
D'après une photographie conservée dans la famille.

1.



PREMIÈRE PARTIE

EXEMPLES DE M^{GR} DE SÉGUR



Avant l'infirmité.

LA Providence, qui conduit les élus par des voies choisies, échelonna sur la route de Louis-Gaston de Ségur une suite de sacrifices pour la glorification de Dieu et de l'Eglise.

La cécité, loin d'être le premier de ces sacrifices, ne fut que leur couronnement : car sa vocation et son entrée dans les ordres avaient détruit tous les plans et tous les rêves humains de célébrité.

Par son père, il était arrière-petit-fils du chancelier d'Aguesseau, du président de Lamoignon et du marquis de Ségur, maréchal de France et ministre de la Guerre sous Louis XVI ; il était

petit-fils du comte de Ségur, ambassadeur de France auprès de l'impératrice Catherine de Russie. Par sa mère, il était le petit-fils du célèbre gouverneur de Moscou, le comte Rostopchine. Sa noblesse remontait aux Croisades. Voué dès sa jeunesse à la carrière brillante de la diplomatie, « attaché au ministère des Affaires étrangères, il est envoyé à l'Ambassade de Rome, dans la cité reine du monde et foyer de la foi, des sciences et des arts; tout semble répondre aux élans du chrétien et de l'artiste; il a la joie de servir son pays et de développer en lui les dons de la nature et de la grâce. Mais il se sent bientôt à l'étroit, même dans ces grands et lumineux horizons; l'art ne lui suffit plus, la diplomatie, même la meilleure, le laisse froid, son âme a des battements d'aile vers le sacrifice; une voix secrète lui parle au cœur; il entend Jésus-Christ qui lui dit : « Viens, et suis-moi, *veni sequere me.* »

» Quelle détermination soudaine et inattendue pour sa famille ! Son père ne peut accepter sans peine que son fils aîné ensevelisse dans un séminaire et dans la vie obscure du prêtre tout ce qu'il a rêvé de célébrité et d'influence. Sa mère est brisée; elle ne croit pas à l'énergique résolution de son enfant le plus aimé; elle le supplie, elle le presse, elle le conjure de toute la force de ses larmes et de son cœur de ne pas céder à ce qu'elle croit un entraînement irréfléchi. La nature sensible de Gaston frémissait, et il a

raconté lui-même que ce n'était qu'à genoux et à l'église qu'il avait la force de lire les lettres maternelles... Mais Dieu fut le vainqueur. »

(Oraison funèbre de Mgr de Ségur prononcée par Mgr Mermillod, le 11 juillet 1881, à Notre-Dame de Paris).

— Tels furent les premiers sacrifices ; assistons maintenant au prélude de l'infirmité qui jointe au sacerdoce fit de sa personne un holocauste et une vivante prédication.

» Jésus-Christ va nous montrer son ami aux prises avec l'adversité !... contemplons cet autel d'où ne descendra plus la victime.

» C'est vers l'âge de dix-neuf ans que Gaston de Ségur sentit pour la première fois une fatigue des yeux en travaillant le soir à des dessins très soignés et très délicats, représentant la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est donc en servant comme artiste le divin Maître, objet de son amour, qu'il contracta le germe de l'infirmité cruelle et féconde, dont il ne cessa de remercier Dieu jusqu'à son dernier jour. Le mal reparut, à la suite des études du Séminaire de Saint-Sulpice ; il céda de nouveau à quelques soins, à quelques semaines de repos et de voyages. »

(Mgr MERMILLOD, *Id.*)

— C'est là le premier murmure qui se faisait entendre dans le lointain pour annoncer déjà l'arrivée prochaine de sa sainte fiancée, la cécité. En le crucifiant, elle l'illuminera ; en l'humiliant elle le glorifiera ; en l'ensevelissant, elle en fera un foyer de lumière, de chaleur et de vie divines. Dieu prêchera aux infirmes par son aveugle prédestiné : « C'est dans la tribulation, peut-il dire, que vous avez, Seigneur, dilaté mon cœur ! (Ps. iv, 2.)

« O mon Dieu ! ne dirait-on pas que ce calvaire c'est pour lui un Thabor, où il ne voit plus que Jésus seul ? *Neminem viderunt nisi solum Jesum* (s. *Matth.* xvii, 8). Oui, son intelligence si belle, son cœur si pur, sa parole si chaude recevront de cette épreuve une consécration qui fera de lui une de ces supériorités sympathiques, un de ces rayonnements qui attirent ; et les voiles de sa cécité ne feront que mieux apparaître la lumière dans les ténèbres ; il est vraiment la lampe qui brille dans le sanctuaire : « *Lux in tenebris lucet.* » (Év. de Saint-Jean, i, 5.)... A travers ses yeux éteints, on voyait une âme vivante, et cette âme voyait ! »

(Mgr MERMILLOD, *Id.*).

I

Le problème posé à la première messe.

— Parcourons ensemble, cher lecteur, les étapes que franchit Mgr de Ségur avant de devenir définitivement aveugle ; détachons des *Souvenirs et récit d'un frère*, de M. le marquis de Ségur, chacun des tableaux les plus touchants de ce beau drame où tout respire une passion unique, le tout-puissant amour de Jésus. Transportons-nous à sa première messe :

La demande.

« En tenant pour la première fois dans ses mains le corps de Jésus-Christ, il avait demandé à la sainte Vierge Marie de lui obtenir de son divin Fils, comme grâce spéciale et bénédiction de son sacerdoce, l'infirmité qui le crucifierait le plus, pourvu qu'elle ne fit pas obstacle à la fécondité de son ministère. Pendant les premières années de ce ministère béni, voyant qu'il n'était pas exaucé, il disait parfois en souriant aux confidents de son vœu : « Il paraît que j'ai posé à la sainte Vierge un problème qu'elle ne peut pas résoudre. » Et pourtant, comme nous le verrons bientôt, la perte de ses yeux ne fut pas la pre-

mière de ses épreuves, et deux ans ne devaient pas s'écouler sans qu'il sentît dans son corps la douloureuse bénédiction de la croix de Jésus-Christ. »

La réponse : un œil en purgatoire.

— La sainte Vierge avait entendu et voici quel fut par son entremise le plan divin :

« C'était à Rome, le 1^{er} mai 1853. Mgr de Ségur qui s'occupait, pour se reposer, à peindre une figure de saint, perdit tout à coup un de ses yeux. Un voile qui devait être éternel le couvrit soudain et lui déroba la lumière du jour. Le pieux prélat se souvint aussitôt de la grâce d'une infirmité crucifiante qu'il avait demandée à la sainte Vierge en disant sa première messe, et il ne douta point dès ce moment que l'épreuve ne s'arrêterait pas à mi-chemin : « La sainte Vierge m'a pris un œil pour le mettre en purgatoire à ma place », dit-il en souriant. Il savait bien que le second ne tarderait pas à rejoindre son compagnon. »

Il ne se trouble pas, il ne s'étonne pas ; il devine et demeure en paix !

II

L'acceptation.

Mgr de Ségur accueille la croix avec la

sainte indifférence et résignation de Job : « Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a repris ; les choses sont arrivées comme il a plu au Seigneur : que le nom du Seigneur soit béni. » (Job, 1.)

La nature et la foi.

— Écoutons le récit de Mgr de Conny : « Quand j'arrivai chez lui quelques moments après, il me raconta ce qu'il venait d'éprouver et dont il avait immédiatement apprécié la gravité : « C'est une paralysie du nerf optique, me dit-il ; voilà un œil perdu, et bientôt je perdrai l'autre. » Je lui proposai de sortir et d'aller immédiatement voir un médecin dont il avait reçu déjà les soins, le docteur Mayer, médecin de l'armée française d'occupation qui habitait aux environs de la Propagande. Le docteur ne dissimula pas que l'accident lui paraissait tout à fait grave, et il prescrivit un repos absolu, en même temps qu'un régime propre à favoriser l'équilibre général de la santé. Nous sortîmes, et je me souviens que nous dirigeâmes notre promenade par les rues qui longent le jardin du Quirinal. Il n'y avait pas d'illusion à se faire et j'étais tout accablé du coup qui frappait ainsi mon ami. Lui, au contraire, était demeuré très calme, et il m'exposait les motifs de sa résignation :

— Dieu m'a donné deux yeux il y a trente-

trois ans, me disait-il, il m'en reprend un aujourd'hui. Il me reprendra bientôt peut-être le second. Je n'ai qu'à le remercier du temps pendant lequel il me les a laissés. Il est bien le maître. »

— « Sans doute, répondis-je ; ce sont bien les pensées de la foi ; mais il y a les impressions de la nature qu'on ne peut pas ne point sentir. »

— Sommes-nous chrétiens ? reprit-il ; sommes-nous prêtres, pour céder aux impressions de la nature lorsque la foi nous parle ?

« Je ne pus m'empêcher de penser alors que si quelqu'un eût été près de nous et eût pu suivre cette conversation, il aurait cru que c'était moi qui venais d'être frappé par un grand malheur et il eût pensé que j'étais là avec un ami occupé à me consoler, mais s'y prenant d'une façon un peu austère.

» Il reprit ensuite et me dit : « Tout cela est bien heureux pour moi. Dans la position où je me trouvais, avec la bonté que le Pape me témoigne et avec la confiance que me marque l'Empereur, je n'aurais pu manquer de devenir bientôt archevêque et cardinal. On a beau faire, les grandeurs ecclésiastiques elles-mêmes présentent un danger pour l'homme qu'elles exposent à s'élever dans son cœur. Je serai débarrassé de tout cela, et je retournerai à Paris, où je me remettrai à confesser mes pauvres voyous, ce qui vaudra bien mieux pour moi. »

— N'est-ce pas là se conduire en juste ? Dans

la bonne comme dans la mauvaise fortune, voici son langage : « Je bénirai le Seigneur en tout temps. » (Psalm. 33.) Parfait acquiescement à la volonté divine !

Bonté dans la souffrance.

Il éprouva cependant alors un moment de peine : « Ce qui m'afflige, dit-il, c'est la pensée de ma pauvre mère et du chagrin qu'elle va en ressentir. » — Madame de Ségur fut désolée en effet quand elle apprit la triste nouvelle ; et, cependant, comme le disait Mgr de Ségur lui-même dans l'écrit intitulé : *Ma Mère* (1), qu'il lui consacra après sa mort, la cécité de son fils devait être pour elle la cause de bien grandes grâces : « Ce fut cette bienheureuse infirmité, si dure en apparence, si excellente en réalité et si sanctifiante, qui fut l'occasion de mon retour à Paris auprès de ma mère, que je ne devais plus quitter qu'accidentellement, pendant les dix-huit ans que la Providence lui réservait encore. C'est cette même infirmité qui m'obtint du cœur de Pie IX une inappréciable faveur dont ma mère profita comme moi jusqu'à la fin de sa vie, je veux dire la permission de conserver dans ma chapelle le Très-Saint-Sacrement. »

(1) Un vol. in-12, chez Tolra, éditeur, Paris.

— Quelle bonté dans cette âme toute de force et de douceur ! oublieuse d'elle-même, soucieuse à l'endroit de ses proches !

Le pape Pie IX

Une faveur extraordinaire.

— Le bon et saint Pie IX aimait beaucoup Mgr de Ségur et, dès la première entrevue du nouvel auditeur de Rote, le Vicaire de Dieu l'avait traité en père et en ami.

— « Le Pape avait été informé de l'accident le soir même du 1^{er} mai, et il avait partagé l'émotion universelle que cette nouvelle avait répandue dans la ville de Rome.

... » Le Pape voulut le recevoir le soir même, lui témoigna la plus tendre sympathie et lui dit pour l'encourager : « Pour ces maladies-là, je ne connais que trois remèdes : la bonne nourriture, l'eau fraîche, et la patience. — Très-Saint Père, lui répondit en souriant le doux prélat, j'ai encore plus de confiance au troisième ingrédient qu'aux deux autres. »

» Un autre jour, le Pape lui dit familièrement :

— Eh bien, mon fils, comment va l'œil ? — Il

s'en va, Très-Saint-Père ! — *Poveretto* ! soupira le Pape en le bénissant.

» Mgr de Ségur, dont la simplicité avait toute les audaces quand l'amour de Dieu était en jeu, résolut de profiter de cette tendresse compatissante de Pie IX pour obtenir une faveur insigne, une consolation égale et supérieure à son épreuve, et à l'audience suivante, il demanda au Saint-Père la grâce de conserver le Saint-Sacrement dans sa chapelle. C'était oser et demander beaucoup, les évêques et les cardinaux eux-mêmes ne jouissant point de ce privilège, qui n'est accordé que rarement et par une autorisation expresse du Pape. — Pie IX hésita un instant, et sa bouche s'ouvrait déjà pour formuler un refus, quand regardant Mgr de Ségur, il se sentit vaincu par l'expression de tristesse de son cher auditeur de Rote qui était à genoux devant lui, attendant sa réponse avec une douloureuse anxiété. Il lui prit la tête entre ses mains, la pressa sur sa poitrine, et lui dit avec un accent de tendresse profonde : « A un autre, je dirais non ; mais à vous, je dis oui, parce que je vous aime, *per chè ti voglio benè* » ; littéralement : parce que je vous veux du bien, charmante locution de la langue italienne pour exprimer l'amour. — Puis Pie IX ajouta en latin : *Ad consolationem, ad tempus* ; c'est pour votre consolation et pour un temps. — Il pensait en effet alors que la guérison était possible, et qu'avec le temps, le mal

cessant devait faire cesser le remède. Mais le mal ne fit que se compléter en se prolongeant et la consolation divine dura tout le temps de la vie du saint aveugle. »

— Quelle sublime compensation et quel bienheureux échange ! Dieu pouvait-il faire plus pour son bien-aimé serviteur ? « Le Seigneur, s'écrie David, s'est caché dans les ténèbres. » (Ps. xvii, 12.) Le Maître et le disciple partageront désormais la même condition. Dans ces ténèbres, le saint aveugle acquerra une plus claire vue des mystères de la foi, et en particulier du mystère de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; en adorant, il percera du regard de l'âme les ténèbres sacrées et la nuit divine qui lui dérobent la vue de l'Époux : « Ma nuit, pourra-t-il s'écrier comme le roi-prophète, sera illuminée comme le jour, ma nuit sera ma lumière pour mes délices. » (Ps. cxxxviii, 11.) — Et comme saint Augustin : « Oui, car quelles sont mes délices, sinon Jésus-Christ lui-même ? » (S. Aug., *in ps.*, cxxxviii, 14.)

III

Les préparatifs du sacrifice.

Mgr de Ségur s'attend au dénouement prochain. Il se rend un compte exact de l'avenir qui lui est réservé, mais tel il était hier, tel il est aujourd'hui, tel il sera demain : toujours accompagné de la paix du parfait amour de Dieu. Il se tient devant cette mort imminente, le matin « pensant ne pas atteindre le soir, le soir, n'osant pas se promettre de voir le matin. » (*Imit. de Jésus-Christ*, l. I, c. xxiii.)

Paix et égalité d'âme ; grandeur du sacrifice.

... « Quand on pense que, dans ses conversations et dans ses lettres de cette époque, on ne trouve aucune trace de regret, on ne peut qu'admirer la grandeur de sa foi, de son esprit de sacrifice, et de son renoncement à lui-même. La sérénité de son humeur n'en fut pas un moment altérée et nul, soit pendant les trois mois qu'il passa en France après son accident, soit à Rome, pendant l'automne et l'hiver suivant, ne put surprendre en lui le moindre signe de tris-

tesse ou de préoccupation. Aussi, tous autour de lui reprirent-ils confiance et espoir, et rien ne parut changé dans sa vie. A son retour à Rome à la fin d'octobre 1853, il reprit ses travaux de la Rote, les négociations au sujet des articles organiques et des affaires de Saint-Sulpice. Il reprit également et avec plus de bonheur que jamais ses prédications à Saint-Louis des Français, ses confessions militaires, ses visites aux enfants de l'école des Frères du palais Poli, et tout le monde, sauf lui, sembla avoir oublié son infirmité. »

— Son repos était établi en Dieu « en tout et par-dessus tout, parce qu'il est le repos éternel des saints » (*Imit. de Jésus-Christ*, l. III, c. XXI), et il subordonnait à cette fin suprême tous les accidents du temps et de la vie présente. Admirable égalité d'âme, rare noblesse d'attitude devant l'adversité prévue, connue et inévitable ! sainte conduite que l'auteur de l'ouvrage : *Mgr de Ségur, directeur des âmes* (M. le chanoine Chaumont) apprécie en ces termes : « L'on ne saurait trop admirer tant de vertu en présence de tant d'inquiétudes du sens humain ! Ayant perdu un œil, le jeune prélat ne pouvait guère se dissimuler que le second, déjà fatigué et portant désormais tout le poids de la vue, finirait par céder aussi et laisser venir la cécité. Imagine-t-on ce que signifie ce mot à trente-trois ans, dans la brillante et sainte carrière où la



MADAME DE SÉGUR
D'après un dessin de Mgr de Ségur, en 1840.

Providence avait placé Gaston de Ségur ! Et même à ne considérer que la pensée élevée du service des âmes, la perspective de cette cécité ne planait-elle pas désormais comme la menace du renversement complet et sans remède de ses plus chers projets d'apostolat ? Toutes ces préoccupations eussent sans doute beaucoup troublé une âme moins préparée à tout événement ; elles ne purent pas agiter, même un instant, ce cœur tout abandonné au bon plaisir de Dieu. Il entrevit au contraire, dans cette grande épreuve, l'annonce d'un dessein particulier de miséricorde divine sur sa vocation spéciale et il eut comme un pressentiment des bénédictions que Dieu lui réservait en le faisant entrer dans la voie du sacrifice. » (T. I^{er}, c. VII.)

— Ne peut-on pas dès lors, appliquer au saint aveugle du dix-neuvième siècle, le passage de l'Écriture sur Tobie ? « Devenu aveugle il ne se récria point contre Dieu à cause de la cécité dont il se trouvait atteint. Mais il demeura ferme sous la main de Dieu et lui rendit grâces tous les jours de sa vie. » (Tob., 2.)

Action de grâces et de joie surnaturelle

— Quelques traits de sa correspondance nous révèlent l'intérieur de cette âme si droite et si pure : « Voici un mois que j'ai un œil quasi

perdu et celui qui reste est si pauvre sire, qu'il ne vaut pas la peine qu'on en parle. Le médecin en qui j'ai autant de confiance qu'on peut en avoir en un médecin, espère encore que ce n'est pas définitif. Pour moi, je ne l'espère ni ne l'espère pas; car au fond, mon bon ami, cela m'est parfaitement égal. J'ai le bonheur d'être chrétien; je sais que je ne suis en ce monde que pour y passer quelques moments, et j'ai depuis longtemps jeté toutes mes espérances dans la vie éternelle. S'il fallait choisir, je préférerais la souffrance, et j'espère de la bonté de Dieu que, si c'est une visite de sa justice et de sa miséricorde, comme je le croirais plutôt, je saurai apprécier la grandeur d'une pareille grâce, et je resterai fidèlement, avec la Sainte Vierge, au pied de la croix du Maître des souffrances. C'est par le vendredi-saint qu'on arrive au jour de Pâques; je vois venir très volontiers le vendredi-saint. Vous qui êtes un bon chrétien, cher ami, vous ne ferez pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ l'injure de vous affliger de ce qui m'arrive. Vous m'aimez assez pour l'en remercier et pour lui demander simplement que je supporte comme il faut une épreuve aussi excellente. A la vie et à la mort, nous sommes à Dieu, disait autrefois saint Paul. Le bon Dieu n'a pas changé depuis ce temps-là... »

— Et dans une autre lettre :

« Figure-toi un œil complètement fermé et

rappelant le sommeil de l'innocence, et l'autre immensément ouvert et plein de feu. Si jamais je suis comme cela, je me mettrai un bandeau comme Robert Macaire. Le tout, mon bon A..., à la grâce de Dieu, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, qui est le maître de nos deux yeux comme de toute notre personne, et qui nous éprouve ou nous humilie, quand il sait que cela est nécessaire à notre âme. »

— N'est-ce pas là non seulement se soumettre franchement à la volonté divine, mais aussi adorer cordialement Celui dont la bonté et l'amour sans bornes inspirent à ses élus le sentiment sincère d'une reconnaissance infinie? C'est dans cet esprit que Mgr de Ségur se félicitait d'avoir à sa disposition une nouvelle offrande d'amour et d'action de grâces au bienfaiteur suprême.

Excellence de la croix. — Onction de la grâce divine.

— Mgr de Ségur fait ces derniers adieux à la lumière du jour; l'heure de la mort au monde extérieur va sonner. Aucune philosophie païenne n'a su inspirer pareils sentiments ni pareille conduite :

« Je suis occupé depuis cinq ou six jours à perdre complètement le peu de vue qui me res-

tait. Ici, comme toujours, la justice de Notre-Seigneur est accompagnée de miséricorde, et la grâce surabonde là où abonde l'épreuve. C'est une si bonne et si sainte chose que la croix, qu'il faut évidemment être bien peu chrétien pour oser s'en plaindre ; et s'il ne s'agissait que de moi seul, je me sentirais plus disposé à me réjouir qu'à m'affliger. Ne sommes-nous pas tout à Notre-Seigneur, dans la mort comme dans la vie ? »

... « Et qu'importe au fond de voir ou de ne pas voir la lumière du dehors, pourvu que les yeux illuminés du cœur perçoivent la lumière véritable et éternelle qui n'est autre que Jésus-Christ vivant en nous ? »

— A une jeune fille qui déplorait le sort de son bon père spirituel, il répond :

« Voyez-vous, chère enfant, il n'y a rien de plus excellent sur la terre que d'avoir à souffrir avec le bon Dieu et de porter avec lui la croix des privations. En un sens c'est un peu dur, quelquefois même c'est très dur ; mais en un autre sens, mille fois plus élevé, c'est très préférable, puisque cela mène au ciel, et nous aide beaucoup à ressembler à Jésus-Christ. Aussi n'ai-je pas la moindre envie d'être délivré de la sainte et sanctifiante infirmité que Notre-Seigneur a daigné m'envoyer dans sa miséricorde adorable. »

— Il ne compte que sur Dieu, pour souffrir avec patience, et il songe au Calvaire :

« Demandez-lui qu'il ait toujours compassion de moi, et qu'il me garde sur la croix, tout près de lui comme le bon larron. Pour le bon larron, le moment de son crucifiement a été le meilleur moment de sa vie et comme l'aurore de son salut; il en est un peu de même pour moi. Après tout, il n'y a de vraiment bon et sanctifiant sur la terre que la croix et la privation. Tout le reste de la terre fait de la sainteté de sucre. »

— En effet il se supposait déjà aveugle, et déjà fixé à sa croix pour la vie entière :

... « Son opinion était faite, et du jour où son premier œil avait été atteint, il ne douta jamais qu'il était destiné à devenir complètement aveugle. Il s'était ressouvenu du pacte qu'il avait fait avec la Sainte Vierge le jour de sa première messe, et quand le premier mai, le premier jour du mois consacré à Marie, il s'était senti touché du doigt de Dieu, il avait reconnu immédiatement, dans cette atteinte, la réponse de la mère de Jésus crucifié. Aussi se plaisait-il à dire gracieusement quand on lui demandait des nouvelles de sa vue : « Mon œil n'est plus à moi : c'est la bonne Vierge qui me l'a pris et qui l'a envoyé en purgatoire en mon lieu et place. » Il ne doutait pas que ce qu'il appelait, dans son admirable esprit de foi, la miséricorde de Dieu,

ne le menât jusqu'au bout dans la voie du calvaire où elle l'avait engagé.»

Comment il se familiarise avec son infirmité.

Mgr de Ségur s'apprend dès aujourd'hui à vivre de la vie d'aveugle; la croix viendra à l'improviste, mais elle le trouvera prêt à lui faire l'hospitalité :

« Les quinze mois qui s'écoulèrent entre ce premier avertissement et la perte totale de ses yeux furent employés par lui à se préparer à ce dénouement certain et prévu. Il s'habitua peu à peu, et à l'insu de tout le monde, à la condition d'aveugle, fermant souvent les yeux pour s'accoutumer à régler sa marche, ses mouvements, à se servir lui-même le plus possible sans y voir. Il prit ainsi insensiblement l'habitude de faire sa toilette, de se raser même les yeux fermés, à tel point qu'au jour de la cécité, il n'eut qu'à continuer ce qu'il faisait auparavant. Il s'habitua également à dire la messe en s'aidant de moins en moins de ses yeux; le Pape lui ayant accordé la permission de dire toujours la messe votive de la Sainte Vierge, il l'apprit par cœur, et, par une grâce spéciale de Dieu s'ajoutant à l'adresse et à la mesure naturelle de ses mouvements, il put jusqu'à la fin de sa vie célébrer le saint sacrifice et donner la communion sans que jamais le moindre accident ait troublé sa dévo-

tion et inquiétude les assistants. Il s'exerça également, dès le principe, à apprendre par cœur une foule de prières, de psaumes d'offices qu'il aimait à réciter et qu'il s'attendait à ne pouvoir plus lire. Dieu lui fit la grâce de donner à sa mémoire jusque-là plus qu'ordinaire un développement prodigieux... Il apprit par cœur toutes les messes *de tempore* de la Vierge avec celle de l'Immaculée-Conception, la messe du Saint-Esprit, du Saint-Sacrement, de la Croix, la messe de la chaire de Saint-Pierre, des stigmates de Saint François d'Assise, du patronage de Saint François de Sales ; la messe du Sacré-Cœur, la messe des morts.

» C'est ainsi qu'il employait dans le secret de son cœur, dans l'intimité de sa vie, les jours de demi-lumière que Dieu lui laissait encore. Alors qu'autour de lui et loin de lui on formait, pour le moment de sa guérison, des rêves de grandeurs nouvelles, il attendait le moment où Dieu frapperait un nouveau coup, cette fois décisif, et tandis qu'on se préoccupait, dans l'intérêt de l'Eglise, des moyens de le faire grand-aumônier de France, lui se préparait, tranquille et souriant, à devenir aveugle. »

— Cette époque de sa vie est un enseignement pour tous ceux qui, sous le coup d'une infirmité très prochaine, traversent les mois et les jours de la transition dans la tristesse, le désespoir et le dépit contre Dieu et contre leurs semblables.

Mgr de Ségur ne voit et n'aime que le bon plaisir de Dieu, à qui il semble dire par son attitude : « Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni, et si vous me voulez dans la lumière soyez béni. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. III, c. xvii.) Car il entre tout entier, âme et corps, dans la nuit d'ici-bas ! Il suspend son jugement et adore la sagesse de la Providence divine : « Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, le doux et l'amer, le joyeux et le triste, et vous rendre grâces pour tout ce qui m'advient. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. III, c. xvii.) Ces paroles de l'admirable Livre peignent trait pour trait l'éclat de son âme.

IV

Le sacrifice consommé.

Nous voici enfin arrivés à l'heure solennelle des adieux et du sacrifice suprême !

La perte du second œil.

Mgr de Ségur avait pu voir une dernière fois

ses frères et ses sœurs avant de fermer les yeux à la création.

« Le 2 septembre, au matin, c'était un samedi, jour consacré à la Vierge Marie, un médecin du voisinage, ami de la famille et qui était venu la veille examiner les yeux du prélat arriva au château apportant un œil de bœuf qu'il avait promis de disséquer devant lui pour lui en faire admirer la structure. Mgr de Ségur suivit avec un grand intérêt les détails de l'opération, et après le déjeuner, toute la famille sortit pour faire une promenade dans le parc. Il marchait en avant assez loin de sa mère qui s'entretenait avec le médecin. Tout à coup, il s'arrêta et dit à un de ses frères qui lui donnait le bras : « Je suis aveugle. » Ce fut tout. Il rentra au château, et demanda à ses frères et sœurs, immédiatement avertis, qu'on n'en dit rien à sa mère, afin de lui laisser quelques heures de sécurité de plus. Plus d'une fois dans l'après-midi, elle vint dans sa chambre, et il causa avec elle si tranquillement et si naturellement qu'elle ne se douta de rien. Au moment du dîner, il descendit appuyé sur un bras et se mit à table. Sa mère ne soupçonnait pas encore la cruelle vérité. Il était, comme toujours, en face d'elle, son père étant retenu à Paris par ses devoirs de président de la compagnie des chemins de fer de l'est. Tout à coup, elle s'aperçut que son fils ne se servait pas lui-même, et qu'une de ses sœurs assise auprès de lui, lui découpait

sa viande. Elle le regarda fixement sans rien dire, changea de visage et comprit tout. Les sanglots longtemps contenus éclatèrent. Lui seul ne pleurait pas et souriait. Aucun de ceux qui assistèrent à cette scène déchirante, qui virent le contraste de cette douleur humaine et de cette sécurité divine, n'en perdront le souvenir qu'à leur dernier moment. Il consola sa mère, tous les siens, avec une tendresse infinie, et nous pouvons lui rendre le témoignage, que dans cette première journée et tous les jours suivants il montra la même tranquillité joyeuse qu'ont admirée en lui jusqu'à la fin de sa vie tous ceux qui l'ont connu. L'épreuve le trouva prêt et il l'accueillit comme une vieille et chère connaissance, ou comme une sœur bien-aimée, les bras ouverts, l'allégresse au cœur et le sourire aux lèvres. »

— Son unique désir est de savoir souffrir patiemment; il écrit à Mgr Pie, évêque de Poitiers :

« Veuillez, cher seigneur, vous souvenir de moi au saint autel, aux pieds de ce divin Maître, et demandez-lui que je porte dignement sa sainte croix. Vous concevez que tous les beaux projets qu'on avait formés pour ou contre moi (il faisait allusion à la charge de grand-aumônier de France) s'évanouissent par là même. Ma vocation se simplifie, et la volonté du bon Dieu, unique règle à suivre dans tout ceci, devient



SABINE DE SÉGUR
en religion, Jeanne-Françoise, religieuse de la Visitation.

claire et évidente. Je demande seulement à Notre-Seigneur que l'Empereur fasse un bon choix lorsque le temps sera venu, et qu'il place auprès de lui un homme dévoué à la sainte Eglise et à la France.

Comment il aime son infirmité.

— Aveugle, le saint prélat non seulement sait souffrir, mais encore, sait aimer la souffrance, surnaturellement et par amour pour Jésus :

« Ce qui paraîtra incroyable, et ce qui est strictement vrai, c'est que, non seulement il se résigna à l'ordre de la Providence, mais qu'il aima la condition qui lui était faite... Il ne faudrait pourtant pas croire que Mgr de Ségur aimât son infirmité dans le sens naturel du mot, et que la résignation ne fût pas pour lui une vertu. Il l'acceptait, il l'aimait comme Notre-Seigneur Jésus-Christ accepta le calice de l'agonie et aima la croix sanglante sur laquelle il devait racheter le monde ; comme les martyrs aimaient les chevaux, les bêtes féroces et les tortures par lesquelles ils gagnaient le ciel. Toute sa vie depuis la perte de ses yeux jusqu'à sa mort, témoigne à la fois de la pesanteur de sa croix et de son allégresse à la porter. »

— Un exemple fera saisir ce que la grâce opérerait librement en lui, à cet égard :

« En 1855, dix-huit mois après la perte totale

de sa vue, se promenant dans la campagne romaine avec un de ses frères, il dit en souriant et en soupirant à la fois, au souvenir de cette admirable nature qu'il ne pouvait plus contempler : « La Sainte Vierge a bien su ce qu'elle faisait en » me retirant la vue. Jusqu'au jour où je suis » devenu aveugle, je me demandais comment » elle s'y prendrait pour exaucer la demande » que je lui avais faite d'une infirmité pénible » qui me laissât la faculté d'exercer mon ministère. Elle a eu plus d'esprit que moi. En me » retirant mes yeux, elle m'a frappé à mon endroit sensible ; elle m'a enlevé les seules jouissances compatibles avec mon renoncement au » monde. » Le mélange de ces deux sentiments naturel et surnaturel, de tristesse et de joie, se retrouve dans toutes les lettres où il parle avec action de grâces de sa douloureuse cécité ».

— Il considère son infirmité comme une grâce de choix dont il bénit le Seigneur, au cours d'une lettre à sa sœur Sabine :

« ... C'est une grande bénédiction et une faveur inappréciable que d'être fixé à la croix par une infirmité quelconque et surtout par celle de la cécité. C'est une participation permanente à Jésus crucifié et une sorte de conservation religieuse qui vous oblige, bon gré mal gré, à renoncer au monde, aux folles joies, aux attrait dangereux des grandeurs humaines, des fêtes, des réunions. C'est comme une goutte d'absinthe

divine qui vient christianiser tous les breuvages de la terre et une sorte d'élixir contre le naturalisme. Aide-moi, ma chère sœur, à bénir Dieu de cette visite imméritée ».

Obligé par une première congestion cérébrale de renoncer à la présidence du bureau central de l'Union des Œuvres, il écrivait, sur la fécondité cachée de la résignation chrétienne, les lignes suivantes :

« Je me résigne, estimant que l'immobilité dans la résignation à la volonté divine est plus efficace pour le bien que l'activité la plus ardente. Les trois heures pendant lesquelles Jésus-Christ cloué sur la croix est resté immobile ont été plus précieuses que les trente-trois années de sa vie évangélique.

» ... Mes chers messieurs, je ne puis même pas vous dire que je regrette de ne pouvoir prendre ma part de vos travaux : car il ne faut aimer le bien que parce qu'il est pour nous l'expression de la volonté de notre adorable Maître ; et puis, vous le savez tous comme moi, s'il est bon de travailler pour Jésus-Christ, il est meilleur encore de souffrir pour lui ; et jamais, pendant toute sa vie, le Fils de Dieu n'a travaillé aussi puissamment à la gloire de son Père et au salut des âmes que pendant les quelques heures qu'il a passées immobile et silencieux sur sa terrible croix ».

— L'amour de Jésus était donc le souffle qui

animait son amour de la cécité, selon cette maxime : « Quand vous en serez venu au point de trouver la tribulation douce, et de la savourer pour Jésus-Christ, pensez alors que tout va bien pour vous, car vous avez trouvé le paradis sur la terre. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. II, ch. XII.) Tels étaient l'esprit et le cœur de Mgr de Ségur !

« Son amour de la cécité n'était donc et ne fut jamais chez lui une sorte d'aberration de la nature, un attrait humain pour ce qui est à tous les autres un objet d'épouvante et d'horreur ; il n'aima dans son infirmité que la volonté de Dieu, la croix de Jésus-Christ, le moyen de se donner davantage et plus efficacement à la sanctification des âmes, et son allégresse au milieu des ténèbres fut pendant vingt-sept ans un acte continu de vertu héroïque. »

Pourquoi il remercie Dieu.

— Arrêtons-nous sur cette idée que signale monsieur le marquis de Ségur : « le moyen de se donner davantage et plus efficacement à la sanctification des âmes. » Ce fruit précieux de sa cécité fut maintes fois célébré par le saint évêque avec une jubilation tout apostolique :

« J'ai un ministère sacerdotal tout organisé, et je n'ai besoin que de la langue, des oreilles et des jambes pour confesser et prêcher. Ce sera

même peut-être une fort bonne aubaine pour les gros pécheurs timides que de pouvoir conter leurs affaires à un confesseur qui n'y voit goutte. »

En effet, nombreuses furent les conversions favorisées par cette bénie épreuve ; en voici un exemple :

« Un jour (était-ce seulement le renom de sa sainteté, la lecture de ses livres, ou sa bienheureuse infirmité n'y entraient-elle pas pour quelque chose ?), il eut à confesser un singulier pénitent. C'était un américain qui avait traversé l'Atlantique uniquement pour le voir ; arrivé à Paris, il alla directement chez le prélat en descendant du chemin de fer, passa une heure en tête-à-tête avec lui, sortit absous et consolé, et s'en retourna tout droit aux Etats-Unis. »

« C'est sans doute en pensant à de telles grâces, à de tels fruits de son ministère, que Mgr de Ségur chanta jusqu'à la fin de sa vie l'alléluia de sa cécité, et que cent fois, dans ses lettres, dans sa conversation, il bénit Dieu de la lui avoir envoyée et conservée. Un an ou deux ans avant sa mort, pour n'en citer qu'un exemple, un jeune homme qu'il aimait se désolait devant lui de voir sa mère menacée de perdre la vue, et il ajoutait en soupirant : « Cela me fait déjà tant de peine » de vous voir aveugle, vous, Monseigneur, qui » feriez un si bon usage de vos yeux. » A ces mots, Monseigneur se leva, l'attira vivement sur

son cœur et s'écria : « Ne dis pas cela : mon fils, »
 » ne dis pas cela, car, sache-le bien, ma cécité
 » est ma plus grande joie et la plus grande bénédiction
 » de ma vie. »

... « Sa cécité lui fut souvent un moyen d'attirer et de convertir les pécheurs par la sérénité avec laquelle il la supportait et aussi par le secours qu'elle apportait à ces pénitents honteux, qui craignent, en confessant leurs misères, de rencontrer le regard du confesseur : pauvres enfants qui ne connaissent ni l'étendue de la miséricorde sacerdotale ni la tendre compassion du ministre de Jésus-Christ croissant avec le nombre et l'énormité des fautes qu'on avoue. »

— Voici en effet comment il regagnait les égarés, en inspirant la confiance :

« Une fois entre autres (dans une retraite) qu'il exhortait à la confession un nombreux auditoire d'étudiants, pensant que sans doute il se trouverait quelques récalcitrants : « Voyons, » leur dit-il avec l'irrésistible et délicieuse simplicité de son zèle, s'il s'en trouvait parmi vous qui fussent un peu ennuyés, un peu honteux de se montrer au prêtre, eh bien ! qu'ils viennent donc me trouver ! Je suis aveugle, je ne les verrai pas ; ce sera bien commode ! » Et ils y allaient, et pendant leur confession douloureuse et bénie, il leur passait son bras autour du cou, et les embrassait comme le père de l'enfant



LE COMTE DE SÉGUR
ancien pair de France, père de Mgr de Ségur, d'après une photographie
de famille.

prodigue ; baisers célestes que les anges ont dû lui rendre à son entrée au Paradis ! »

— On comprend dès lors que Mgr de Ségur se plût à faire le plus grand cas de son infirmité et à en remercier Dieu. C'est ce que M. le chanoine Chaumont expliqua en ces termes :

« Un voile épais venait de s'étendre sur sa vie entière, ensevelissant le passé dans une mort anticipée, ne laissant presque plus dans le présent que l'état d'un mort parmi les vivants !

» ... Ce saint prêtre adora les desseins de Dieu, proclamant qu'ils sont l'expression d'une parfaite sagesse. Il le remercia de ce bienfait insigne, qui, en brisant les espérances terrestres qu'on avait conçues pour lui, lui faisait une nécessité de ne plus travailler directement que pour les âmes.

» ... Un sentiment dominait en lui tous les autres sentiments. Il n'avait pas tant aimé et si bien servi Notre-Seigneur depuis le jour de son Sacerdoce sans méditer à satiété le mystère de l'immolation de Jésus-Christ pour le salut du monde, et il avait compris que le prêtre ne saurait exercer fructueusement les fonctions augustes de l'apostolat sans être, comme Jésus, à la fois victime et sacrificateur. Aussi, dans cette terrible épreuve, reconnut-il une grâce immense. Elle fut pour lui le témoignage de l'acceptation par Notre-Seigneur de son désir de se dévouer exclusivement à la sanctification des âmes. (*Mgr de Ségur, directeur des âmes, tome I^{er}, ch. VII.*)

V

Tentatives de guérison.

Abandon aux médecins.

— Mgr de Ségur se met à la discrétion des médecins avec un détachement absolu et une docilité parfaite. Image du Sauveur, dans toutes les circonstances de sa vie, il se prête aux opérations chirurgicales, silencieux et paisible, comme l'Homme-Dieu au milieu des bourreaux et des instruments de la Passion.

« Comme nous l'avons dit, poursuit M. le marquis de Ségur, il avait fait son sacrifice dès le premier jour, et il n'avait jamais partagé les illusions de ses parents et de ses amis à ce sujet. En quittant Rome et en venant se réinstaller à Paris, il avait organisé son existence en vue de sa cécité ; et malgré la joie naturelle qu'il eût ressentie d'une guérison inattendue, cette guérison aurait dérangé tous ses plans. Son siège était fait, et il ne pouvait se résoudre ni à demander, ni à désirer autre chose. Cependant, fidèle à sa devise de vouloir en tout la volonté de Dieu et de donner à ses parents, à la multitude de ceux qui l'aimaient, toutes les preuves de déférence et d'affection compatibles avec la sagesse

chrétienne, il se prêtait de tout cœur et avec autant de facilité que d'indifférence aux expériences qu'on lui proposait. »

— Malgré l'opinion défavorable des plus savants oculistes de Paris, on eut recours en définitive au célèbre docteur Nélaton ; ce dernier combattit les arguments du saint prélat et ne craignit pas d'assurer la guérison. Mgr de Ségur se laissa faire par complaisance et par charité.

« M. Nélaton, raconte l'abbé Louis Klingenhoffen, alors secrétaire de Monseigneur, annonça qu'il allait procéder à l'extraction du cristallin. Le docteur fit une incision semi-circulaire autour du globe de l'œil, pressa un peu au-dessous, et le cristallin, tout gris et opaque, vint tomber dans un verre que je tenais pour le recevoir. Le bon Monseigneur souriait ; pas un cri, pas une émotion. Il avait fait, avant, un grand signe de croix ; il en fit un autre après en disant : « Comme Dieu voudra. » Le docteur exigea qu'il se mît au lit. On lui posa sur la figure un masque de toile et on imbiba incessamment l'œil d'eau glacée. Cette immobilité absolue de cinq ou six jours, cette inaction de près de deux semaines, furent la grande épreuve. Mais quelle patience ! quelle douceur ! quelle gaieté même ! Il plaisantait le docteur qui n'avait jamais vu pareil malade. Après les cinq ou six premiers jours, je remarquai que M. Nélaton perdait un peu de son assurance. Pendant les

pansements de chaque matin, il demandait : « Avez-vous, à travers le linge, une perception de la lumière plus grande qu'avant ? » — Et Monseigneur répondait en riant : « Il me semble que s'il y a un changement, c'est en pire ; mais ce sera toujours bien, puisque ce sera ce que Dieu voudra. » Enfin, un matin, le docteur me fit ouvrir tout grands les rideaux de la fenêtre, jusque-là soigneusement fermés ; il plaça son chapeau sur l'œil opéré, fit ôter en dessous le bandeau, puis leva le chapeau : « Que voyez-vous ? — Rien, docteur, absolument rien. Que Dieu soit béni et que sa volonté soit faite ! » M. Nélaton partit et ne reparut plus. — Monseigneur se leva tout heureux d'en avoir fini, alla prier à la chapelle, et s'en revint le cœur joyeux, consoler sa famille et ses amis. Pendant ces jours où il ne pouvait célébrer la messe, on lui portait chaque matin, de très bonne heure, la sainte communion. »

Abandon à la Providence.

— L'abandon à la Providence remplissait l'âme du saint prélat, si bien que, comme on lui conseillait fréquemment de demander à Dieu un miracle, il répondait :

« C'est une grosse affaire et une grande responsabilité que d'être un miraculé, et je redouterais cette condition-là. »

— Il se garda bien de le faire ; mais il laissa faire ; pour lui il ne connaissait que cette demande du *Pater* qui contient tout : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », et par ces mots « sur la terre » il entendait dire « dans mon cœur ». Écoutons par exemple le récit touchant de sa visite au curé d'Ars :

« Il revenait de Lyon où il avait accompagné l'abbé Louis qui retournait à Rome, récemment ordonné prêtre et appelé par le prince Aldobrandini pour faire l'éducation de son fils. Mgr de Ségur, escorté de Méthol, son fidèle valet de chambre, arriva à Ars où la sainteté et les miracles du curé attiraient chaque jour une multitude de pèlerins ; c'était en 1858. Il se rendit au presbytère où le saint curé le rejoignit en revenant de l'église. Il y eut, entre ces deux grands serviteurs de Dieu, si semblables par la simplicité et l'ardent amour de Jésus-Christ, un touchant combat d'humilité. Mgr de Ségur agenouillé lui demandait sa bénédiction ; M. Vianney s'y refusait, disant : « C'est à vous à bénir et non pas à moi » — ... Mgr de Ségur, se souvenant de la promesse faite à sa mère, parla au curé d'Ars de sa cécité et de sa répugnance à en demander la guérison. Si nos souvenirs sont fidèles, le saint prêtre, tout en admirant sa résignation et son amour de la croix, lui dit que, la vue étant un bienfait, il était légitime, raisonnable et chrétien de la demander à Dieu. Il lui promit de

prier à cette intention, et l'engagea à prier avec lui..... Après le départ du prélat, M. Vianney dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà un aveugle qui y voit plus clair que nous. » Et le même jour, recontrant M^{lles} des Garets, d'Ars, dont le père était son intime ami, il leur dit en parlant de Mgr de Ségur : « Aujourd'hui j'ai vu un saint », parole bien remarquable et consolante, dans la bouche de l'homme de Dieu, qui lisait dans les âmes comme dans un livre ouvert. »

— Mgr de Ségur s'abstenait de prier pour sa guérison ; aussi les prières du curé d'Ars furent-elles vaines. C'est qu'en effet le saint aveugle regardait son épreuve comme une béatitude pour lui-même et pour sa mission de prêtre et d'apôtre. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'il chantât chaque année l'hymne de la reconnaissance sur le ton de la paix et de la joie la plus suave :

« Je ne peux m'empêcher de vous écrire pour célébrer avec vous le neuvième anniversaire de la reprise de mes yeux. Il y aura demain neuf ans que Notre Seigneur m'aura touché là, me marquant du signe de la croix qui est le signe du Paradis. Plus je vais, plus je goûte l'excellence de cette grâce, qui simplifie tellement ma vie et la rend par conséquent toute « lumineuse » : « Si ton œil est simple, dit l'Évangile, tout ton être sera lumineux. » Or mon œil est plus que simple. »

— Les comparaisons et les images varient ; toutes elles reflètent un cœur dilaté dans une ar-

dente charité. A un de ses plus chers fils, jeune novice franciscain, il écrivait :

« C'est aujourd'hui pour moi un grand et beau jour. Il y a treize ans que je suis devenu tout à fait aveugle et que le bon Dieu, miséricordieux et clément, m'a mis de force dans un petit cloître portatif, dont personne que lui ne peut forcer la clôture. »

— A sa sœur Sabine, religieuse de la Visitation :

... « C'est là mon petit monastère, ma petite clôture ambulante, qui m'oblige à pratiquer la pauvreté et l'obéissance : la pauvreté en me séparant de tout, bon gré mal gré ; l'obéissance, en me mettant du matin au soir dans la dépendance permanente de quelqu'un. Dieu soit donc béni ! »

— Au président du Congrès de l'union des œuvres :

... « Demain, 2 septembre, il y aura vingt-cinq ans que j'ai perdu la vue. Je supplie les membres du Congrès de faire une communion en action de grâces, afin de bien célébrer avec moi ce que j'appelle « mes noces d'argent ».

Il s'offre au martyre en vrai confesseur de la foi.

— Sans défense, sans arme matérielle contre les embûches de la haine et de la vengeance, le bon et saint aveugle est devenu par son zèle apostolique « signe de contradiction » pour l'armée de Satan ; la croix de la cécité a pour effet de mettre

sa vie à la disposition de ses ennemis : Mgr de Ségur demeure sans broncher dans la voie de l'abandon total à la Providence qui veille attentivement sur lui et pour lui, et déjoue tous les complots :

Mgr de Ségur avait attaqué de front la Franc-Maçonnerie dans une brochure pleine de hardiesse, de cette verve gauloise et de cette indignation vivante qui le rendait redoutable à tous les ennemis de l'Église. Aussi, tous, libres-penseurs, protestants sectaires, jansénistes attardés, le détestaient-ils cordialement, et ne lui épargnaient-ils ni injures ni menaces.

Une aventure singulière, et qui émut vivement ses amis, montre jusqu'où allait cette haine de ses pires adversaires.

C'était au mois d'août 1869. Vers l'heure de la messe, un inconnu se présenta chez lui, attendit debout, dans un coin de la chapelle, la fin du Saint-Sacrifice ; et quand tous les assistants furent sortis, il entra dans le salon où le prélat se tenait pour confesser. Sa tenue, son air étrange, ses lunettes bleues avaient attiré l'attention du fidèle Méthol, qui ne le perdit pas de vue, et se glissa derrière un rideau pour intervenir au besoin.

Cet individu demanda brusquement à Mgr de Ségur si l'on pouvait être catholique et franc-maçon. Le pieux aveugle se leva aussitôt et lui dit : « Vous êtes franc-maçon ? Que venez-vous

donc faire ici? — Je viens vous avertir, monsieur, que dans une récente assemblée des loges, on a décrété votre mort pour vous punir de ce que vous avez écrit et publié sur notre société. » Mgr de Ségur étendit les mains et, serrant étroitement ce malheureux entre ses bras : « Voilà donc, s'écria-t-il, ce que c'est que votre franc-maçonnerie, qui s'intitule société de bienfaisance ! Quand on l'accuse, pièces en mains, de menées révolutionnaires, elle répond par des menaces de mort et par l'assassinat. Jugez par là de ce qu'elle est ! — C'est possible, répondit le franc-maçon en secouant son étreinte ; mais je n'ai point le temps de discuter. Je suis venu vous avertir, en reconnaissance d'un service signalé que vous m'avez rendu sans le savoir. Prenez vos précautions, mais ne parlez à personne de ma démarche ; elle attirerait sur moi la persécution, peut-être la mort. » Et il disparut.

— Mgr de Ségur, ne perdait rien de sa force surnaturelle, mais, très courageusement et très amoureusement, il se tenait prêt pour l'honneur du martyr :

« Mgr de Ségur, ne pouvant se tromper à l'accent de cet homme, fit le sacrifice de sa vie. Il surmonta les troubles de la nature, et il écrivit à sa mère et au Pape, avec mission de leur faire parvenir ces lettres en cas de malheur. Puis, se remettant corps et âme entre les mains de Dieu, il reprit ses travaux accoutumés. Aveugle et

prêtre, exerçant un ministère qui ouvrait sa porte à tout le monde et le laissait en tête-à-tête perpétuel avec ses visiteurs, sa vie était à la merci de qui voudrait la prendre. Ses domestiques firent bonne garde, éconduisant des gens à mine suspecte qui se présentèrent les jours suivants, et qui leur offraient même de l'argent pour être admis. Puis le silence se fit et la menace de mort resta sans effet, soit que la secte maçonnique eût renoncé à un crime retentissant et dangereux, soit que son seul but eût été de jeter le trouble dans l'âme du saint aveugle et d'arrêter par la terreur ses courageuses révélations.

» C'est ainsi que le défenseur intrépide de la pure vérité participa aux amertumes et à la béatitude des persécutions. »

— Admirable leçon de fermeté devant les méchants, de constance dans le malheur et de confiance amoureuse en Dieu ! Souvent au contraire, les infirmes, se voyant plus ou moins à la merci de leur entourage, se laissent gagner par la timidité, la défiance, la crainte de l'instant à venir : leur assujettissement aux personnes et aux choses devrait être au contraire une raison de plus pour compter sur l'assistance continuelle de la Providence ! Cet épisode de la vie de Mgr. de Ségur montre la force d'âme grandissant dans la faiblesse physique, selon cette maxime de saint Paul : « C'est dans la faiblesse même que je me sens fort. »

« Cette spontanéité d'une nature ardente et généreuse fut pour lui l'occasion et la cause de grandes choses, de grandes œuvres, de la fécondité prodigieuse de son ministère ; elle lui donna un rôle prépondérant dans la fondation de la plupart des œuvres de foi, de zèle apostolique qui ont marqué et illustré le demi-siècle écoulé depuis 1830 ; mais elle lui attira aussi de nombreuses oppositions et même de violents détracteurs. Comme il était toujours le premier sur tous les champs de bataille de la foi, aussi bien pour combattre le jansénisme, le gallicanisme, le libéralisme catholique, que pour combattre le protestantisme sectaire, la franc-maçonnerie et la révolution, et que, dans l'ardeur de la mêlée, il ne mesurait pas toujours ses coups, cet homme si doux, si parfaitement bon et tendre, ce prêtre si humble et si charitable, cet apôtre de tous les petits, de tous les misérables, fut haï, insulté, traité de violent, d'énergumène par ceux qui ne le connaissaient pas. Au lendemain de sa mort, les journaux révolutionnaires se répandirent sur lui en outrages, parce qu'il avait parlé des ennemis acharnés de l'Eglise et de Dieu, comme Jésus-Christ lui-même doux, et humble de cœur, a parlé des pharisiens. Un grand poète, grand seulement comme poète, n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à écrire de lui, pendant qu'il vivait, qu'il priait, qu'il bénissait encore, des vers absolument misérables.

...« C'est la destinée et l'honneur des disciples d'être traités comme le maître, et l'outrage des méchants est une partie intégrante de la couronne des bons. Si, dans ses brochures sur *les francs-maçons, les ennemis des curés, etc...*, il se sert d'expressions énergiques et populaires, appelant les choses par leur nom, flétrissant ce qui mérite la flétrissure, c'est parce qu'il écrit pour le peuple, contre les ennemis de la foi, des mœurs, du bonheur de ces classes pauvres et souffrantes, objet de son zèle et de sa tendresse sacerdotale. Il crie pour être entendu de ces gens simples et rudes qui n'entendent rien aux demi-mots ni aux finesses parlementaires; sa franchise et sa rudesse sont alors des actes de charité qui ne blessent les loups que pour sauver les brebis et les agneaux. »

— Ainsi Mgr de Ségur était doublement victime : comme infirme, et comme confesseur de la foi. Loin d'estimer que sa croix corporelle fût par elle-même surabondante, il se laissait aimablement surcharger des nouvelles venues. « Ce n'est pas la vertu de l'homme, mais bien la grâce de Jésus-Christ, qui agit si puissamment dans une chair infirme, que ce que naturellement elle ne cesse d'abhorrer et de fuir, la ferveur de l'esprit le lui fait embrasser et aimer. » *Imitation de Jésus-Christ*, l. II, c. XII.) « Lampe ardente et brûlante », ainsi que saint Jean-Baptiste était surnommé par Notre Seigneur, le saint et apos-

tolique aveugle offusquait les regards des ennemis du Christ par ses « œuvres de lumière », œuvres qui étincellent aux yeux de Dieu et même devant les hommes, pour la glorification du Père céleste. Il combattait et triomphait par « les armes de lumière », c'est-à-dire, suivant saint Paul, « les armes dont nous nous servons pour combattre nos ennemis », les armes même de l'Esprit-Saint, les fortes et énergiques vertus que la lumière divine fait briller comme une armure impénétrable. Cette lumière sacerdotale dissipait les ténèbres de l'ignorance, de l'erreur, du péché, du sacrilège, du blasphème, en un mot la malice du démon et du monde que Jésus-Christ maudit à cause de ses scandales !

VI

Les infirmités d'autrui.

— La lampe qui éblouissait les pervers, éclairait les esprits et réchauffait les cœurs : Mgr de Ségur aimait ceux qui souffrent de toute la largeur d'affection, de toute la délicatesse d'attentions qu'on puisse imaginer dans un cœur de prêtre. Il se portait vers les malades, les incurables et les infirmes comme vers des frères et des amis familiers : conduite bien différente de celle de certains malades qui, à force de se préoccuper de leurs propres misères, deviennent in-

différents, égoïstes et parfois même misanthropes à l'égard des autres !

Le type du bon pasteur.

— Le secret de l'efficacité de son zèle, du succès de son apostolat, et de son influence surnaturelle en général se renfermait surtout dans l'éminente bonté par laquelle il se communiquait et il communiquait Jésus aux âmes. M. le Chanoine Chaumont (*Mgr de Ségur, directeur des âmes*, t. I^{er}, ch. ix) dépeint et caractérise cette bonté envers tous dans les termes suivants :

... « Plus on étudie Jésus, plus on sent qu'il est bon. Sa vie parmi nous n'est autre chose que la manifestation de sa divine mansuétude. La douceur et la suavité sont la note particulière, le caractère habituel de ses rapports avec nous. Saint Jean en a été à un titre très spécial l'heureux témoin et l'éloquent prédicateur. Il fut, au sein du collège apostolique, le plus intime dirigé de Jésus ; nul n'a connu aussi bien que lui le cœur de son adorable Maître ; or son langage, pur reflet de son âme, semble n'être que le commentaire de cette parole du Sauveur : « Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. (Joann. xv, 12.) Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez, vous aussi. » (xiii, 15.) A seize siècles de distance saint Fran-



Monseigneur de Ségur auprès de sa mère, d'après une photographie de famille.

çois de Sales a reçu la mission de traduire de nouveau la pensée intime de Jésus. Qu'on lise attentivement l'Évangile ; qu'on mette en regard du texte sacré la vie et la doctrine de cet illustre Saint, et l'on verra qu'il a merveilleusement compris et parfaitement rendu la physionomie de Notre Seigneur. L'on ne peut, en le considérant, s'empêcher de dire : C'est bien ainsi que Jésus, parlait, que Jésus aimait, qu'il pardonnait qu'il consolait, qu'il se dévouait. Or ce qui, en saint François de Sales, établit une ressemblance si frappante avec le Sauveur, c'est précisément sa bonté et sa douceur, pâle mais fidèle image de Jésus, doux et humble de cœur. Faut-il s'étonner dès lors que Mgr de Ségur, docteur de la vie de Jésus en nous, grand admirateur du disciple que Jésus aimait et de saint François de Sales, ait fait de la bonté son moyen principal de succès dans la direction des âmes ?

Mgr de Ségur était bon de parti pris, implacablement bon, bon toujours, bon envers tous. Il érigeait vraiment la bonté en système. Chacun de ses pénitents était pour lui un enfant très cher. Quelles que fussent ses préférences justifiées pour telles et telles âmes dans lesquelles il sentait battre plus librement le cœur adorable de Jésus, il ne refusait à aucun de ses fils spirituels tout le dévouement de son affection paternelle.

Qu'on le remarque bien d'ailleurs : il les aimait comme Jésus-Christ nous aime, comme les

Saints ont aimé leurs frères, d'une charité sans bornes, mais toute surnaturelle. Parce qu'il ne la puisait qu'en Dieu et que les considérations humaines n'y entraient absolument pour rien, cette affection était aussi pure qu'ardente... Au premier accueil de Mgr de Ségur, l'âme était subjuguée ; elle demeurait sous le charme ; on ne voyait pas le Prélat, on se trouvait tout à coup en présence de la charité, de la tendresse paternelle et victorieuse de Jésus... Quelle puissance lui donnait sur les âmes cette mansuétude ! Combien d'hommes du monde ont déclaré qu'ils ne se seraient jamais senti le courage de déposer aux pieds du prêtre le fardeau de leurs péchés, s'ils n'avaient trouvé dans ce tendre père une charité qui rendrait facile les plus pénibles aveux ! Combien de jeunes gens, emportés par la fougue des passions et impuissants à tenir longtemps leurs résolutions, étaient vaincus par les instances, par les larmes, par l'infatigable et inaltérable bonté de Mgr de Ségur ! Combien d'autres prévenus par sa sollicitude incessante, avertis par sa vigilance, soutenus par ses exhortations, lui ont dû d'être prudents et d'éviter les chutes si habituelles à la jeunesse ! Encouragés par un tel ami, ils traversaient sans faiblir les années les plus dangereuses de l'adolescence, purs comme des anges, au milieu du monde livré tout entier au vice.

D'ailleurs, il ne faudrait pas penser que cette

bonté n'eût d'autre langage que celui des encouragements. Ce qui lui assurait les plus belles victoires, c'étaient au contraire les nobles combats qu'elle dut livrer souvent contre des âmes moins faciles, plus revêches... A certaines heures, le duel entre la bonté inépuisable du père spirituel et la perversité des pénitents laissait des inquiétudes sur l'issue du combat. Alors Mgr de Ségur avait un dernier argument : « Va, disait-il, mon pauvre ami, va chercher la paix et le bonheur en dehors de Jésus ; va chercher ta vie dans la mort ; va chercher ta nourriture dans la compagnie du prodigue ; va, mais souviens-toi qu'à la maison tu laisses ton père en pleurs ! Va, je vais faire pénitence pour toi et je ne cesserai cette expiation que quand tu seras revenu vaincu et rendu à discrétion à Notre Seigneur. » Hélas ! plus d'une fois, malgré tant de bonté, le prodigue eut le courage de s'éloigner. Emporté par l'amour des plaisirs, il méconnut tous les avertissements. Mais ce bon Pasteur ne cessait de penser à lui, de pleurer sur son malheur, et finalement, il le ramenait à force de crier pardon au ciel pour cet ingrat. Et quand le prodigue revenait, il était sûr de trouver toujours en lui le tendre père qui pardonne et qui bénit. »

— On voit d'après cette intéressante analyse que *c'était une bonté ferme, et une fermeté bonne ; souvent la douceur et la force, le « suaviter et fortiter »* de l'Écriture n'existent qu'à l'état

de contrefaçon : au lieu de la douceur, c'est la « faiblesse » ou la « miellerie » ; au lieu de la force, c'est la « brusquerie » ou la « brutalité ». Au contraire la douceur ou bonté, la force ou énergie, constituent un alliage tout divin que l'Homme-Dieu apporta du ciel en la terre et qu'il reproduit chez ceux de ses serviteurs qui se montrent les moins imparfaites copies du divin Modèle : voilà comment Mgr de Ségur était toute bonté et toute force, ou, plus précisément, « ressemblait » au Seigneur Jésus ! Champion de la vérité, apôtre de la charité, il était l'un et l'autre à la fois et dans le même instant ; cette fusion indissoluble ressort de la profession de foi que nous allons lire : « Accabler de charité, de patience, et laisser le reste à la miséricorde de sa justice (de Dieu). D'ailleurs la bonté a aussi son éloquence ; elle n'a pas de rigueur, mais elle a une vigueur que ne possédera jamais la sévérité ; au besoin elle sait tenir un langage plein d'énergie ; elle connaît des instances contre lesquelles il est rare qu'on résiste longtemps. Il y a dans la bonté un degré qui peut s'appeler et qui est, en effet, une persécution implacable. Tel, qui ne s'émeuvrait pas en face de durs reproches, ne saurait soutenir jusqu'au bout le choc, l'impétuosité de la bonté. » — Voilà pour quelles raisons le saint et aimable aveugle de Jésus-Christ ne savait pas s'en départir ; on comprend dès lors que l'athlète redoutable aux

hérétiques, aux partisans de la Révolution, aux auteurs de « l'école sans Dieu », aux amateurs du libéralisme, fût capable de souffrir toutes sortes d'injures, de menaces et d'indignes traitements de la part de ces âmes dévoyées, et d'embrasser en fin de compte ses persécuteurs pour les réduire sous le joug de la vérité méconnue et de la charité outragée. Après avoir châtié de son mieux l'erreur et le péché, il dépensait toute la bonté de Jésus à seule fin de leur arracher des victimes ; aveugle, il faisait abstraction de tout ce qui enveloppait ces consciences dupées, et en dépit de leur malice, il n'y apercevait que l'état pitoyable de pauvres âmes à plaindre, à aimer et à sauver des empoisonnements de l'infâme démon, le malfaiteur suprême !

Misère et Charité.

« J'étais nu
et vous m'avez vêtu. »
(S. Matt., xxv, 36.)

— Voyons comment ce foyer de la charité propageait la chaleur parmi ceux qui souffraient. On peut dire que Mgr de Ségur fut « Jésus » au milieu des misérables, des infirmes et des malades. Ces traits divins sont dessinés un à un dans plusieurs anecdotes et descriptions pathétiques de son frère, M. Anatole de Ségur :

« Il se donnait à tous les souffrants, à tous les misérables. Mais il avait des préférés dans cette innombrable famille et ses tendresses pour les petits enfants incurables, recueillis par les Frères de Saint-Jean de Dieu, étaient inénarrables. Il les visitait souvent, les caressait, baisait leurs plaies les plus répugnantes, et avait pour eux des attentions maternelles.

» ... Plusieurs fois les bons religieux consentirent à recevoir gratuitement les envoyés de leur saint ami, quand ils étaient hors d'état de payer les frais de leur maladie. C'est ainsi qu'ils accueillirent avec une touchante bonté et entourèrent de tendresse jusqu'à son dernier soupir, un pauvre enfant de seize ans qui retrouva chez eux une maison paternelle. Cet enfant d'élection, nommé Pierre Sazy, était orphelin, apprenti doreur, et avait été recueilli par une tante protestante qui voulait à toute force lui faire abandonner l'Église catholique. Après plusieurs années de lutttes et de tentatives inutiles, elle finit par le chasser de chez elle. Le pauvre enfant était logé et nourri chez son patron pendant la semaine; mais, du dimanche au lundi matin, il se trouvait sans asile et sans ressources. Six dimanches de suite, en hiver, il resta sans manger et passa la nuit à marcher au hasard dans les rues de Paris. La Providence lui fit enfin rencontrer une sœur de charité qui avait soigné sa mère mourante et qui l'envoya chez Mgr de

Séguir. Il fut reçu à bras ouverts, comme l'enfant de la maison, et depuis ce jour il eut un asile. Il passait ses dimanches chez son bienfaiteur, où il trouvait avec l'assistance spirituelle et l'affection d'un père, le vivre pour la journée et le coucher pour la nuit ; c'étaient pour lui des journées de paradis. Mais il avait tant souffert du froid et de la faim que sa santé, déjà chétive, était profondément atteinte. Un médecin consulté déclara bientôt qu'il était poitrinaire à un degré sans remède. C'est alors que Mgr de Séguir eut recours à la charité de ses amis de Saint-Jean de Dieu qui reçurent le jeune malade, véritablement confesseur de la foi, comme un ange envoyé du ciel : il vécut chez eux pendant trois mois, menant la vie d'un bienheureux, joyeux au milieu de ses souffrances, communiant tous les jours, voyant arriver la mort avec une sérénité céleste, et embaumant leur maison du parfum de sa piété. Il mourut comme un prédestiné, et Mgr de Séguir, qui l'avait aimé et consolé jusqu'à la fin, fit placer sur son humble sépulture une croix blanche, avec une inscription retraçant sa touchante histoire. »

— Voilà comment ce modèle d'infirmes se dépensait pour les misérables. N'a-t-il pas mérité que le Rédempteur lui donne le divin baiser avec ce divin éloge : « J'étais nu et vous m'avez vêtu ? »

Misère et Apostolat.

« J'étais infirme
et vous m'avez sauvé la vie. »

(S. Matth., xxv, 36.)

. — La présence de Mgr de Ségur dans ces asiles de la misère était une prédication fructueuse. Transportons-nous à Vaugirard dans une autre maison des mêmes Frères hospitaliers, dite « des petits incurables » :

« Là se trouvaient et se trouvent encore réunies toutes les infirmités humaines ; ce serait le séjour de la désolation et l'image de l'enfer, si la religion catholique, en y faisant régner l'espérance et l'amour, ne le transformait en purgatoire et même en une sorte de vestibule du paradis. Mgr de Ségur aimait tendrement cet asile et les pauvres créatures qui l'habitaient.

... Voici dans toute sa simplicité le récit de l'aumônier de l'asile, M. l'abbé Gabiller, fils spirituel de Mgr de Ségur qui l'y retrouvait toujours avec un extrême plaisir ; c'est un témoin oculaire qui parle :

« Mgr de Ségur commença à s'occuper de l'asile dès les premières années de sa fondation. Il était président d'honneur du comité des dames patronnesses. Ses visites à l'asile étaient fréquentes, et lorsque les enfants n'étaient pas encore aussi nombreux qu'ils le sont aujourd'hui, il tenait à

les voir tous et à parler à chacun en particulier. Il leur distribuait une orange chacun au jour de l'an, et assistait chaque année ce jour-là à leur petite pièce de théâtre (représentations sans précédent, disait-il en souriant, données devant un aveugle par des manchots, des boiteux et des infirmes). Il encourageait les acteurs, applaudissait à leurs petits succès. A l'infirmerie, il allait de lit en lit prodiguant des consolations aux enfants malades. Il s'agenouillait à leur chevet, leur parlait si paternellement et leur témoignait une si douce affection qu'il semblait la vivante image de Notre-Seigneur. Les enfants l'admiraient beaucoup et lui-même avait ses petits préférés ; c'étaient ceux qui souffraient davantage. Il ne manquait jamais d'aller voir un pauvre jeune homme, Léon Menet, qui est mort à vingt-et-un ans, et dont le corps, couvert de plus de quatorze plaies, rappelait le souvenir de Job. Monseigneur l'embrassait, le bénissait plus affectueusement que les autres, s'il est possible. »

Il convertit un jeune homme de la maison Alphonse Landais, qui, ayant perdu les yeux vers l'âge de quatorze ans, lorsqu'il était mousse, devint très mauvais, ne voulut plus écouter personne, et faisait le désespoir de sa mère et des bons frères qui l'instruisaient... Les plus mauvaises têtes ne savaient pas résister à cette douce et sainte action.

- « Mgr de Ségur a laissé à l'asile le souvenir

d'un saint, d'une image vivante de Jésus-Christ. Il rappelait ce passage de la vie du sauveur : « *sinite parvulos venire ad me* ; laissez venir les petits enfants à moi. » Il les bénissait, les embrassait malgré les plaies qui couvraient quelquefois leur visage, et il aimait à répéter que c'était pour suivre l'exemple du bon Jésus. »

Tout à chacun et tout à tous comme Jésus.

— De même que Dieu traite chaque âme fidèle comme son unique, de même Mgr de Ségur, vaste dans sa charité, savait se dépenser pour chacun comme s'il n'en eût point d'autre à soulager : enfants du peuple, jeunes collégiens, tous étaient aimés et traités avec une générosité exclusive et persévérante :

«... Quand c'était la santé du corps de ces chers fils (collégiens) qui était atteinte, Mgr de Ségur multipliait ses visites, ses consolations ; il les traitait comme ses apprentis et ses pauvres, c'est-à-dire en privilégiés. Que de maladies il a ainsi sanctifiées et fait tourner, suivant la parole de Notre-Seigneur, à la gloire de Dieu ! Que de guérisons il a obtenues en sollicitant, en accumulant les prières ! Et que de morts il a rendues saintes et précieuses devant le Seigneur ! Un de ses meilleurs jeunes gens du collège tomba gravement malade d'un érysipèle à la tête. Chaque jour, Mgr de Ségur allait le voir, le bénir, sou-

tenir le courage de sa mère. Un soir il la trouva en larmes. Son fils semblait à toute extrémité, les médecins ne laissaient plus guère d'espoir, le visage du malade était enflé à faire peur et méconnaissable, il ne paraissait plus avoir de connaissance. Mgr de Ségur s'approcha de lui, l'embrassa tendrement, et collant ses lèvres à son oreille, il lui parla de Dieu, puis lui demanda de lui serrer la main s'il le comprenait. Une pression légère du pauvre jeune homme lui prouva qu'il était entendu. Le ministre de Jésus-Christ se retourna alors vers la mère, l'encouragea à espérer, lui dit d'aller prier à Notre-Dame-des-Victoires et que son fils ne mourrait pas. Le lendemain, contrairement à toute prévision, le mourant n'était pas mort : il allait plutôt mieux et de ce jour il revint peu à peu à la santé et à la vie. Il s'est fait depuis un renom d'éloquence dans les assemblées parlementaires où il a courageusement défendu en maintes circonstances les intérêts religieux, au détriment de sa situation politique.

Quand la maladie se terminait par la mort, Mgr de Ségur mêlait ses larmes à celles des parents de l'enfant parti pour le ciel ; il leur continuait l'assistance de ses prières, de son affection, de ses lettres et de ses visites. Il lui est arrivé plus d'une fois, après avoir conduit le fils jusqu'à l'entrée du paradis, de convertir le père, de le diriger à son tour et de l'assister à son lit

de mort. Il avait une admirable mémoire pour les anniversaires et bien rarement, il les laissait passer sans écrire un mot de consolation et de souvenir aux parents de ses chers enfants décédés ; il a formé ainsi de saintes et douces amitiés que son départ de ce monde a seul pu finir ou plutôt suspendre ; car pour les chrétiens, toutes les affections sont immortelles.

Le nombre des bénédictions nuptiales qu'il donna, des enfants de ses fils pénitents qu'il baptisa ou dont il fut le parrain est incalculable.

Il y avait dans ce cœur de prêtre toutes les délicatesses d'un cœur de mère et il était aussi maternel que paternel pour tous les fils de son sacerdoce.

— Cette bonté sans banalité avait toutes les qualités de la charité divine : à la fois universelle et spéciale à chacun ; inébranlable, invariable, en toutes circonstances ; fidèle et égale jusqu'à la mort et au delà de la vie. Le caractère infini et éternel s'y retrouvait comme en Jésus « aimant les siens jusqu'à la fin. »

Désespoir et miséricorde.

« J'étais sans refuge
et vous m'avez recueilli. »

(S. Math., xxv-35.)

— La cécité associée à la miséricorde attirait les désespérés de la vie aux pieds de Mgr de Sé-

gur qui les recevait comme un ange de salut, les yeux fermés, les bras et le cœur franchement ouverts. Il suffisait au malheureux de lui exposer ses besoins ; et à l'instant, le saint prélat mettait tout en œuvre pour le réhabiliter devant Dieu et devant la société.

... « Voici entre mille un trait de sa charité, que nous tenons de Méthol et que nous lui laissons raconter lui-même avec l'incomparable naïveté de son langage :

« Un jeune homme, étudiant en droit, âgé de vingt-deux ans, beau garçon, ayant joué et perdu dans des maisons de jeu défendues, était poursuivi par ses créanciers et par la police. C'était dans l'hiver de 1868 ou 1869. Un soir, à l'entrée de la nuit, il court jusqu'au pont des Saints-Pères pour se jeter dans la Seine. Tout à coup, il lui revient à la pensée qu'il y a, du côté de la rue du Bac, un évêque aveugle d'une grande bonté pour les jeunes gens. Il demande son adresse et se décide à aller frapper à sa porte, résolu, si l'évêque aveugle ne le sauvait pas, à retourner se jeter à l'eau plutôt que de se laisser mettre en prison. Vers six heures et demie, à la nuit, ce jeune homme se présenta à la porte de Monseigneur, avec un air égaré, comme s'il avait perdu la tête. Je lui répondis que Monseigneur était absent. Il venait de finir les confessions, et était si fatigué, « au bout de la corde, » comme il le disait souvent, que je venais de recevoir l'ordre

de ne laisser plus entrer personne sous aucun prétexte.

Après avoir questionné mon jeune homme éperdu, je me figurai à son accent qu'il disait la vérité; mais tenant à ma consigne, je ne le laissai pas entrer. Enfin le pauvre garçon repart, les larmes aux yeux. Inquiet de son désespoir, je l'avais suivi jusqu'au bas de l'escalier; il me dit que c'était fini pour lui, qu'il allait se jeter à l'eau; je ne pouvais plus le décider à remonter l'escalier. A forces de promesses que Monseigneur était là, qu'il le verrait et qu'il le sauverait, s'il lui disait franchement la vérité, il me suivit. Monseigneur le reçut, l'interrogea, le crut, et le fit cacher dans la chambre de monsieur l'abbé. On envoya plusieurs dépêches à sa famille; j'attendais les réponses au bureau du télégraphe. Monseigneur, s'étant assuré qu'il avait dit vrai, fit venir chez lui les créanciers, les paya et leur fit signer les reçus sur papier timbré, environ pour 4,300 francs. Ce jeune homme fut ainsi sauvé d'une mort certaine. Son père, président d'un des tribunaux de France, accourut à Paris par le chemin de fer, et le lendemain, Monseigneur, après lui avoir rendu compte de ce qui s'était passé, l'avoir apaisé et consolé, remettait le fils entre les bras du père, tous les deux heureux, le fils de revoir son père, et le père de retrouver son fils sauvé d'un grand malheur. Ce jeune homme profita de cette belle occasion

pour faire une bonne confession, et il nous quitta réconcilié avec le bon Dieu et avec son père, avec la police et ses créanciers. Depuis, il est venu de son pays deux ou trois fois se confesser et témoigner sa reconnaissance à Monseigneur. » Tel est, dans sa simplicité, le récit de Méthol, qui fait si bien ressortir l'infinie bonté et la charité de son saint maître.

— « Si tu prodigues ton âme à celui qui a faim, et si tu remplis de consolation et de vie l'âme affligée, dit le Prophète Isaïe, ta lumière se lèvera dans les ténèbres, et tes ténèbres seront comme le plein midi. » (Is., LVIII, v. 10). En effet, à la faveur de la nuit qui couvrait sa vision, l'infortuné marchait avec assurance vers ce bon pasteur, comme vers Jésus, « Soleil de justice » : Foyer de la Lumière, de l'Amour, de la Vie et de la Résurrection, selon l'interprétation symbolique de la Bible par les Pères de l'Eglise. On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer toutes les plaies morales qu'il a guéries tous les déclassés, les impies et les libertins qu'il a ressuscités à l'honneur, à la foi et à la vertu !

Les souffrances des proches.

Mgr de Ségur n'était pas moins attentif à encourager et à consoler les siens, dans les angoisses des maladies de langueur. Sa sœur Sabine, religieuse de la Visitation, se mourait d'une phtisie pulmonaire :

« Il la soutenait, soit par ses fréquentes visites au parloir, tant qu'elle put y descendre, soit par des lettres où son cœur et sa foi lui inspiraient des accents inimitables :

« Les pauvres crucifiés ne peuvent guère se bien porter, lui écrivait-il, et quoique le bon larron trouva dans l'amour et la miséricorde de son Jésus la consolation d'une grande paix, je crois qu'il eût trouvé un peu singulières celles des saintes femmes du Calvaire qui lui eussent demandé comment il se portait. Hélas ! ma pauvre fillette, il ne se portait pas, le bienheureux infortuné ; il était porté, et porté bien haut, bien près de Dieu, par la sanglante croix où il était cloué. Et toi aussi, lors même que tu ne le sens pas, tu es portée bien haut par la grâce de ton état de victime. »

... « Le chagrin de Mgr de Ségur après la mort de sa sœur fut profond, et ne devait être dépassé que par celui qu'il éprouva cinq ans plus tard à la mort de sa mère. Comme il revenait du cimetière de Montparnasse, où les religieuses de la Visitation ont leur caveau de famille, une intime amie de Sabine le voyant pleurer, lui demanda à demi-voix : « Comment va le cœur, mon pauvre père ? » Il lui répondit doucement en tournant vers elle ses deux yeux éteints qui semblaient voir : « Comme il peut aller. » Et il continua à pleurer en silence. Chez lui plus qu'en tout autre, l'amour divin agrandis-

sait toutes les affections légitimes de la terre.

— Appelé auprès de sa mère expirante, il déploya de nouveau ce même zèle tout évangélique ; elle souffrait horriblement :

Le cœur brisé, mais le visage toujours animé de ce sourire que la tristesse même ne pouvait complètement éteindre, il la soutenait de sa tendresse, de ses paroles, de ses prières, comme il semble que le Sauveur eût assisté sa sainte Mère si elle avait quitté la terre avant lui. Mgr de Ségur a raconté lui-même dans des pages, où la foi la plus ardente se mêle à la plus profonde affection filiale, ces derniers jours de sa mère ; il a recueilli, noté toutes ses paroles, qui se résument en ces trois mots, vingt fois sortis de sa bouche mourante : « Dieu et mes enfants ! » Madame de Ségur expira le 9 février 1874, vers quatre heures du matin, dans les bras et sous la dernière bénédiction de son cher fils.

Aussitôt après lui avoir fermé les yeux, Mgr de Ségur, l'âme transpercée d'un glaive de douleur, mais surnaturellement joyeux de la délivrance et de l'éternel salut de sa mère, retourna à sa chapelle et dit la messe pour le repos de son âme. Pendant le saint-sacrifice, il pleura si abondamment qu'à la fin son aube et ses ornements sacerdotaux étaient mouillés comme si on les eût trempés dans l'eau ; union admirable des sentiments de la nature et de ceux de la foi, qui, loin de se détruire, se fortifiaient, grandis-

saient ensemble dans ce cœur d'élite, et donnaient à sa physionomie un charme et un attrait invincibles. »

... Ces larmes qui, sortant de ses yeux éteints, étaient deux fois plus touchantes, ne tarirent que bien longtemps après ! Pendant des semaines et des mois, on le surprenait souvent tout en pleurs. Même en causant, même en souriant, ces belles larmes de fils et de saint coulaient doucement sur ses joues, sans qu'il pensât à les essuyer. Le départ de sa mère pour l'éternité fut la grande douleur, la croix par excellence de sa vie. La perte de ses yeux n'avait été rien pour lui auprès de la perte de cette chère et bonne mère.

— Merveilleuse charité de l'Évangile ! elle se donne tout entière, comme Dieu, sans tarir ni diminuer jamais ; bien différente de l'esprit du monde où l'on souffre avec cette devise : « chacun pour soi », « à chacun ses peines », « j'en ai assez avec les miennes sans m'occuper des autres ». Mgr de Ségur représente la souffrance qui s'oublie et qui se dévoue : « L'amour donne tout pour tous. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. III, c. V.)

Guérison d'un petit aveugle.

— Le Dieu même de toute bonté et charité voulut rendre un jour particulièrement éclatant



La première Messe de Mgr de Ségur, le 18 décembre 1847,
d'après un dessin de Mgr de Ségur.

le zèle miséricordieux de son digne serviteur :

« C'était le 15 juin 1869, à neuf heures et demie du soir. Il venait de prêcher dans l'église de Lorient, au milieu d'une affluence considérable, et rentrait dans la sacristie pleine de prêtres et de fidèles qui voulaient le voir encore. A ce moment, une femme de moyenne condition se présenta, tenant par la main un petit garçon de cinq ans, et cherchant à fendre la foule pour arriver jusqu'à Mgr de Ségur. Le suisse voulait la repousser, mais le prélat, entendant le bruit de la discussion et en apprenant la cause, demanda qu'on la laissât passer. Méthol l'y aida, et un des prêtres présents, M. Schliebusch, prenant l'enfant par la main, le conduisit près de Mgr de Ségur. Ce pauvre petit était aveugle depuis six mois; divers médecins de Lorient avaient en vain cherché à le guérir; le dernier consulté, docteur éminent, devenu depuis inspecteur général du service de santé à la marine, ne voyait plus de remède que dans une opération, et il était convenu qu'on mènerait l'enfant au docteur Guépin, de Nantes, pour le faire opérer. Sa tante, institutrice à Lorient, chez qui il demeurerait, ayant entendu parler de Mgr de Ségur, voulut absolument lui présenter son neveu. « Je lui demanderai de le bénir, disait-elle, et je suis sûre que Dieu le guérira. » Mgr de Ségur, souriant à la demande de la pauvre femme, se baissa avec bonté vers le petit Félix Garé, et se mit

presque à genoux pour se rapprocher de lui. Il l'embrassa tendrement, lui toucha les yeux et le bénit avec un grand signe de croix. Puis il se retira, pendant que la femme chrétienne emmenait son neveu.

Le lendemain matin, quand elle entra chez l'enfant qui était au lit, et qu'elle voulut lui faire prendre son chocolat, le cher petit la repoussa doucement et lui dit : « Que fais-tu là, ma tante ? laisse-moi prendre seul mon déjeuner. Je te vois bien, je vous reconnais tous, mes yeux sont guéris ! » On peut juger de la joie et de la stupéfaction de la tante et de la mère, quand elle apprit l'heureuse nouvelle ! Depuis ce moment, l'enfant ne souffrit plus jamais des yeux ; il était radicalement guéri. Le bruit de sa guérison se répandit sans doute instantanément dans la ville, car lorsque Mgr de Ségur, qui devait quitter Lorient ce jour-là même, se rendit à la gare, une telle foule se pressait sur son passage et aux abords du chemin de fer, pour le voir et lui témoigner sa vénération, qu'il pouvait à peine avancer. Méthol, qui ignorait ce qui s'était passé, se demandait la cause de ce concours extraordinaire, et le saint aveugle lui-même, n'y comprenant rien, disait en souriant qu'il serait obligé de rebrousser chemin et de renoncer à partir.

Jamais l'humble prélat n'en dit mot à personne ; mais, après sa mort, sa famille se rappelant cet incident, recueillit les renseignements,

les témoignages écrits, interrogea les souvenirs, et c'est le résultat de cette enquête que nous venons de rapporter. Le jeune Félix Garé, devenu ouvrier tapissier, aimait à parler de Mgr de Ségur auquel il attribuait, sans hésiter, le recouvrement subit de sa vue. Il est mort d'une maladie de poitrine à la fin de février 1882, âgé de dix-sept ans, après avoir reçu les sacrements avec une touchante piété. »

— Ce récit rappelle assez les scènes du Nouveau Testament, où des infirmes de toute nature se frayaient un passage à travers la foule, luttèrent contre toutes les oppositions, insistaient dans la prière, arrêtaient enfin les pas du Sauveur qui récompensait leur foi et leur confiance par la guérison. Mgr de Ségur, au delà de la tombe, s'intéressera toujours à leur sort et continuera de plaider en leur faveur. Une de ses filles spirituelles, témoin de sa mort, écrit :

... « Je ne quittai presque pas ses restes vénérés. Le 10 juin il a guéri un mal que j'avais, sur la seule pensée (ce ne fut pas une prière) d'en demander par lui la guérison et quelqu'un que je connais et pour lequel je le suppliai de prier le bon Dieu, fut guéri d'un mal d'yeux aigu et très grave. »

— Pour résumer les immenses services que cette cécité rendit à la cause de Dieu et des âmes nous ne pouvons mieux faire que de reproduire sous vos yeux une des plus belles pages de l'é-

loge donné par l'illustre évêque de Lausanne et Genève du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris :

... « Il a la double consécration du sacerdoce et de la souffrance ; le sacrificateur de l'autel est hostie vivante et immolée. Comme le Pauvre d'Assise descendant des hautes cimes de l'Alverne où l'Ange l'avait marqué des empreintes du Calvaire, s'en va plus fort à son apostolat, notre jeune prêtre, au lieu d'être enchaîné par la cécité et l'humiliation, se relève plus vaillant encore, et désormais les flammes de son cœur jailiront plus éclatantes et plus vives. Rien ne mettra obstacle à son zèle, et nul ne méritera mieux que lui ce titre d'ouvrier inconfusable ; *operarius inconfusibilis!* (Saint-Paul, *Ep. à Tim.*, II-15). Il se dépense sans mesure et il se dévoue sans trêve « au noble et doux service des » âmes (1) » — des œuvres — de la sainte Eglise catholique. »

... « Lorsqu'on soulève la brillante surface de votre immense cité, il est facile d'apercevoir que le théâtre des plaisirs est aussi l'asile de toutes les souffrances. Nous devons le reconnaître, notre époque s'est prise d'une généreuse émulation pour épier toutes les douleurs, essayer toutes les larmes et diminuer toutes les misères. Nulle part elles ne sont plus nombreuses ni plus poignantes. Les enfants délaissés, les orphelins,

(1) Expressions habituelles de Mgr de Ségur.

les pauvres, abandonnés, les petits incurables, les patronages sous tous noms, les hôpitaux, ont leurs associations protectrices, qui toutes regardaient et vénéraient Mgr de Ségur comme leur guide et leur bienfaiteur. Prodiges de son argent et de lui-même, il soutenait les courages, relevait les défaillances. Pendant plus d'un quart de siècle, il leur imprima une vive impulsion, il anima d'un souffle de foi et de tendresse tous ces bataillons sans cesse renouvelés du service des humbles et des malheureux. Nul n'a mieux dirigé ces associations qui versent sur les blessures le baume de la charité, dont les membres se pressent au chevet des malades, sourient au petit abandonné, rompent le pain de l'affamé, donnent leur cœur aux meurtris de notre vallée de larmes. »

... « La voilà donc cette lumière ardente et brillante. » (S. Jean, v. 35.)

« Le voilà ce prêtre crucifié, ce vaillant apôtre des foules, cet ami des pauvres dont la vie et la parole furent pour des âmes sans nombre la lumière, la paix, et la céleste consolation !

» La victime a célébré les béatitudes de la souffrance, l'aveugle a été le voyant du Seigneur. Comme Tobie, dès son enfance, il a gardé les commandements de Dieu, et jamais le murmure n'a jailli de ses lèvres ; il a chanté les joies de sa cécité heureuse qu'il appelait sa sainte et sanctifiante infirmité ! »

... « O noble et vaillant frère ! ô saint ami ! François d'Assise et François de Sales vous accueillent ; la blanche colombe de la Visitation, votre sœur, vous précède vers l'Agneau ; vous êtes paré de la beauté de votre sacerdoce, vous lui portez les conquêtes de votre apostolat... Entrez dans la maison de votre Père, les bras chargés des gerbes semées dans les sillons de vos douleurs et récoltées dans votre travail. *Ingrudieris in abundantia sepulchrum, sicut infertur acervus tritici in tempore suo.* »

VII

Union à la volonté divine.

— Cette union, terme de la sainteté ici-bas, brille en Mgr de Ségur par le support journalier de sa croix en union à Jésus, par la patience et la longanimité que seul peut alimenter un profond et robuste amour du Seigneur : « La vertu dans l'homme, n'est que l'amour réglé comme il doit être. » — « L'amour donne la force de faire et de souffrir tout pour Dieu. » (S. Augustin.) — Voilà en un mot quel est le ressort caché, le souffle vital !

Les inconvénients de la vie d'infirme.

— Les infirmes sont éprouvés non seulement

par le fait de leur infirmité, mais aussi par les mille misères qu'elle entraîne ; suivons le saint aveugle dans le détail de ces circonstances :

« Jamais la dépendance absolue où le retenait sa cécité ne lui arracha une plainte ou un murmure. On a dit qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. On ne peut dire la même chose des saints et de Mgr de Ségur en particulier. Comme le fidèle Rolland fut le témoin le plus enthousiaste de la sainteté de saint François de Sales, le fidèle Méthol est demeuré le témoin le plus convaincu de la sainteté de son bon maître. Il nous a déclaré, parlant devant Dieu, que pendant vingt-six ans qu'il passa près de Mgr de Ségur, il ne l'a pas vu s'impatienter une seule fois. Et pourtant, que de sujets d'impatience et même d'irritation pour un aveugle, dans son infirmité ! Sans parler des souffrances morales, que de maladresses, d'accidents, de chocs à supporter ! Quelle vertu ne faut-il pas pour se laisser heurter violemment à une porte, trébucher devant un obstacle, par la faute de celui qui vous guide, sans faire un reproche, sans manifester par un cri ou par une expression irritée son mécontentement et sa souffrance ! Et pourtant, nous pouvons l'attester, comme coupables nous-mêmes de ces maladresses ou de ces négligences, tel était le saint aveugle dont nous racontons la vie. Si par hasard une ombre involontaire passait sur son front, il s'empressait d'en

effacer l'impression par un redoublement d'affection et d'aimable gaieté.

- Cette mansuétude dans la souffrance laissa des fruits après sa mort. L'original si admirable réapparaît dans la belle et fraîche copie que voici :

« Le jeune aveugle, dont il est question dans le récit que nous venons de reproduire, se heurtait et se blessait parfois assez gravement, comme il arrive à tous les pauvres infirmes de son espèce. Un jour, après la mort de Mgr de Ségur, il vint trouver M. l'abbé Diringer qui vit sur son front la trace d'une blessure récente et profonde. A l'exclamation du bon abbé qui lui demandait ce que c'était, s'il n'avait pas beaucoup souffert, il répondit en souriant : « Je me suis fendu le front à une porte, ce n'est rien. Et puis, avec le remède que m'a donné monseigneur, cela passe » tout de suite. — Et quel est ce remède? — » Voilà : monseigneur me dit un jour : « Vois-tu, » mon enfant, nous autres, aveugles, quand nous » nous cognons, que nous recevons des plaies » ou des bosses, nous n'avons qu'une chose à » faire, c'est de dire : Mon bon Jésus, je vous re- » mercie. Avec cela, on est toujours content » J'ai suivi ce conseil, et depuis lors, les coups et les accidents ne me font plus rien du tout. Je remercie le bon Dieu et je n'y pense plus. » Admirable simplicité dans une admirable vertu ! Par la sainteté du pénitent, on peut juger de celle du confesseur ! »

— Aimez Dieu, cher infirme, à la suite de votre modèle Mgr de Ségur, et vous vous plierez doucement à la souffrance, par la grâce de ce Dieu qui réfléchira en vous son esprit ; aimez la très sainte pureté de Jésus, et tout le reste vous sera facile et doux : « Aimez et vous serez entraîné ! » (S. Augustin.)

Nouvelles infirmités.

Toujours le bon plaisir de Dieu.

— Vers la fin de sa vie, la cécité de Mgr de Ségur s'aggravant d'une paralysie de la langue, d'une maladie du larynx et autres affections internes, l'évêque aveugle ne variait pas dans son attachement amoureux et filial au bon plaisir de Dieu. Un de ses plus chers fils spirituels, qui devint religieux dominicain, rapporte entre autres traits remarquables le dialogue qui va suivre :

« Nous parlions de l'attaque qui, au mois de juillet précédent, si je ne me trompe, avait déjà alarmé notre affection :

» — Les médecins ne me l'ont pas caché, vois-tu, mon enfant, me disait Monseigneur, c'est un premier avertissement. Le suivant, s'il ne m'emporte pas, pourra me prendre ou la langue ou le bras, ou même tout un côté ; et puis un troisième achèvera la besogne.

» Que vous souffiriez, Monseigneur, de ne

pouvoir plus ni confesser, ni dire la sainte messe ! Prêcher vous est déjà impossible, mais enfin, vous célébrez encore et vous confessez. S'il fallait rester sans rien faire...

» — Que tu es nigaud, mon pauvre enfant ! Le bon Dieu n'a besoin ni que nous disions la sainte messe, ni que nous confessions. La seule chose qui lui importe et qui nous soit nécessaire, c'est que nous fassions sa volonté d'une manière ou d'une autre. Et tu comprends que s'il me cloue sur mon lit, je serai assuré d'être dans sa volonté.

» — Pauvre cher Père ! mais quelle tristesse pour nous, si vous nous quittez...

» — Mon pauvre enfant (et en disant cela il m'attirait sur son cœur), puisque nous nous aimons tant déjà et depuis tant d'années, la mort ne nous séparera qu'un jour, et le ciel nous réunira.

» — Vous ne nous y abandonnez pas, si vous y allez avant nous ?

» — Comment veux-tu que je t'abandonne ? Est-ce que le Ciel n'est pas le lieu de l'amour parfait ? Notre affection a été une de mes joies en ce monde, et j'en remercie le bon Dieu ; mais comme nous nous aimerons davantage au ciel !

« — Pourvu qu'on y arrive ! ajoutai-je en soupirant.

» — Ne parle pas ainsi, mon enfant. Hé ! à qui veux-tu que le bon Dieu donne son Ciel, s'il ne le donne pas à de pauvres gens comme nous, qui

faisons notre possible pour le mériter ? Si nous y arrivons ! dis-tu ? Il n'en faut jamais douter !

» Et il m'embrassait en me répétant :

— Mon enfant, mon enfant bien-aimé !

» Ces épanchements d'une sainte âme qui s'apprête à quitter la terre, continue M. le marquis de Ségur, ces accents du soir de la vie, où l'aspiration vers le ciel se mêle à la mélancolie inséparable de tous les départs, n'ont-ils pas un charme vraiment céleste, et peut-on les entendre sans se sentir remué jusqu'au fond du cœur ? Ce mélange de tendresse humaine et divine, cette bonté naturelle sans limite unie à une foi et à une espérance sans nuage, donnent à la physiologie de Mgr de Ségur un attrait indéfinissable et profond. L'homme et le ministre de Jésus-Christ étaient si parfaitement confondus en lui, qu'on ne pouvait l'aimer sans aimer l'hôte divin qui remplissait tout son être, et, devant des témoignages comme celui que nous venons de rapporter, on est tenté de répéter le mot de ce pauvre artiste protestant converti par lui à l'hôpital, et qui disait de son sauveur : « Ce n'est pas un homme, c'est un ange ! On ne peut le voir sans voir Dieu en lui ! »

— Un jour, ayant échappé à la mort, il écrivait :

« Je vais de mieux en mieux. J'ai pu remonter à l'hôtel ce matin, et l'on me dit que l'affaire est manquée. Nous partons pour la Bretagne mardi prochain. » Ce mot : *l'affaire est manquée*, n'est-il

pas vraiment admirable d'entrain, de simplicité et de sainteté ?

— Extrayons d'une autre lettre ce passage tout parfumé de détachement :

« Je me prépare à rentrer à Paris ; je compte y être le 1^{er} octobre, et commencer peu à peu, petitement et prudemment, à y essayer mes forces. Je ne sais si l'essai sera couronné de succès ; je vous le dirai, et j'en bénirai Dieu à cause d'un grand nombre d'âmes très chères, à qui je puis rendre encore beaucoup de services. Si Notre-Seigneur a d'autres desseins sur moi, je le verrai bientôt et je m'efforcerai avec l'assistance de vos saintes prières à tous, de vivre au jour le jour, de faire de mon mieux les petites choses qui se présenteront au fur et à mesure, et, s'il le faut, de ne rien faire du tout. » — C'est ainsi que, comme tous les vrais chrétiens, il oscillait sans cesse entre ces deux maximes dont la pratique fait les saints : *Servi inutiles sumus*, nous sommes des serviteurs inutiles ; et *non recuso laborem*, je ne refuse pas le travail.

— Cher infirme, ce langage, cette attitude courageuse et sereine en présence des accidents de la vie présente et de sa fin certaine mais imprévue, sont inspirés et ne peuvent être inspirés que par l'amour de Dieu : « Tout est donc vanité, hors aimer Dieu et ne servir que lui. Car celui qui aime Dieu de tout son cœur ne craint ni la mort, ni les supplices, ni le jugement, ni l'enfer,

parce que la perfection de l'amour donne un sûr accès auprès de Dieu. » (*Imit. de J.-C.*, l. I, ch. xxiv.) Infirmités sur infirmités ; persécutions, déceptions, souffrances morales s'ajoutaient à toutes sortes de souffrances physiques. Combattu et contredit à cause de son zèle militant et de la franche orthodoxie de sa doctrine, à mesure que l'adversité croissait, la ressemblance au divin Rédempteur s'accroissait en sa personne.

Voici, au surplus, un témoignage que rapporte M. le marquis de Ségur à la fin de son ouvrage :

« Il sentait les dépendances de son infirmité, mais les acceptait par amour et joyeusement... Enfin la maladie arriva, elle alourdit sa pauvre tête, sa parole ; plus rarement sa rapide et lumineuse pensée. Des congestions successives empêchèrent le travail, lui interdirent la prédication et souvent le confessionnal. Quel anéantissement pour celui qui n'avait pas le rafraîchissement et le soulagement de la vue ! Mais il se rendait, il adhéraît, il demeurait encore gai, encore doux. A peine remis, il travaillait, il dictait, il consolait, il confessait, et c'est au milieu du travail, ses chères armes spirituelles dans les mains qu'il est en quelque sorte tombé. »

— Cette accumulation de croix lui était d'un poids surhumain et « naturellement » décourageant.

« Si Dieu ne nous donnait la grâce, me dit-il une fois, la pauvre tête éclaterait. »

— Vous voyez par là, cher infirme, combien l'âme humaine, au comble de la douleur, devient forte quand elle correspond parfaitement à la grâce :

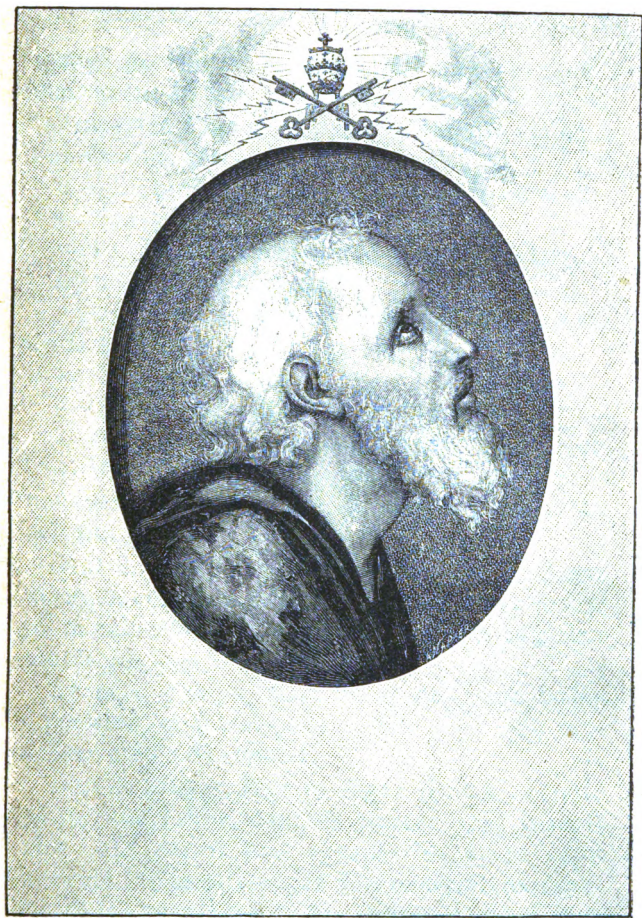
« Selon la grande route qu'il fait suivre à ceux qu'il aime d'un amour de prédilection, il a plu au Seigneur de mener cette âme parfaitement soumise par les voies des épreuves et des contradictions. Cette particulière économie n'a fait que montrer davantage les richesses spirituelles qu'il y avait déposées. » (Lettre de Mgr l'évêque de Rodez.)

Charité exquise d'une petite infirme.

— La constance de Mgr de Ségur dans l'union à la volonté divine, fut, à son insu, contrariée par la prière d'une aimable enfant désireuse de sauver son bienfaiteur plutôt qu'elle-même :

« Monseigneur de Ségur venait de célébrer la sainte messe à la chapelle des Martyrs, rue de Sèvres, à Paris, pour obtenir, par l'intercession du P. Olivaint et de ses compagnons, la guérison d'une petite fille de huit ans, infirme, paralysée, fille de l'un de ses amis.

« L'enfant, étendue près de l'autel, avait suivi la Messe avec recueillement, les yeux fixés sur le saint officiant. La Messe achevée, le pauvre père



SAINT PIERRE

D'après une aquarelle de Mgr de Ségur que le pape Pie IX a gardée
jusqu'à sa mort dans son cabinet de travail, au Vatican.

essaya de mettre sa chère fille sur ses pieds; mais ce fut en vain. L'enfant, toujours paralysée, fut reportée dans sa voiture, et voici le dialogue qui s'établit entre elle et son père :

» — Eh bien, ma chérie, tu n'es pas guérie?

— Non, papa.

— Tu l'as pourtant bien demandé au bon Dieu!

L'enfant ne répond pas.

« Comment! n'as-tu pas demandé au bon Dieu de te guérir?

— Non, papa.

— Que lui as-tu donc demandé?

— Je lui ai demandé de guérir Mgr de Ségur.

— Mais c'était pour ta guérison à toi, que la neuvaine avait été faite, et que la Messe avait été dite.

— Oui, papa; mais en voyant Mgr de Ségur aveugle, cela m'a fait tant de peine que je n'ai pu m'empêcher de demander à Dieu de le guérir plutôt que moi. »

Le père essuya, sans rien dire, une larme d'émotion, et il embrassa sa fille avec une tendresse mêlée de respect.

— A ce propos, Mgr de Ségur écrit à la chère petite une lettre, dont les termes sont insérés plus loin parmi nos « causeries »; le saint aveugle lui esquisse par des expressions familières les avantages de la souffrance chrétienne pour le temps et pour l'éternité. Il entre en matière ainsi :

« Ma bonne petite enfant, je ne puis m'empêcher de vous remercier de votre bon cœur, sans vous cacher cependant que vous vouliez innocemment me jouer un vilain tour. »

— Et en terminant ce compliment :

« Laissez-moi, ma chère petite, vous bénir et vous embrasser comme un vieux compagnon d'infortune. »

— C'est dans cet esprit d'invariable abandon à Dieu qu'il écrivait ailleurs :

« Ne demandez pas autre chose pour moi que la croix. La croix est si sanctifiante !

» Soyons tous et toujours bons larrons, voleurs de paradis, crucifiés avec Jésus crucifié, et ne cherchons point à descendre de cette croix, tant que durent les heures, les jours, les années de notre vendredi saint. Il est réellement bon d'être là, *bonum est hic esse*, et il n'est pas bon d'être ailleurs.

» C'est dans la souffrance qu'il faut pratiquer avec reconnaissance l'énergie chrétienne et religieuse. On fait plus en souffrant qu'en travaillant. »

La fin prochaine.

— Frappé de plusieurs congestions à peu d'intervalles, Mgr de Ségur sentait ses forces décliner de jour en jour; pendant ce crépuscule, c'était toujours la même paix et la même joie de

l'amour de Dieu ; il souriait à la mort, ou plutôt à la vie éternelle :

« Les hommes de l'art n'osèrent promettre ni espérer son complet rétablissement... Cet avertissement de la Providence lui parut, dès le premier jour, l'annonce d'une fin assez prochaine et, depuis ce moment, sa vie tout entière fut une préparation directe à la mort. Comme saint François de Sales, il était sans cesse « aux écoutes », sans que cette attente lui enlevât rien de sa liberté d'esprit, de sa sérénité, même de sa gaieté. Ses lettres de cette époque portent l'empreinte d'une allégresse absolue dans une absolue soumission : « C'est un petit avertissement probablement sans frais que me donne le bon saint Pierre, portier du Paradis, m'invitant à préparer mes malles et mes colis. »

... » Je verrai bientôt si notre bon Seigneur et Maître a résolu de me mettre à la retraite, comme un vieil invalide qui a fini son temps de service, ou bien s'il veut encore, dans sa bonté, se servir de moi comme balayeur de consciences, ou comme blanchisseur de gros et de fin, ou comme raccommodeur de pots cassés, ou comme jardinier, ou comme serviteur, n'importe à quel titre et à quels gages. »

— Obligé de renoncer à la prédication des retraites annuelles à Montmorillon, voici en quels termes il exprime ses regrets sans tristesse ; son âme domine tous les événements :

... « Vous savez déjà, écrit-il gracieusement au supérieur, que Notre-Seigneur ne veut pas de moi cette année pour notre grand et cher travail de la retraite, *quia manus Domini tetigit me* (parce que la main du Seigneur m'a touché). Je n'ai pas senti cette chère main quand elle m'a touché, mais je m'en suis aperçu bientôt à la pauvre langue qui allait beaucoup moins bien que celles de la grande majorité des élèves de Montmorillon, ou du moins de la minorité bavarde qui aurait un peu besoin, pendant les classes et les études, d'une petite paralysie de ce genre. » Il avait ce don de tourner en aimable plaisanterie jusqu'à ses plus pénibles infirmités. C'est ainsi qu'un jour il dit à une pauvre fille sourde, muette et aveugle : « Enfilez-moi une aiguille, mon enfant, que je vous voie. »

— Après une existence si agréable à Dieu et si utile à l'Église, Mgr de Ségur était de ceux qui, aux approches de la mort, ont, selon l'expression de l'auteur de *l'Imitation*, « plutôt sujet de se réjouir que de craindre. »

... « C'était le 15 avril, le jour même de sa naissance, celui où il accomplissait sa soixante et unième année. Il se leva le matin comme à l'ordinaire, et vers huit heures et demie, il se préparait à partir pour le collège Stanislas où il devait confesser une grande partie de la journée, quand tout à coup un violent étourdissement le fit chanceler. Méthol et l'un de ses frères qui se

trouvaient là le soutinrent et le firent asseoir sur son canapé, ce canapé où il avait passé tant d'heures depuis vingt-cinq ans, à entendre des milliers de confessions. L'abbé Diringer, présent, aussi, les aida dans ces premiers soins. Au bout de quelques minutes, l'étourdissement passa, mais il comprit que ce troisième avertissement, tombant ce jour-là, le jour de sa naissance, le vendredi-saint, était le dernier, et que la mort ou plutôt la résurrection le suivrait de près. Par une grâce spéciale de Dieu, il fit avec une soumission qui semblait ne lui rien coûter le sacrifice de son ministère pour la fin de la semaine sainte, et, peu de temps après Pâques, au mois de mai, il partit pour le château de Méry, près Paris, où il se reposa quelques jours chez son second frère. Depuis ce moment, la diminution de ses forces et l'approche évidente de la crise finale firent de toutes ses journées et de toutes ses heures une sorte de préparation immédiate à la mort. Il ne cessa pourtant pas tout ministère; il continua à absoudre, à pardonner, à bénir; il revit même, avec l'abbé Diringer, les premières épreuves de son dernier ouvrage sur les miracles de Lourdes, et, chose étrange, qui prouve la sérénité de cette âme innocente et pure, sa faiblesse croissante se manifesta plus par l'expansion de sa gaieté que par des larmes. Jamais prédestiné ne vit venir plus joyeusement la mort. Comment l'eût-il redoutée? Ils'y préparait depuis plus de quarante ans.

— Quel passage aisé et insensible de la vallée à la Montagne, de l'exil à la Patrie céleste ! Aussi est-on en droit de lui décerner cet éloge : « Qu'il est heureux et sage, celui qui maintenant s'efforce d'être tel pendant la vie, qu'il souhaite d'être trouvé à la mort ! » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. II, c. xxiiii.)

La dernière Messe.

— L'amour dont le saint prélat était épris pour les infirmes et les misérables fut solennisé par sa dernière offrande du saint Sacrifice, qu'il voulut célébrer entouré de jeunes aveugles, estropiés et paralytiques :

... « Le matin du jour où il se coucha vers le soir, pour ne plus se relever, il dit la Messe, sa dernière Messe, pour eux et au milieu d'eux.

» C'était dans sa chapelle, où une vingtaine de ces chers petits étaient venus assister au saint Sacrifice. Sa faiblesse était si grande, qu'il put à peine aller jusqu'au bout. Spectacle singulièrement touchant que ce saint aveugle défaillant, déjà touché de la main de la mort, élevant l'adorable Victime au milieu de ces petits enfants infirmes, couchés par terre, comme de pauvres agneaux autour du bon pasteur.

» Après la messe et l'action de grâces, il passa dans la salle à manger, où il avait fait préparer une collation pour ses chers petits protégés, et il

aida son secrétaire et son valet de chambre à les servir. Dans cette dernière entrevue, il fut avec eux gai, joyeux, paternel comme toujours, et rien n'était plus touchant que de voir ce saint infirme au milieu de ces chers petits infirmes sanctifiés par lui.

» Dix jours après, il n'était plus. Ces pauvres enfants l'aimaient passionnément, et le jour de ses funérailles, leurs cris de désespoir remplissaient la cour de sa maison, et saisissaient tous les assistants. C'est ainsi qu'il consolait, qu'il aimait et qu'il était aimé. »

— Ami lecteur, notre tâche serait bien longue si nous voulions considérer sous tous les points de vue la carrière laborieuse de Mgr de Ségur : prêtre, auditeur de Rote auprès du Saint-Siège, interprète entre la France de Napoléon III et le souverain Pontife Pie IX, aumônier militaire, apôtre des soldats, de la jeunesse, de tous en un mot ; prédicateur, directeur spirituel, écrivain, que de bonnes et salutaires excursions nous ferions dans cette vie sainte et apostolique ! Mon intention a été seulement de vous mettre en relief la mâle et touchante figure de l'évêque aveugle, et, à cette fin, de vous offrir un bouquet de fleurs choisies de cette bienheureuse cécité. Deux jardins nous sont offerts : celui de sa vie, écrite par son frère avec autant de conscience que de talent ; c'est là que nous venons de faire la cueillette ; le second jardin est celui des écrits

du saint prélat. Certes, ses épreuves, ses persécutions, ses croix variées augmentent l'autorité de sa parole, selon la remarque de M. le marquis de Ségur :

« Désormais, comme l'a dit éloquemment Mgr Mermillod dans l'oraison funèbre de Mgr de Ségur, rien ne manquait à son diadème sacerdotal... il savait comme le divin Maître ce que c'est que souffrir. C'est ainsi qu'en acceptant ses pactes avec la croix, Dieu montrait à tous qu'il était digne de la porter, et qu'il avait le droit de la prêcher par ses écrits et ses discours, puisqu'il la prêchait plus éloquemment encore par ses exemples. »

— Paix, joie dans le Saint-Esprit, amour et action de grâces, tel est le cachet de sa sainte vie et de sa sainte mort : mystérieuse et divine métamorphose de la grâce et de la charité.

Dans son testament, bénissant Dieu de « ses miséricordes sans nombre, de toutes ses grâces », il ajoute : « de ma sainte vocation, de ma cécité » : il les associe dans le langage comme elles le furent dans la réalité de sa vie. Enfin il termine par cette mention : « Le 2 septembre 1880, vingt-sixième anniversaire du jour mille fois béni où je suis devenu aveugle. »

« *Alléluia !* » tel est le cri de sainte allégresse qu'il fait entendre avant de rendre le dernier soupir ; tel est aussi le meilleur résumé de sa pensée, de ses sentiments, et de sa vie. Après

avoir suivi Dieu dans les « ténèbres » des adversités et dans la « lumière » de la grâce, il atteint la lumière parfaite de la gloire, de la vision de Dieu, en entonnant le chant de victoire : *Alleluia* de l'amour captif et crucifié, ou de l'amour triomphant et glorifié, pour cette âme d'élite c'est tout un, et l'un fait suite à l'autre. Il « jouit » sans entrave et sans fin de Jésus ; mais il ne l' « aime » pas davantage. C'est de cette « vie » même de Jésus qu'il a vécu sur la terre avant d'en vivre dans le ciel, heureux de faire tout et de souffrir tout pour son amour, professant par cette conduite l'ensemble des béatitudes évangéliques ici-bas commencées et au ciel parachevées, selon cette devise mémorable du livre de « l'éternelle consolation » :

« Etre sans Jésus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis de délices... Qu'insensés vous êtes, si vous mettez en quelque autre votre confiance ou votre joie ! » (*Imit. de J.-C.*, l. II, c. VIII.)

Ainsi, cher infirme, si vous voulez, au sein même de vos infirmités, être heureux et gagner la vie éternelle, en connaissant, aimant et servant Dieu, rappelez-vous les exemples de Mgr de Ségur que la Providence a disposé dans le même état et le même chemin que vous, l'infirmité, et qu'elle a placé devant vous pour votre plus grand bien personnel en cette vie et en l'autre.



DEUXIÈME PARTIE

CAUSERIES DE M^{GR} DE SÉGUR

NUL n'a reçu de Dieu la mission de consolateur des hommes comme le prêtre, continuateur de Jésus-Christ, et pour cette raison surnommé « un autre Christ ».

Nul ne comprend les souffrances des autres comme celui qui en a éprouvé de semblables.

C'est à ces deux titres que Mgr de Ségur vient s'entretenir avec vous, cher infirme ; en qualité de prêtre, et muni du prestige de sa doctrine et de sa sainte vie, en qualité aussi d'infirme d'une patience exemplaire et héroïque, il vous apporte ses charitables avis avec toute la sollicitude d'un frère d'infortune et d'un bon Pasteur.

« Personne n'a le cœur aussi touché de la

Passion de Jésus-Christ, que celui à qui il est advenu de souffrir des choses semblables. » (*Imit. de J.-C.*, l. II, c. XII.)

I

Deux avis préliminaires très simples et très importants.

— Qu'il est simple et populaire ce proverbe tiré de la sainte Ecriture : « A chaque jour suffit son mal ! » Mais que de monde l'oublie, au grand préjudice de la sagesse chrétienne. Mgr de Ségur aimait à le répéter aux malades et aux infirmes ; car, il constatait que, faute de ce principe du bon sens et de la foi, les épreuves s'exagèrent démesurément par l'effet de l'imagination : « Qu'importe, dit l'auteur du livre de *l'Imitation*, la préoccupation des choses futures qui peut-être n'arriveront jamais, si ce n'est de te causer tristesse sur tristesse ? C'est le propre de l'homme, d'être le jouet de ces sortes de chimères, et la marque d'un esprit encore faible, de se laisser entraîner si facilement à la suggestion de l'ennemi. » (L. III, c. xxx.)

Voici, sur ce sujet, un précieux entretien du prélat aveugle :

— « Ne vivez pas dans l'avenir, c'est contraire à la règle de notre Sauveur, et c'est très imprudent ; par l'imagination, on se charge d'avance

de la croix, et comme Jésus crucifié ne donne jamais la manne de sa grâce qu'au jour le jour, il en résulte qu'on a la croix sans la grâce, le fardeau sans le soutien, la souffrance sans Jésus. Vivons, souffrons au jour le jour, aujourd'hui avec la grâce d'aujourd'hui. »

... » Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » C'est le pain de l'âme et aussi le pain du corps, c'est-à-dire le nécessaire. Nous le demandons aujourd'hui pour aujourd'hui ; car il ne faut pas s'inquiéter du lendemain, qui ne luiira peut-être pas pour nous, et à chaque jour suffit son mal.

» Appliquez-vous à vivre au jour le jour, portant aujourd'hui la croix d'aujourd'hui. Faire autrement, c'est sortir du vrai, c'est entrer dans le pays des chimères. Restez où vous êtes par amour et avec amour, jusqu'au jour où vous en sortirez par amour et avec amour. »

— Il n'y a donc de réel que ce que nous souffrons présentement ; et la grâce de Dieu nous est donnée pour aujourd'hui, et non pas pour demain.

Un autre travers consiste à préférer la croix des autres à la sienne parce qu'elle semble plus supportable : illusion ! piège du démon ! Écoutez plutôt :

« C'est juste le contre-pied de ce que Dieu attend de nous. Il nous envoie telle ou telle maladie : c'est évidemment pour que nous nous sanctifions par cette maladie-là et non par une

autre. C'est absolument l'histoire du chien de la fable lâchant la proie pour l'ombre : le pauvre malade court après une ombre de sanctification, et pendant ce temps-là il perd l'occasion réelle de se sanctifier.

» Donc, si vous souffrez de la tête, ne dites pas : « Si j'avais mal à la jambe ou à l'estomac, passe encore ; mais à la tête : c'est intolérable. »

» Si vous êtes aveugle, ne dites point : « Encore, si j'étais sourd : mais aveugle ! C'est pis que tout. »

» Si vous êtes paralysé, ou impotent, ou contrefait, ne dites pas : « Je consentirais à tout, pour n'avoir pas ce que j'ai. La patience n'est pas difficile aux autres. Ah ! s'ils avaient ce que j'ai !... »

« Quelle que soit votre croix, n'enviez jamais celle des autres. Telle qui semble faite d'un bois plus léger, est taillée de telle sorte qu'elle fait trois fois plus de mal à celui qui la porte. Telle autre vous semble douce, parce que vous n'en apercevez que le côté poli et brillant ; si vous pouviez voir son côté âpre, déchirant, vous reculerez d'effroi. »

— On se laisse tromper par les apparences extérieures :

« Il y a des croix de bois, des croix de fer, des croix d'argent, des croix d'or ; il y en a de papier et de coton ; il y en a qui sont toutes fleuries et qui semblent n'être faites que de roses : il en

est de diamants et de pierres précieuses. Hélas ! toutes sont des croix ; et les moins douloureuses ne sont pas toujours celles qu'on pense. Sur la croix de bois nu, le pauvre regarde avec envie la croix d'or du riche : « Oh ! si je n'avais pas celle-là à porter ! » se dit-il. Et il ne pense pas que l'or pèse plus que le bois, et que la croix d'or est écrasante.

» Les grands du monde, cloués à leur croix princière, à leur croix de diamants ou de roses, se prennent bien souvent à déplorer leur sort, et à se dire : « Oh ! si je n'étais rien ! » Ceux qui pleurent, croient qu'il est moins dur d'avoir faim que de pleurer ; et ceux qui ont faim sont tentés de regarder comme peu de chose la souffrance qui n'atteint que le cœur ou l'esprit, ou la réputation. Et de là, mille vains regrets, mille vains désirs. »

— Ainsi quitte-t-on la réalité pour l'imaginaire, et s'expose-t-on à être privé des grâces divines qui correspondent aux croix de son propre lot :

« Ruses de guerre du vieux Serpent, qui cherche à nous faire sortir du pays des réalités et par conséquent des mérites, pour nous engager dans le pays perdu des chimères. Demeurons dans le vrai : là seulement nous trouverons le bon Dieu, et, avec le bon Dieu, toutes les grâces spéciales qu'il nous destine pour nous aider, à saintement souffrir.

« ... Pour nous sauver, le bon Dieu a mille et

une croix à sa disposition ; il nous impose celle-là même que lui indique sa science souveraine, ou plutôt sa paternelle charité ; et il l'accompagne *toujours*, entendez bien ceci, *toujours*, des grâces nécessaires pour nous faire pleinement profiter du remède. La main qui blesse pour guérir est aussi celle qui répand le baume sur la plaie.

» Donc, soumission et amour ! Aimons *notre* croix, parce que c'est elle, et non celle du voisin, qui est chargée de nous élever de la terre jusqu'aux cieux. »

— Comptons donc sur le secours de Dieu pour ce qui est réel à ses yeux : le jour présent et la croix présente. C'est le langage de la prudence chrétienne, cher infirme, cher affligé, et la première condition de votre bonheur. « Si vous rejetez une croix, sans nul doute, vous en retrouverez une autre, et peut-être plus lourde. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. II, c. XII.)

II

Les vaines consolations.

Comment le monde console et encourage.

— « Donnez-nous le secours, lorsque nous sommes dans la tribulation, dit le Psalmiste au Sei-

gneur, car tous les secours humains nous sont inutiles, ou nous manquent au besoin. » (Ps. 59.)

Le monde n'a pour offrande que des paroles banales, vides de sens et souvent même de sincérité, formules de convention :

« Il prétend consoler ; écoutons et jugeons : Me voici gravement malade ; je souffre cruellement ; les pauvres médecins ont essayé vainement de trois, de quatre, de cinq remèdes : « Du courage ! me dit le monde ; cela passera. » Du courage ? c'est facile à dire, mais où le puiser ce courage ? Je suis abattu ! je n'en peux plus.

» — Cela passera » — Oui, et moi je passerai auparavant... Et puis, si cela ne se passe pas?...

» — Pauvre ami, consolez-vous ; j'ai eu cette même maladie. » — Et vous appelez cela une consolation ? En quoi cela adoucit-il ma souffrance ?

» — Faites donc venir un autre médecin ? Il vous guérira peut-être. » — Les médecins ? Pauvres gens ! Ils font ce qu'ils peuvent ; mais ils ne peuvent pas grand'chose.

» Allons, voyons ! il faut être un homme ! » — Eh ! oui ; mais en attendant, je suis un homme qui souffre horriblement, et qui vous demande ce que vous ne me donnez pas, pour la raison très simple que le monde ne peut le donner : la résignation, l'espérance, la paix, la patience.

» Quand on vous a dit d'un ton de circonstance

et en vous serrant la main : « Pauvre ami ! » on vous laisse seul avec votre peine.

» ... Je ne veux pas dire que l'affection, l'amitié purement humaines ne consolent un peu notre cœur au milieu des peines de la vie ; mais j'affirme que lorsqu'il n'y a que cela, il n'y a vraiment pas grand'chose. Le monde peut être charmant aussi longtemps qu'il ne s'agit que de danser, rire et chanter ; mais dès qu'on pénètre un peu dans le vif des réalités de la vie, tout son mirage s'évanouit comme une bulle de savon. Si l'on n'a que lui, on n'a plus rien ; on se trouve seul ; or, il est dit par Dieu même dans la Sainte Ecriture : « *Væ soli!* malheur à celui qui est seul ! » Le mondain est seul dès qu'il est sur la croix ; le chrétien n'est jamais seul ; Jésus-Christ est avec lui ; Jésus-Christ est en lui ; et ce Consolateur céleste, éternel, adoré, personne au monde ne peut Le lui ravir.

» ... Vide de Jésus-Christ, le monde est, vis à vis de toutes les souffrances, ce qu'est une source desséchée vis à-vis du voyageur que dévore la soif. Offrir aux affligés les consolations du monde c'est vouloir étancher la soif avec du sable. »

*Ce que l'on devient, lorsqu'on ne veut point
d'autre consolation :*

« Sans Dieu, sans Jésus-Christ, que reste-t-il,

TV·ES·PETRVS·ET·SVPER
HANC·PETRAM·EDIFI
CABO·ECCLESIAM
MEAM·E1824

EGO·ROGAVI·PRO·TE·VT·NON
DEFICIAT·FIDES·TVA
CONFIRMA·FRATRES
TVOS·E1824



VICARIUS CHRISTI
URBIS ET ORBIS, PATER, PONTIFEX
ET DOCTOR

Le pape Pie IX entre saint Pierre et saint Paul, d'après le tableau de Mgr de Ségur, gravé par Alcan.

je le demande, aux pauvres gens qu'atteint sérieusement la souffrance ? Il me semble qu'ils n'ont devant eux que cinq voies ouvertes toutes également déraisonnables ou coupables : ou bien ils chercheront à s'étourdir et à faire je ne sais quelle vie factice, toute d'imagination, en dehors de la réalité ; ou bien, ils s'abandonneront à une tristesse découragée, flasque, dégradante ; ou bien ils se raidiront orgueilleusement et froidement dans cette apparente indifférence qu'on nomme le stoïcisme, ou bien encore, ils se laisseront aller à la rage et au désespoir ; ou bien enfin, ils commettront le crime irrémissible, l'horrible, l'infâme suicide. Quand on n'est pas chrétien, et quand on souffre tout de bon, on se trouve placé comme dans un carrefour qui a ces cinq issues déplorable, conduisant plus ou moins directement en enfer.

« Ne vous mettez pas dans la triste nécessité de choisir l'une de ces cinq issues que nous venons de voir. Le chrétien en a une autre, bien plus belle, bien plus sûre, bien plus douce ; elle est toute resplendissante de la lumière des cieux, elle est embaumée de parfums du divin amour.

» Il ne tient qu'à vous de la prendre : Jésus-Christ et l'Eglise la tiennent ouverte devant vous comme devant moi, comme devant tous. Entrez-y sans crainte ; c'est la seule voie de la sagesse et du bon sens, du moment que l'on est visité par la souffrance. C'est le port dans la tempête : qui-

conque refuse d'y entrer est sûr de périr plus ou moins misérablement. »

Cet enseignement profond peut se résumer en cette pensée de l'Imitation : « Toute consolation humaine est vaine et sans durée. » (L. III, c. xvi.)

III

La vraie consolation.

Dieu aime tendrement les malheureux.

— La Sainte Ecriture nous affirme presque à chaque page que Dieu est notre suprême consolation : « Vous êtes mon refuge dans les maux qui m'environnent. » (Ps. 31.) — « O Dieu notre protecteur, jetez les yeux sur votre Christ, et en considération de ce bien-aimé Fils, ayez compassion de moi. » (Ps. 83.) — « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui fléchissez sous le fardeau et moi je vous soulagerai. » (Math., xi, 28.) Et saint Paul appelle le Seigneur : « Le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. » (I Cor., i.)

Mgr de Ségur va vous rendre sensible cette vérité capitale :

« La principale consolation du malade, de l'infirmes, c'est l'amour de Jésus-Christ souffrant et crucifié. »

... « C'a été une de ses premières paroles, lorsqu'il a commencé à se manifester au monde. Ayant reçu, dans la synagogue de Nazareth, le livre des prophéties d'Isaïe, il l'ouvrit en présence du peuple et lut à haute voix le passage qui suit : « L'esprit du Seigneur repose sur moi. Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir les cœurs meurtris, pour annoncer aux captifs leur délivrance, pour rendre aux aveugles la lumière. » Et regardant tout le peuple, il ajouta : « Ces paroles de l'Écriture s'accomplissent aujourd'hui sous vos yeux. »

... « Tout ce qui était petit, et méprisé du monde, Notre-Seigneur en a fait un objet spécial de sa tendresse miséricordieuse. Les pauvres, les affligés, les malades, en un mot tous ceux qui souffrent, il les a spécialement aimés. Il veut que nous les aimions comme lui, pour l'amour de lui. »

« Avec l'humilité et la douceur, le cœur de Jésus-Christ a rayonné surtout la miséricorde, la tendresse, la bonté. Et c'est principalement sur les enfants et sur les malheureux que cette miséricorde s'est étendue. »

La Rédemption a divinisé la souffrance.

— « Rappelez-vous, dit saint Paul, ce Dieu souffrant contre lequel les pécheurs se sont soulevés et qui a soutenu une si rude attaque de

leur part, afin que, par ce souvenir, nous ne nous lassions point de souffrir et que nous ne tombions pas dans l'abattement. » (Heb., 12.)
 » « Jésus-Christ a souffert pour nous ; il a laissé
 » à tous les fidèles un exemple, afin qu'il marche
 » sur ses pas. » (S. Pierre, 1, 2.) — « Si nous
 » sommes enfants nous sommes aussi héritiers
 » de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ ; si tou-
 » tefois nous avons part à ses souffrances, pour
 » avoir aussi part à sa gloire. » (S. Paul, Rom., VIII.)

Voici comment Mgr de Ségur explique ce chef-d'œuvre de la grâce divine :

« Jésus-Christ nous apporte en effet, dans les trésors de sa grâce, le remède efficace de toutes nos souffrances sans exception. Il ne nous les enlève point ; car, hommes pécheurs, nous devons souffrir et expier ici-bas ; mais il métamorphose, il transfigure nos douleurs, et, par un secret divin, il en change l'amertume en suavité merveilleuse.

» C'est pour opérer ce changement qu'il a voulu le premier, lui, le Fils de Dieu, l'Innocent, le Saint des Saints qui n'avait aucunement mérité de souffrir, prendre sur lui-même le terrible fardeau de toutes nos douleurs. Son amour miséricordieux n'a rien laissé de côté : souffrances du corps, privations de tout genre, pauvreté, humiliation, calomnie, persécution, trahisons, injures, outrages sanglants, injustices, douleurs atroces,

délaissements : il a tout souffert ; il a voulu tout souffrir. »

« Après cela, n'a-t-il pas le droit de nous dire, de nous crier du haut de sa croix, où il souffre, où il meurt pour nous : « Venez à moi, vous tous » qui souffrez ! »

« Et Jésus est notre Dieu, notre Créateur éternel, il est à la fois notre modèle de souffrance et notre éternelle récompense. Il est la vie de nos âmes ; il est en nous ; par sa grâce, il demeure au fond de notre cœur, si nous sommes à lui et si nous voulons l'aimer. « Si quelqu'un m'aime, » nous dit-il à tous, mon Père l'aimera et moi » aussi je l'aimerai, et nous viendrons à lui, et » nous ferons en lui notre demeure... Demeurez » en moi et moi en vous. »

« Oh ! quel consolateur ! Il n'en est point d'autre. De même que Dieu seul est Dieu, de même aussi Jésus seul est Jésus, c'est-à-dire sauveur, c'est-à-dire consolateur, soutien, médecin, remède.

» Jésus-Christ a été broyé, déchiré en son corps. En un mot, il a tout souffert ; et cela, afin d'enlever la cause de nos souffrances, le péché ; afin de sanctifier, de diviniser nos douleurs en les unissant aux siennes ; afin de nous consoler dans nos épreuves ; afin de nous sauver.

» Voilà ce qu'est Jésus-Christ, au milieu des douleurs humaines : le Sauveur, le Consolateur. Allons à lui, si nous voulons être consolés. »

La leçon du Crucifix et le sermon des Plaies.

— Un simple regard vers le crucifix peut calmer toutes les inquiétudes et toutes les plaintes d'un malade. Que sont nos douleurs en comparaison des souffrances physiques et morales du Christ en croix? Quel honneur de lui ressembler en quelque chose et de lui être uni par la souffrance!

Écoutez notre saint aveugle :

— « Souffrons-nous d'une maladie, d'une blessure, d'une infirmité quelconque? Regardons Jésus crucifié et tout sanglant.

« ... Le crucifix, voilà le grand livre des affligés, le livre qu'ils doivent consulter, lire, méditer sans cesse. Un pauvre, un malade, sans crucifix, c'est un soldat sans armes, un ouvrier sans outil.

» Il nous rappelle ou nous apprend que nous sommes les disciples d'un maître crucifié, déchiré de coups, sanglant, humilié, anéanti, persécuté, obéissant jusqu'à la mort. Quelle leçon, quel exemple irrésistible!

» Que nous disent les plaies du crucifix! Celles des pieds sacrés de Jésus laissent couler dans nos cœurs, avec les flots du sang divin, ces deux grandes paroles : *Pénitence* et *obéissance*. Celles de ses deux mains : *Pauvreté* et *chasteté*. La plaie de son côté : *Amour, sacrifice*. Les plaies

de sa tête couronnée d'épines nous crient : *Humilité*. Enfin les plaies qui couvrent tout son corps sont autant de voix qui nous répètent : *Mortification, patience, résignation, douceur, amour de la souffrance, espérance.* »

« Tel est le résumé du grand livre des chrétiens... C'est le résumé de l'Évangile ; c'est le livre de la consolation et du salut. C'est le livre de tous, le livre divin que chacun peut lire, comprendre, goûter. Le dernier des pauvres, le dernier des ignorants, s'il connaît, s'il aime le bon Dieu, peut lire et comprendre admirablement ce livre ; et le plus grand des savants peut n'y rien comprendre, s'il ne connaît point et s'il n'aime point Jésus-Christ. O vous tous qui souffrez, apprenez, de grâce, à lire, à comprendre le crucifix ! »

« La croix nous prêche et nous résume toute la morale chrétienne, toute la sainteté évangélique. Les plaies de Notre-Seigneur sont comme autant de bouches divinement éloquentes qui prêchent à tous les hommes de bonne volonté l'amour de Jésus, la pénitence et la mortification de Jésus, l'humilité de Jésus, la douceur et la patience de Jésus, la chasteté, l'obéissance, la pauvreté, la paix de Jésus. »

— Ce livre divin résume donc que Dieu s'est fait homme et a versé son sang pour nous sauver ; que, « si nous souffrons de bon cœur, avec lui, nous régnerons avec lui, dans l'éternité. » (S. Paul, II ; Tim., II.) Croyez-en l'expérience de

l'évêque aveugle, qui s'est enrichi lui-même du trésor spirituel caché dans le Crucifix.

IV

Les effets de la prière.

Elle opère par l'union à Jésus.

— Vous savez, cher infirme, cher affligé, la puissance de la prière ; vous savez aussi comment prier. Mais jamais vous n'apprécierez trop sa très réelle efficacité. Dieu promet en mille endroits de la Bible qu'il y répondra par sa grâce : « Mon fils, au sein de ton infirmité, prie le Seigneur et lui-même aura soin de toi. » (Eccl., 38.)

Voici ce qu'en dit Mgr de Ségur, ce grand savant de la prière :

« Il faut prier dans les dangers, dans les chagrins, dans les souffrances.

... » Prier, c'est penser au bon Dieu, pour l'adorer, pour le remercier, pour lui demander pardon ou pour implorer son secours ; c'est s'unir intérieurement à Jésus-Christ. Or, Notre-Seigneur étant, comme nous l'avons vu, le suprême Consolateur de l'homme en ce monde, il en résulte que la prière est le seul moyen le plus direct, en même temps que le plus facile, d'entrer en rapport avec le Consolateur ; en d'autres termes, le moyen le plus direct, le plus simple

pour être consolé. Prière et consolation : ces deux mots sont pour ainsi dire synonymes.

« ... Pour arriver jusqu'au cœur du bon Dieu, la prière doit être chrétienne, c'est-à-dire unie à la très-sainte prière de Jésus-Christ. Quand un rayon de soleil passe à travers les vitraux colorés de nos églises, il prend la couleur de ces vitraux, et tout en restant un rayon de soleil, il devient rouge, violet, bleu, jaune comme le vitrail. Ainsi la prière devient chrétienne, quand elle passe par Jésus.

» ... C'est aux pieds de Jésus que pleurèrent Marthe et Marie, après la mort de Lazare ; c'est aux pieds de Jésus que tous les affligés doivent aller verser leurs larmes. Et de même qu'en présence du feu, le plomb devient liquide et brillant, de même, en présence du divin Sauveur, la douleur naturelle, quelle qu'elle soit, se transformera, se sanctifiera. D'amère, elle deviendra douce, de violente elle deviendra tranquille et paisible, de révoltée peut-être, elle deviendra chrétienne, résignée, sainte, édifiante, méritoire. »

*Pourquoi la prière ne console pas toujours
les affligés.*

— Celui qui accepta, sans se plaindre, de rester aveugle toute sa vie, répond en ces termes :

« Ce qui fait que très souvent, quand on souffre, on ne trouve pas dans la prière le trésor

de consolation qu'elle renferme, c'est que l'on s'acharne à demander une seule chose, à savoir d'être délivré de la croix. La prière devient alors comme le cri de l'égoïsme ; elle est tout entière imprégnée de l'amour de soi-même ; et encore cet amour égoïste est-il, la plupart du temps, absolument aveugle : On part de ce principe : « Je souffre, et je ne veux pas souffrir. Donc, Seigneur, si vous m'aimez, si vous êtes bon, si vous êtes juste, si vous êtes prudent, si vous vous occupez de moi, délivrez-moi immédiatement, etc... » Et l'on appelle cela une prière !

— On a donc le tort d'oublier que cette croix entre, pour notre plus grand bien spirituel et éternel, dans l'ordre de la Providence divine.

... « La prière est une source intarissable de paix, de force, de bonheur, lorsqu'on prie comme on doit prier, lorsqu'on adore avec amour, avec ferveur, et en s'abandonnant à la Providence du bon Dieu. La vraie prière console toujours ; elle apporte à l'âme une augmentation de lumières divines qui font comprendre les avantages de la croix et le bonheur d'expier ici-bas ses fautes. Elle unit intimement à Jésus-Christ, qui est le principe de la joie infinie.

« Priez ainsi, et vous verrez. Avec la prière, votre foi grandira ; et avec votre foi, se fortifiera votre patience ; et, si vous demandez au bon Dieu du soulagement dans vos épreuves, vous le ferez avec cette entière conformité à la volonté

divine dont Notre-Seigneur a voulu nous donner à tous l'exemple au Jardin des Oliviers. « S'il est possible que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant, non point ma volonté, mais la vôtre, ô mon Dieu ! » Que de souffrances ont été sanctifiées, divinisées par cette ineffable prière ! »

— Telle est l'influence de la prière sur l'humanité qui souffre : « En se soumettant de bon cœur à la croix, tout le poids de la tribulation se change en assurance de la divine consolation. » (*Imit. de Jésus-Christ*, l. II, c. XII.)

Comment prier dans les violents accès.

— Le Psalmiste dépeint l'état de votre âme, lorsqu'il s'écrie : « Ayez compassion de moi, Seigneur, car je suis tout languissant. » (Ps. 6.)

— « Mes maux m'ont abattu à l'excès, et je ne puis presque en porter le poids. » (*Id.*)

— « Hâtez-vous, Seigneur, de m'exaucer, je n'en puis plus. » (Ps. 142.) — Comment prier dans cet état ? Mgr de Ségur répond :

« Dans les souffrances aiguës, ne cherchez pas à réciter beaucoup de prières vocales. Contentez-vous de tenir votre pauvre cœur bien uni au Sacré-Cœur de Jésus, et de souffrir ainsi le plus patiemment, le plus saintement possible avec votre Sauveur. Jésus n'a presque rien dit durant les longues heures de sa Passion. Répétez souvent de courtes invocations : « Mon Dieu, je vous offre mes souffrances. — Jésus, je vous

aime. — Jésus, ayez pitié de moi. » — Ou, tout simplement, les saints noms de « Jésus » et de « Marie. »

» Un jour j'eus le bonheur d'approcher du lit de douleur d'un saint prêtre, qui, jeune encore, se mourait d'une affreuse maladie de la moelle épinière. Au dire des médecins, ses souffrances devaient être très vives et continuelles. Pour lui, il parlait peu, et ne détachait point sa pensée de son divin Maître. Plusieurs fois par minute, on l'entendait seulement dire, ou plutôt murmurer avec un accent plein d'amour et de douleur : « Jésus!... Jésus! » Oh! la belle prière! Ainsi invoqué, le nom sacré de Jésus est un acte excellent de foi, d'espérance, de charité, de contrition.

» ... C'est, en effet, au cœur, et non aux lèvres, que le bon Dieu regarde. Prions avec une foi vive, et avec une humble confiance; élevons notre âme endolorie vers ce beau ciel que lui prépare la souffrance; et Notre-Seigneur, qui est fidèle en ses promesses, nous fera toujours trouver dans la prière force, lumière, secours, et par conséquent consolation. »

— En effet, cher infirme, les béatitudes de l'Évangile visent à la fois le temps et l'éternité : « Bienheureux sont et seront ceux qui pleurent, car ils recevront consolation! » Bienheureux donc dès à présent dans la grâce, et plus tard dans la gloire : telle est votre destinée!

V

L'amour de la Sainte Vierge.

Elle est constituée notre bonne Mère.

« C'est par la Sainte Vierge Marie que Dieu le Père a donné Jésus-Christ au monde ; Marie est la Mère du Consolateur universel. N'est-il pas tout simple qu'à son tour Jésus ait voulu que toutes les consolations qu'il départirait aux hommes leur arrivent par le canal de sa très sainte Mère ? Son Père céleste avait choisi la Vierge Marie pour nous donner le Consolateur ; à son tour, celui-ci l'a choisie pour nous dispenser ses divines consolations. Tel est l'ordre institué par la Providence.

» C'est ce que proclame l'Église, lorsqu'elle invoque journallement la Sainte Vierge sous les noms bénis de « Mère de la grâce divine, Consolatrice des affligés, Salut des malades, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens. »

« Ainsi, toute consolation, quelle qu'elle soit, procède de la bonté divine par Jésus-Christ notre Sauveur ; et Jésus-Christ nous la fait parvenir par les mains de celle qu'il a choisie pour Mère et qu'il nous a donnée aussi pour Mère. »

« ... Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a voulu que Marie fût debout au pied de sa croix et qu'elle nous y fût montrée assistant à sa mort comme un grand témoin de la divinité du sang

qu'il répandait pour le salut du monde. La croix s'appuie ainsi sur Marie autant que Marie s'appuie sur la croix : « Otez Marie et la croix tombe », disait saint Cyrille au Concile œcuménique d'Ephèse. La Vierge avait enfanté sans douleur le Christ trois fois saint. Maintenant que son fils et son Dieu avait accompli sa mission sur la terre, elle enfantait dans des douleurs inconcevables le fils adoptif et coupable pour lequel mourait Jésus. Cet enfant prodigue, ce second fils de Dieu et de Marie, c'est le genre humain représenté par saint Jean, c'est l'Eglise, et le Christ n'est mort que pour lui donner la vie spirituelle. A la parole de Jésus-Christ : « Voici ton fils, voici ta mère », Marie étendit sur nous tous l'amour ineffable dont son cœur était embrasé pour Jésus, son vrai fils : et de même qu'au jour de l'Incarnation, l'amour qu'elle portait à son Dieu était devenu l'amour de Jésus, au jour de la Rédemption, l'amour de son Jésus devint en elle l'amour de toute l'Eglise, c'est-à-dire de toutes les créatures qui aiment Jésus-Christ et vivent de sa vie. »

— C'est la Sainte Vierge qui eût le premier et le dernier regard de Jésus ; profonde remarque du saint prélat :

— « Jésus expira en regardant sa Mère. La première, elle avait reçu ce divin regard à Bethléem, au moment où le Fils de Dieu vint au monde : il était juste qu'elle en jouît la dernière au moment



SAINTE FRANÇOIS DE SALES
D'après le tableau ayant appartenu à Mgr de Ségur.

où le mystère de la Rédemption se parachevait sur le Golgotha. »

Sa tendresse pour les affligés.

— Depuis dix-huit siècles, la Madone est la consolatrice des affligés et des désespérés. Mgr de Ségur le sait par expérience, lui qui l'a si fortement aimée :

— « Rien n'est consolant dans les épreuves et les souffrances de la vie, comme l'amour de la Sainte Vierge. C'est le même amour que l'amour de Jésus, et que l'amour de Dieu ; mais, passant par le cœur immaculé et maternel de la bonne Vierge, ce saint amour prend quelque chose de plus tendre encore, de plus touchant, de plus consolateur. De même que, dans la famille, le cœur de la mère répand dans les rapports de chaque jour je ne sais quoi d'aimable et de confiant qui fait le charme de l'intérieur, de même l'amour de la Sainte Vierge enveloppe, pour ainsi dire, le Cœur sacré de Jésus-Christ, en tempère les divines ardeurs, et empêche les faibles et les pécheurs d'être découragés par la sainteté infinie du Sauveur. L'amour consolateur de Marie est ainsi l'amour même de Jésus-Christ, mais sous une forme plus adaptée à notre misère.

... » Cela ne veut pas dire que la Sainte Vierge nous accorde toutes les grâces, toutes les consolations que nous lui demandons : dispensatrice

des grâces de Dieu, elle fait comme Dieu ; elle nous aime mieux que nous ne savons le faire nous-mêmes, et nous accorde souvent l'opposé de ce que nous lui demandons, parce que c'est là ce qu'il nous faut. Mais, soyons-en bien assurés, toujours la Sainte Vierge nous écoute, nous exauce, nous obtient la grâce et les bénédictions de Dieu. Dans le ciel, nous verrons de quel amour maternel elle n'a cessé d'environner ses serviteurs, et de quels dangers elle les a tirés.

» Recourons donc à la bonne Sainte Vierge lorsque nous sommes affligés, lorsque la souffrance nous visite ; demandons-lui la patience avec plus d'ardeur que le soulagement ; la sainteté, avec plus d'ardeur que la santé ; le salut éternel, avec plus d'ardeur que la prospérité temporelle.

» Si elle nous accorde les bonnes joies de ce monde, remercions-la ; si elle nous apporte la croix de son Fils, avec la grâce de la porter saintement, remercions-la davantage encore. Ne lui demandons jamais une grâce temporelle si ce n'est à la condition d'en profiter pour devenir meilleurs.

» Consolons-nous aussi dans nos peines aux pieds de notre Mère. Les enfants ne recourent-ils pas à leur mère, pour lui confier leurs petits chagrins, pour lui montrer leurs égratignures, les coups qu'ils ont reçus ? Faisons comme eux. « Si vous ne devenez comme des petits enfants,

nous dit le Seigneur, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Plus nous serons simples et confiants dans nos rapports avec la Sainte Vierge, mieux cela vaudra. Prions-la de tout notre cœur, aimons-la tendrement : elle viendra à nous, douce et miséricordieuse, et nous consolera très suavement pendant tout le cours de notre vie et au moment de notre mort. Que son saint nom soit à jamais béni !

... » Comme conséquence de cet amour filial, la Sainte Vierge attend de nous une confiance sans bornes dans toutes les circonstances heureuses ou douloureuses de notre vie. C'est le rôle de la mère d'être le refuge et la consolation de ses enfants dans leurs peines. »

La prière des infirmes à la Madone.

— La plus parfaite et la plus salutaire prière que vous puissiez adresser à Notre-Dame, c'est l'*Ave Maria* : Mgr de Ségur vous en donne la raison :

— « L'*Ave Maria*, ou *Salutation angélique*, est la plus belle, la plus simple, la plus suave, la plus populaire, la plus ancienne, la plus vénérable de toutes les prières que nous puissions adresser ici-bas à la Mère de Dieu.

» Elle est composée de deux parties : la première est tirée des paroles mêmes de l'Évangile ; la seconde, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est comme une protestation contre les blas-

phèmes de Nestorius. La première partie est évangélique ; la seconde est catholique. Toutes deux viennent du Saint-Esprit, parlant par la bouche de l'Ange Gabriel au jour de l'Annonciation ; de sainte Elisabeth, au jour de la Visitation ; et de l'Eglise tout entière, au sortir du Concile d'Ephèse.

— Les seuls mots *Ave Maria*, « je vous salue, Marie » ont un prix extraordinaire ; aussi, par ce compliment vous méritez beaucoup ; en effet :

« Si vous êtes malade, ou empêché pour une raison quelconque de prier longuement, dites de temps à autre quelques pieuses petites prières à la bonne Vierge.

... « Un jour que sainte Gertrude, étendue sur son lit de douleur, souffrait tellement de la tête qu'elle ne pouvait achever un *Ave Maria*, elle se contenta naïvement de rouler par instants les grains de son Rosaire dans ses doigts, disant à chaque grain seulement : « *Ave Maria!* » La bienheureuse Vierge lui apparut radieuse et lui dit en la bénissant : « Ma fille, ton amour et ta bonne volonté m'ont rendu ces courtes invocations aussi précieuses que si tu m'avais offert de longues prières. »

Voyez plutôt :

— Prenez ces paroles pour vous-même, cher infirme ; elles viennent de Celle que l'Eglise appelle le salut des malades et des infirmes. Du reste, l'*Ave Maria* surpasse infiniment tout ce que la lit-

l'écriture humaine peut composer en son honneur.

« La *Salutation angélique* est, après le *Pater*, la plus excellente de toutes les prières que puisse réciter un chrétien. Elle est tout spécialement chère au cœur de la très Sainte Vierge, ainsi qu'elle l'apprit elle-même un jour à sa bien-aimée fille et servante sainte Mathilde.

» — Ma fille, lui dit la Mère de Dieu, rien ne saurait donner une plus grande joie à mon cœur que le salut qui m'a été fait, de la part du ciel, par la voix de l'Ange. »

— C'est pourquoi l'*Ave Maria* et le chapelet sont si populaires, si universels :

« Le chapelet est pour tous, pour les savants comme pour les ignorants, pour les princes comme pour les pauvres gens, pour les père et mère comme pour les enfants, pour les hommes, pour les soldats, pour les ouvriers, tout comme pour les bonnes femmes, pour les petites filles, pour les religieuses... parce que la Sainte Vierge est pour tous... parce que l'*Ave Maria* et le *Pater* sont pour tous... parce que le bon Dieu et son amour sont pour tous. »

— Quant à l'efficacité du secours de la Sainte Vierge, Mgr de Ségur vous en résume l'étendue par ces paroles :

« Que de miracles ! de conversions subites, inespérées ! que d'âmes sauvées, que de larmes séchées, que d'amères douleurs adoucies par la bonne Vierge !

» On ferait aisément une bibliothèque entière si l'on voulait, ou plutôt si l'on pouvait recueillir le récit de toutes les guérisons opérées par l'intercession toute-puissante de Marie. La plupart des grands sanctuaires où elle est plus particulièrement honorée sont tapissés d'ex-voto de tout genre, des béquilles, des tableaux, des inscriptions : des cœurs d'or ou d'argent, déposés là par la reconnaissance. Ce n'est point par milliers mais par millions qu'il faudrait compter les guérisons, les secours surnaturels accordés par la Mère des miséricordes aux infirmes et aux malades. »

— Pour l'ordinaire, la sainte Vierge, si vous la priez, vous rendra la souffrance facile à supporter.

« Si elle ne vient pas à notre secours par des miracles (ce qui ne peut avoir lieu qu'extraordinairement), elle nous assistera toujours en bonne Mère ; elle nous obtiendra la patience, la résignation, les lumières d'une foi vive et un plus grand amour pour Notre-Seigneur. »

VI

Le Sacrement de Pénitence.

L'état de grâce et le bonheur de l'âme pure

— L'auteur de *l'Imitation* chante à plusieurs reprises cette puissance et ce bonheur que l'âme

puisé dans la pureté et l'état de grâce : « La simplicité se porte vers Dieu, la pureté l'atteint et le goûte. S'il y a de la joie dans le monde, elle est assurément le partage de l'homme au cœur pur. » (L. II, c. III.) — « La bonne conscience peut supporter bien des choses, et elle est pleine de joie dans l'adversité. » (L. II, c. VI.) — Mgr de Ségur, savant dans le mystère de la grâce et de l'amour de Jésus, va vous rendre frappante cette familiarité secrète qui fait de la souffrance l'amie et la sœur de la pureté. Voyez la souffrance alliée au péché mortel :

« Quand cela est possible, c'est dans les mauvais plaisirs que l'on tâche d'enterrer ses chagrins, quand on a le malheur d'être riche et de n'être pas à Jésus-Christ. On dore sa croix ; on la couvre de fleurs ; mais au fond c'est toujours la croix, dure et écrasante. On souffre et on rit ; c'est une folie qui accumule d'ordinaire péché sur péché et qui perd les âmes. »

— Au contraire voyez le rôle de l'état de grâce et sa dignité quasi divine :

« Pour être admis dans l'intimité de Jésus-Christ, il faut porter ses livrées, qui sont toutes blanches et toutes innocentes. Personne ne peut approcher de lui, avec une autre robe que la robe de Pureté. Loin de lui les impurs ! s'ils osaient le toucher, il les frapperait comme des sacrilèges. Cependant sa miséricorde est si grande qu'il appelle à lui tous les pécheurs, et par le

sacrement de pénitence, il les purifie si parfaitement qu'ils se repentent, ils sont changés de mauvais en bons, d'impurs en purs, capables de reprendre place au milieu des anges, à la suite de Joseph et de Marie.

» Un chrétien pur est un ange revêtu de la chair : rien n'est plus beau, plus charmant, plus divin. La pureté est la condition du bonheur, de la paix de l'âme et de la vraie joie. Le vice resserre, attriste et flétrit ; c'est le souffle de Satan qui passe. La pureté au contraire dilate, réjouit, illumine. »

— Aussi, dans la douleur même, est-on plus heureux que le plus puissant des rois :

« Savez-vous quel est le meilleur des états ? Ce n'est ni d'être rentier, ni d'être pauvre, ni d'être empereur ou roi. Le meilleur des états, c'est l'état de grâce.

» La patente de cet état unique est donnée non par le gouvernement, mais par le bon Dieu, par le grand Roi du ciel et de la terre. Il la délivre gratuitement à tous ceux qui la désirent et jamais il ne la retire que lorsqu'on n'en veut plus. Avec cette patente et dans cet admirable état, on fait une fortune rapide ; on gagne des trésors qui dépassent de beaucoup les trésors du monde, des trésors que nul ne peut nous ravir, qui sont à l'abri des révolutions et des voleurs. »

— Qui le perd peut le recouvrer ; voici l'invitation :

« Ah ! pauvre enfant prodigue, si votre robe d'innocence est déchirée et salie, levez-vous, plein de confiance et de repentir ; allez au tribunal de la pénitence, reprenez la blanche robe, la robe sainte des chrétiens ; et, avec le secours de Dieu, tâchez de ne plus abandonner *le meilleur des états.* »

Malheureux plus que personne, le pécheur souffre sans consolation ni profit ; Mgr de Ségur l'explique ainsi :

« L'état de grâce est compatible avec tous les états, excepté avec un seul, l'état de péché. C'est l'état propre de tous les vrais chrétiens, l'état bienheureux d'une âme qui n'est souillée par aucun péché mortel, et qui est déterminée à demeurer fidèle à tous ses devoirs.

« Un chrétien qui n'est pas en état de grâce, ressemble à une branche desséchée qui ne peut plus porter de fleurs ni de fruits. Ses œuvres, quelque grandes qu'elles soient, sont stériles pour le ciel : mortes aux yeux de Dieu, elles demeurent sans récompense.

— La pureté, et en conséquence, l'énergie et la suavité dans les adversités, s'alimentent en Jésus, par la grâce et les sacrements.

» Soyez toujours le temple saint de Jésus, le ciboire sans souillure dans lequel il se plaira à reposer.

» ... Les sacrements sont l'âme de notre société ; puisse cette âme se répandre dans tous

ses membres pour les vivifier et les préparer aux combats difficiles de l'avenir.

» ... Pour vous, mon fils bien-aimé, restez toujours un lis tout pur et tout blanc, sans aucune tâche, sous le regard de Dieu et de votre ange gardien. »

— Ne vaut-il pas mieux, d'après ces paroles du saint aveugle, vivre dans l'infirmité avec l'état de grâce, que sans infirmité mais avec la lèpre du péché mortel ?

La confession soulage l'infirme et l'affligé.

— Il est évident que le sacrement qui purifie est dès lors un foyer de consolations. Bien des gens s'en étonnent; pourquoi? sinon parce qu'ils n'ont pas la vraie et catholique notion du sacrement de Pénitence? Erreur favorable aux œuvres du démon : « une humble confession lui déplaît, et, s'il le pouvait, il te ferait abandonner la communion. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. III, c. VI.)

Mgr de Ségur, ce modèle de directeur des âmes, est soucieux de persuader les infirmes de cette grave vérité :

« Parce que les cœurs purs possèdent Dieu, et que le bon Dieu est un tel trésor que, lorsqu'on le possède, les peines de la vie, quelles qu'elles puissent être, perdent en grande partie leur amertume; la confession, qui est un second baptême, est le sacrement légué aux hommes



LA SAINTE FACE
D'après la peinture à l'huile de Mgr de Ségur.

par la miséricorde divine pour reconquérir la pureté du cœur. »

— Voici d'abord son effet purificateur :

« Quelque grandes, quelque abominables qu'aient pu être ces fautes dont vos souffrances sont le juste châtement, la sainte confession a la puissance de les effacer, comme l'océan a la puissance de recevoir, d'absorber dans son sein, pour les engloutir à jamais, les eaux de tous les fleuves de la terre. La confession est l'océan sans rivages, sans fond, de la miséricorde du bon Dieu, lequel pardonne tout, pardonne toujours au repentir. Que c'est grand ! et que c'est digne de Dieu ! »

— Voici ensuite son effet consolateur :

« Du même coup, la confession frappe le péché et adoucit l'amertume de la souffrance, fruit du péché. En guérissant la conscience, elle lui rend la paix ; et quoique cette paix soit crucifiée, néanmoins c'est la paix, c'est ce que le monde ne peut point donner. Un pécheur confessé et absous, c'est un esclave affranchi délivré de ses chaînes : quelle joie dans la liberté reconquise ! C'est un mort ressuscité : quelle jouissance intime, plus divine qu'humaine, dans cette vie que l'âme goûte après l'avoir perdue depuis si longtemps ! La confession, c'est le pardon de Jésus-Christ, et, avec le pardon, c'est le ciel rouvert, c'est l'espérance, c'est l'avant-goût du bonheur qui ne finira jamais. »

« Oh ! le misérable état que celui d'un pauvre homme qui souffre et qui n'a pas la consolation de trouver Dieu dans son cœur ! Il y a vraiment quelque chose de surnaturel dans l'étrange obstination avec laquelle des malheureux, des pauvres, des malades, des infirmes, des prisonniers, des affligés, écrasés sous le poids de la douleur, refusent le bienfait de la confession. Je le sais, au milieu même des souffrances, l'orgueil est là, comme un démon intime, comme un rebelle qui ne veut point courber la tête et dire : « J'ai péché » ; mais je ne saurais comprendre comment ce cri de l'amour-propre ne va pas se perdre dans le vide de l'âme coupable, vide affreux que Jésus-Christ seul peut combler.

... » L'art du démon consiste à nous éloigner de l'Église, à nous faire peur de l'Église, à nous la faire haïr, ou, du moins, à nous la faire oublier. Il voudrait, le misérable ! nous attirer avec lui dans le désespoir, comme il nous a attirés à lui dans le péché et dans le châtement du péché, qui est la souffrance. Il veut nous arracher à l'amour de l'Église, parce qu'il sait bien que Jésus-Christ est dans l'Église, comme la vie est dans l'être vivant, comme le feu est dans le charbon ardent. Et il ne veut pas que Jésus-Christ nous sauve, nous unisse à lui, nous sanctifie, nous console. Il est son ennemi mortel et le nôtre ; ne l'écoutons pas, et allons à la sainte Église comme des enfants vont à leur mère,

pleins de respect, de confiance et de tendresse.

» L'Église est la consolatrice du monde déchû. »

La confession fortifie l'infirmes et l'affligé.

— Jésus vit en nous tant que nous sommes en état de grâce ; sa vie divine nous pénètre. Puisque, sans ce bienheureux état, les souffrances deviennent un martyre insupportable, la confession ne devrait-elle pas être chère tout spécialement au cœur de l'affligé ? C'est ce que conclut Mgr de Ségur :

« Que les heureux du siècle oublient le bon Dieu et leur conscience, au milieu de l'enivrement du plaisir et de la richesse : cela se comprend ; mais quant aux malheureux, on ne conçoit pas comment ils peuvent se passer de Dieu. Il semble que tous les pauvres, tous ceux qui souffrent, devraient, sans exception, entourer du soir au matin les confessionnaires de nos églises, regarder les prêtres comme leurs sauveurs, comme leur refuge, et courir après eux avec dix fois plus d'ardeur que les prêtres les plus zélés n'en mettent à courir après les pécheurs. Hélas ! pourquoi faut-il que le contraire ait lieu ? C'est une des astuces les plus détestables du démon, qui enlève aux malheureux le bonheur du temps et de l'éternité.

» Quoi de plus doux que la paix ? Allez donc la chercher là où elle est, ô vous qui ployez sous le poids de tant de chagrins ! Allez purifier votre âme, afin que votre Dieu puisse y rentrer. Les joies de cette paix de la conscience sont si profondes ! « De ma vie, je n'ai été aussi heureux, me disait un jour en sanglotant un pauvre pécheur qui venait de recevoir l'absolution. Le remords me poursuivait. Enfin, me voici débarrassé ! »

» ... Qui que vous soyez, allez, allez noyer vos peines dans le sang rédempteur de Jésus-Christ, qui lave les âmes dans le sacrement de pénitence ! Allez-y sans crainte ; allez-y sans retard. Purifié, vous vous trouverez tout autre ; et vous puiserez dans les joies pures de la conscience une force surnaturelle que vous ne soupçonnez même pas.

» Quand on est pur, on sait souffrir : or savoir souffrir, c'est la science même de la vie.

» ... Que faut-il avant tout à un malade ? N'est-ce point le calme, la résignation, la patience, une docilité parfaite au médecin ? Et où puisera-t-il tout cela, sinon dans ces trésors de paix et de vraie force qu'apporte seule la Religion ? Ah ! quel bienfaisant *médecin* est le prêtre catholique !

» Les secours de la Religion n'empêchent sans doute pas de souffrir ; la confession, qui enlève les péchés, n'enlève pas la fièvre ; mais en vertu

de l'intime union du corps avec l'âme, et aussi, disons-le bien haut, en vertu de l'action divine, surnaturelle, que Notre-Seigneur se plaît à exercer souvent en ses serviteurs, le bien de l'âme réagit sur le corps, et le remède divin réagit sur la médecine. La mauvaise conscience est nuisible même à la santé. Quel est le malade que la souffrance, et surtout la crainte de la mort, ne fait pas rentrer quelque peu en lui-même ? Si vous êtes en mauvais état de conscience, que trouvez-vous en votre pauvre cœur ? l'anxiété, sinon le remords. Or, est-ce là une bonne condition pour profiter des remèdes ?

... Quand vous êtes malades, le prêtre est votre premier ami, votre premier médecin. Appelez-le tout d'abord. N'ayez pas peur de lui. Le prêtre est le *Jésus* des malades, c'est-à-dire leur consolateur et leur sauveur. Il est le bien-faisant ambassadeur de Dieu et il n'apporte que des bénédictions et des grâces. »

— Fermons cet entretien du prélat infirme par une de ses plus belles maximes, qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or :

« Quand on est pur, on sait souffrir : or savoir souffrir, c'est la science même de la vie. »

VII

La Sainte Eucharistie.

Jésus présent pour secourir les affligés.

— Nous voici, cher infirme, cher affligé, au comble de la bonté divine : après le bonheur du Ciel, l'Eucharistie qui nous donne l'Auteur de toute grâce, de toute sainteté, de toute consolation : c'est la Vie éternelle conférée réellement dès ici-bas, mais en gage.

Son but est l'union à Jésus. Recueillez précieusement la parole tout apostolique du prélat :

« Saint Bernard appelle le Saint-Sacrement l'amour des amours, *amor amorum*. C'est l'amour en effet et l'amour seul qui pousse Notre-Seigneur à se renfermer sous cette humble apparence, dépouillée de tout éclat, et à demeurer ainsi sur cette terre de misères, de boue et d'impuretés, exposé à mille et mille outrages et cela jusqu'à la fin des temps. »

— L'Eucharistie résume tout le christianisme :

— (Dieu) « Créateur et Seigneur éternel des anges et des hommes, sanctificateur de tous les saints, Chef et souverain Pontife de l'Eglise, Roi des Patriarches et des Prophètes, Sauveur et Ré-

dempteur, il est là avec ce long sacrifice de trente-trois ans, avec toutes ses paroles et tous ses miracles, avec tout ce qu'il a opéré dans l'âme sainte de sa Mère et dans son Eglise, et dans tous ses élus. Quel océan d'amour que l'Eucharistie ! »

— Ne sommes-nous pas arrivés à la consolation parfaite, cher affligé ? Mgr de Ségur, aussi versé dans le mystère de l'Eucharistie que dans le mystère de la souffrance, va vous mettre cette réalité en pleine lumière :

... « C'est ainsi que Jésus-Christ est pour nous, en cette vallée de larmes, la source et le foyer vivant de toutes consolations. Dans nos deuils, dans nos épreuves de tous genres, allons à Lui, à son Eucharistie. C'est là, au pied des autels et non ailleurs, que nous retrouverons la sécurité et le calme.

... » Toujours et en toute circonstance nous avons besoin de Notre-Seigneur ; mais ce besoin devient plus palpable que jamais dans les chagrins, dans les peines et dans les souffrances.

» Du fond de son tabernacle, le divin Consolateur nous appelle et nous crie : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes accablés ; et moi, je vous soulagerai. » Lui seul sèche les larmes ou du moins sait les adoucir ; lui seul rend à notre pauvre cœur brisé par la souffrance, la paix, l'espoir et cette joie intime, toute surnaturelle, que les chrétiens seuls connaissent et qui

s'allie merveilleusement avec les larmes. Un chrétien peut être dans l'angoisse de la douleur, il ne peut pas être *malheureux*. »

— Les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur demeure avec nous au Saint-Sacrement sont nombreuses; mais ce qui doit surtout vous toucher, c'est son dévouement à tout ce qui souffre et gémit ici-bas. En voici l'explication bien simple :

— « C'est le besoin que nous avons, et qu'il connaît si bien, d'un consolateur, d'un ami intime, d'un refuge, d'un médecin, d'un confident au milieu de toutes nos peines et de toutes nos douleurs. Jésus, au Saint-Sacrement, est tout cela pour nous; à ses pieds nous allons nous reposer de toutes nos fatigues. Quand notre cœur est trop gros, trop plein de larmes, nous allons pleurer près de lui; quand les hommes nous abandonnent, quand leur méchanceté nous poursuit et nous décourage, nous allons là, tout près de lui, l'ami fidèle qui ne trompe pas. Aussi, devrait-on écrire en lettres d'or, sur tous les tabernacles, l'invitation si tendre consignée dans l'Evangile : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai ! »

— Jésus réside donc dans l'Eucharistie pour votre bonheur, il ne tient qu'à vous d'aller près de lui pour vous épancher : « Pour avoir consolation et soulagement, je vous adresse ma prière; je vous l'adresse à vous qui savez tout,

pour qui tout mon intérieur est à nu, et qui seul pouvez me parfaitement consoler et aider. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. IV : *Du Sacrement de l'Eucharistie*, c. XVI.)

Par la communion, Jésus allège et fortifie.

Le Sauveur ayant institué le Sacrement de Force et de Consolation, qui est Lui-même, pour s'unir à notre corps et à notre âme, recevez les charitables invitations du saint et apostolique prélat à l'acte suprême de la communion :

« Par sa grâce, Jésus-Christ est la vie de notre âme ; par l'Eucharistie, il se fait notre pain de vie. De même que notre corps ne peut vivre sans nourriture, de même aussi la vie de notre âme a besoin de s'alimenter pour ne point défaillir.

... » Que sera-ce pour les pauvres malades, pour les affligés, pour ceux que visite le malheur ? Ceux-là ont besoin d'un double degré de force, ayant à porter non seulement le fardeau commun de la vie, mais de plus la croix, et souvent une croix bien pesante.

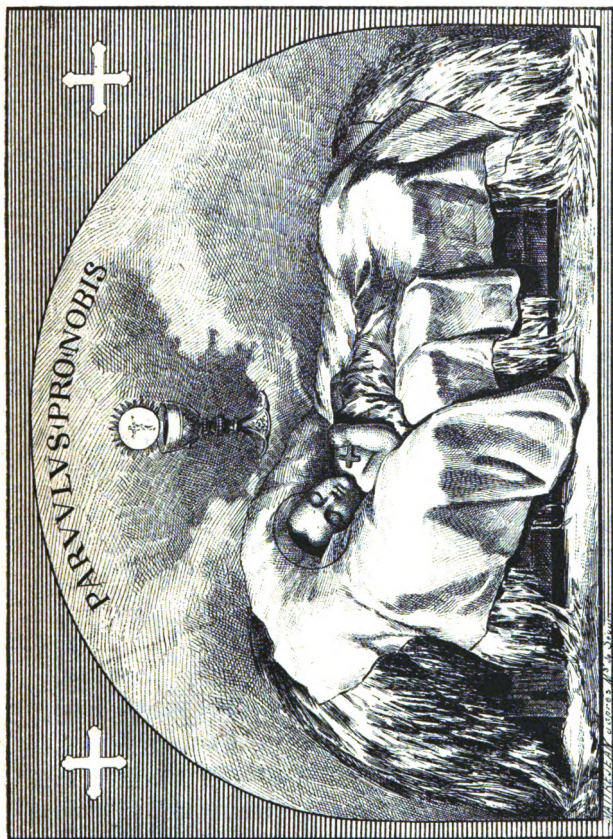
» Dans notre vie, il y a des moments où il nous faut avoir une vertu presque héroïque pour accomplir la volonté de Dieu et pour ne point succomber sous les douloureux fardeaux qu'elle nous impose. Il y a certains brisements de cœur, certains déchirements, certaines privations

extrêmes, certaines douleurs physiques que l'homme ne peut porter, s'il n'est assisté d'une grâce puissante : or cette grâce a ordinairement besoin, non pour être donnée, mais pour être reçue, d'une préparation chrétienne très solide, laquelle venant à manquer, la grâce divine perd nécessairement son efficacité et nous laisse aux abois, sous les étreintes d'une épreuve au-dessus de nos forces. Nous succombons alors, mais par notre faute ; si nous avons été ce que nous aurions dû être, nous aurions résisté, nous aurions vaincu.

» Cette fidélité antérieure qui prépare l'âme aux grands combats, savez-vous quel en est le secret ? C'est la fréquentation *habituelle*, sérieuse, fervente, de la sainte communion. »

— Entre mille exemples que pourrait énumérer celui qui a tant évangélisé, en voici un très court mais qui vaut un sermon :

« Un jour, j'allais visiter à l'hôpital de la Charité, à Paris, un pauvre malade qu'une longue maladie avait réduit à l'extrémité. Il avait hésité quelque temps à se confesser et à communier ; le besoin de Dieu s'était cependant si bien fait sentir, que le pauvre homme avait fait enfin ce par quoi il aurait dû commencer. « Eh bien, lui » dis-je, mon ami, comment vous trouvez-vous » depuis ce matin ? Le bon Dieu vous a fait une » grande grâce, n'est-il pas vrai ? — Oh ! oui, » monsieur, répondit-il d'une voix haletante et



L'ENFANT-JÉSUS

Tableau de Mgr de Ségur peint à Rome en 1852. D'après le dessin appartenant à M. Tolra, éditeur, à Paris.

» avec une expression indicible ; oh oui, maintenant cela va bien ; maintenant *nous sommes deux !* » Je ne suis plus seul à souffrir. »

— C'est qu'en effet, par la communion, Jésus se charge de notre croix :

« En Jésus, nous trouvons l'éternité, nous trouvons le ciel. Allons à lui, lorsque l'exil nous est trop amer et lorsque la vie nous pèse. Allons à son Sacrement, qui nous fait oublier la terre et ses épreuves, et ses croix, et ses luttes, et ses injustices ! Jésus-Christ nous apprendra lui-même le secret de bien souffrir ; il prendra notre amertume et nous donnera sa paix et sa force en échange. »

— Vous êtes donc en droit de dire comme l'auteur de *l'Imitation* : « Donnez-vous à moi, et cela me suffit ; car hors de vous, nulle consolation n'a de prix. Je ne puis être sans vous, et sans votre visite, je n'ai pas la force de vivre. » (*Imit. de J.-C.*, l. IV, du Sacr. de l'Eucharistie, c. III.)

*Par la communion, Jésus console
et sanctifie la douleur.*

— Dans l'ordre surnaturel, les idées de force et de consolation sont intimement liées : l'Eucharistie communique avec la force, la paix et la joie de l'Esprit-Saint, trésors dont Mgr de Ségur va vous entretenir. Vous comprendrez son langage, si vous ne partagez pas le malheureux préjugé de tant de chrétiens qui, gravement malades,

ont peur de la communion et l'envisagent comme le signal du trépas : ignorance d'esprits, ou indifférence de cœurs, que la sainte Eucharistie du bon Dieu ne visite qu'à Pâques et en de rares et extraordinaires circonstances. La vérité, non seulement de foi, mais de fait, à cet égard, la voici clairement exprimée par le saint évêque :

« Malades, infirmes, communiquez donc souvent ! Jésus, dans son Sacrement, est le meilleur des médecins et le plus doux des remèdes. « Je ne » suis pas venu pour les bien portants, disait-il » jadis, mais pour ceux qui sont malades. » Il vient à vous, il vient chez vous, comme autrefois il s'approchait des malades, des paralytiques, des aveugles, des lépreux ; une vertu sort toujours de lui, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile ; et cette vertu, qu'est-ce, sinon la paix et la grâce qu'il vous apporte, afin que vous puissiez souffrir très saintement pour l'amour de lui ? Les consolations que la communion donne aux pauvres infirmes sont quelquefois si grandes, qu'elles leur font oublier momentanément leurs douleurs : « Les jours où je communie, me disait naguère » une pauvre créature bien cruellement éprou- » vée, il me semble que je ne souffre plus. » Si l'on continue à souffrir, du moins se sent-on armé de pied en cap contre le découragement et l'impatience.

» Lorsque la maladie nous visite, recourons à Lui ; il est le meilleur de tous les médecins, et

sa visite apportera soulagement à notre corps en même temps qu'elle réjouira notre cœur. Tout chrétien malade devrait communier au moins une fois par semaine, et cela dès le début de sa maladie ; le médecin du corps ne devrait être appelé qu'après le médecin de l'âme ; la terre après le ciel, le temps après l'éternité ; à Rome, cela se fait ainsi. Ces communions, si vous devez guérir, feront de vos jours de souffrances des jours de sanctification qui influenceront sur l'avenir ; si vous devez succomber, elles vous prépareront à dignement recevoir l'extrême-onction, et à paraître tout purifié par l'amour devant le Dieu de votre éternité. »

— Pour recueillir les fruits de consolation, cher infirme, abandonnez-vous sans réserve à votre Dieu :

... « Qui a Jésus a tout. Il veut nous remplir de cette paix et de cette joie divines qui donnent le bonheur. Plus nous l'aimerons, plus nous serons heureux.

... » *Pax tecum.* Savez-vous ce que cela veut dire ? La paix, c'est la tranquillité de Jésus-Christ provenant de l'abandon total de la volonté à l'amour de son Père. Que cette belle paix, aussi bonne que belle, soit avec vous !

... » L'abandon à Dieu n'enlève pas la souffrance ; mais il la pénètre, il l'embaume de ce qu'il y a de plus profond : la paix. La paix, c'est Jésus possédé dans sa grâce.

... » Bienheureuse l'âme qui reçoit ainsi Jésus ! Sa joie vient du ciel, et personne sur la terre ne peut la lui ravir. *Nemo tollet a vobis*. Demandez au Seigneur de la laisser régner en vous, de le laisser établir en vous son règne et sa paix. *Pax Christi exul et in cordibus vestris*. — Que la paix du Christ se réjouisse en vos cœurs, et que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde en Jésus-Christ votre intelligence et votre cœur. » (Saint Paul.)

— Les infirmités rendent souvent insociables ou désagréables au prochain. L'Eucharistie, en adoucissant l'épreuve, adoucit le caractère :

« En effet, le calme de la conscience, l'espérance et la paix qui accompagnent toujours la prière, la confession et surtout la communion, ne mettent-ils pas évidemment le malade dans des conditions excellentes au point de vue médical ?

... « C'est comme certains fruits, très amers lorsqu'ils sont crus : une fois cuits et confits dans le sucre, ils deviennent délicieux au goût. La grâce de Notre-Seigneur est un sucre mystérieux qui métamorphose ainsi toutes les amertumes de la souffrance. »

*Par la communion, Jésus agit sur le corps
lui-même.*

— Innombrables et infinies sont les merveilles de l'Eucharistie : le corps lui-même a sa part ;

sans parler des guérisons miraculeuses qui ont eu lieu dans tous les temps, soyez bien convaincus, cher malade, cher infirme, chers affligés. que la communion soulage aussi notre chair languissante : « Telle est quelquefois la puissance de cette grâce et la ferveur qu'elle inspire, que non seulement l'âme, mais même le corps débilité en ressent une vigueur nouvelle et un réel surcroît de forces. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. IV, c. 1.) Je laisse la parole au saint prélat, qui a étudié sous tous ses points de vue le mystère de l'Eucharistie :

« Le bon Dieu daigne parfois, et plus souvent qu'on ne pense, récompenser par des grâces extraordinaires la piété des malades. Ce ne sont peut-être pas tout à fait des miracles; mais cela y ressemble fort; et la joie, la consolation de ceux qui reçoivent ces grâces est aussi vive que s'ils eussent été l'objet d'un miracle proprement dit.

» Il n'y a pas de prêtre, pas de sœur hospitalière qui, vingt fois, cent fois dans sa vie, ne soit témoin de ces touchantes miséricordes du bon Dieu.

... » En 1860, un de mes amis, chrétien aussi fervent que magistrat distingué, vint me prier de venir voir un de ses enfants, âgé de onze ans, que la maladie retenait au lit depuis plusieurs semaines, et que dévorait une fièvre ardente : « J'ai l'âme navrée, me dit le bon père : les deux

» meilleurs médecins de Paris viennent de nous
» déclarer que le mal est sans remède. Mon
» pauvre enfant à des tubercules dans les intes-
» tins ; ils sont ouverts et il ne nous reste plus
» qu'à nous résigner. Venez aider mon enfant à
» mourir. Il paraît que cela presse ; je voudrais
» qu'il pût faire sa première communion avant
» de nous quitter. »

» Je me rendis aussitôt auprès du cher petit malade. Sa maigreur et sa faiblesse étaient extrêmes. Il était heureusement fort bien instruit de sa religion, et en trois ou quatre jours il fut suffisamment préparé : en pareil cas, c'est au cœur que le bon Dieu regarde. Je pus donc donner en viatique la très sainte Communion à ce pieux enfant. Toute sa famille était agenouillée autour de son lit. Il reçut Notre-Seigneur avec une simplicité et une ferveur angéliques.

» Chose admirable et absolument inexplicable ! la fièvre était tombée ; elle avait fui devant l'Eucharistie.

» Le lendemain le médecin arrive ; c'était un digne homme, tout dévoué à la famille, mais rien moins que chrétien. Il constate la disparition de la fièvre ; il n'y comprend rien. Il revient le jour suivant : plus de fièvre, plus de douleur. « Il faut profiter de cet état, dit-il aux parents, » et frapper un coup décisif. » La mère veut s'y opposer. « O'est Dieu qui nous l'a guéri, dit-elle ; » laissons faire Dieu. » Mais le docteur insiste ;

le père n'ose prendre la responsabilité de la résistance, et la potion prescrite est donnée. A peine est-elle avalée que la fièvre revient avec toute son intensité. La mère se désole. « Vous » avez manqué de foi », dit-elle à son mari.

» Celui-ci, qui n'en manquait pas, vint me conter sa peine. « Le remède est encore là, lui » répondis-je. Ayons confiance en Notre-Seigneur. Priez bien tous ; et demain je porterai » de nouveau la sainte Communion à notre petit » malade. »

» Et le lendemain, après la communion, la fièvre le quitta comme la première fois.

» A partir de ce moment, la convalescence commença pour ne plus s'interrompre ; elle fut longue, mais consolée chaque semaine et consolidée par la visite eucharistique du bon Dieu. Aujourd'hui le bon enfant est devenu un brave et digne jeune homme, d'une santé robuste, d'une piété fervente et d'une charmante candeur. Au siège de Paris, il s'est battu comme un lion contre les Prussiens. »

— Le plus habile des médecins ne fut-il pas, ici, Celui dont l'Évangile dit qu'il passait *guérissant toutes les langueurs et toutes les infirmités*. (Matth., c. xi.) Mais, ce n'est pas le seul cas que Mgr de Ségur ait constaté pendant sa longue et laborieuse carrière :

« Je le répète : tout extraordinaires qu'ils soient, ces effets des sacrements sur les malades

ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire ; et si le vaste champ de la maladie est semé de bien des souffrances, de bien des larmes, il est richement parsemé de demi-miracles, qui ressemblent aux mille et une petites fleurs dont nos prés sont émaillés au printemps. On ferait un livre bien touchant, si l'on prenait la peine de recueillir les plus saillants de ces faits.

» C'est que Jésus est le Dieu, le Sauveur des malades ; il les aime ; et s'il ne guérit pas toujours ainsi leur corps il accompagne toujours de grâces très spéciales l'épreuve à laquelle il les soumet pour un temps. »

— Un dernier appel enfin du saint prélat : « La communion : voilà le but final de la présence de Jésus au milieu de nous dans l'Eucharistie. Il n'est là sur l'autel, entre les mains de ses Prêtres ; il ne repose jour et nuit dans son Tabernacle, que pour entrer en nous, que pour venir se reposer en nous et nous remplir de lui-même.

... » Oh ! quelle grande merveille de l'amour du bon Dieu ! Non content de venir à nous, de nous bénir, de nous promettre son Paradis, il veut être et il est réellement l'aliment de nos pauvres âmes ! »

L'Écriture sainte et la Communion fréquente.

— Vous savez par vous-même, cher infirme, quels livres choisir pour vous instruire, vous nourrir et vous consoler. Mais il en est un qui

est fait pour tous : c'est l'Écriture Sainte, bien digne d'être placée auprès de l'Eucharistie : « J'aurai les livres saints pour la consolation et le miroir de ma vie, et, par-dessus tout, votre très saint corps pour souverain remède et pour refuge... sans lesquels je ne pourrais supporter le poids de cette misérable vie. Dans la prison de ce corps où je suis renfermé, j'ai besoin de deux choses : la nourriture et la lumière. Aussi m'avez-vous donné dans mon infirmité votre corps sacré pour la réfection de mon âme et de mon corps, et votre parole pour être *le flambeau qui éclaire mes pas*. (Ps. 118, 105.) « Sans ces deux choses, je ne pourrais bien vivre ; car la parole de Dieu, c'est la lumière de mon âme, et votre sacrement, mon pain de vie. » (*Imitation de Jésus-Christ*, l. IV, c. xi.) Veuillez, cher infirme, peser ces paroles, que Mgr de Ségur va vous commenter en ami, en père et en apôtre de l'Évangile et de l'Eucharistie :

« La Sainte Écriture tout entière est le livre des mystères de Jésus-Christ ; mais, entre tous les livres divins qui forment les Écritures, l'Évangile tient le premier rang.

... » L'Évangile est la parole directe de Dieu à l'homme : le Seigneur Jésus est, en effet, la bouche du Père ; et cette bouche divino-humaine a parlé dans l'Évangile. Elle y parle à toutes les générations fidèles ; Jésus, qui est au ciel, continue à nous parler sur la terre. (S. Ambroise.)

» Aussi saint Ignace d'Antioche déclarait-il qu'il recourait à l'Évangile comme au Christ corporellement présent. Et saint Augustin disait également aux chrétiens d'Hippone : « Écoutons » l'Évangile comme si Notre-Seigneur était présent au milieu de nous. »

» ... Combien nous devons bénir le saint Évangile ! Nos yeux, il est vrai, n'ont pas pu contempler le Christ en son passage sur la terre ; et néanmoins, en lisant le récit de ses actes et de ses paroles, nous sommes en quelque sorte auprès de lui : si ses contemporains puisaient la foi dans leur commerce avec Jésus, nous aussi, nous entrons en rapport avec lui, quand nous lisons avec foi les pages de son Évangile. Elles sont pour nous l'étoile lumineuse que le ciel donne au monde pour le conduire aux pieds du Seigneur Jésus.

... « Les préceptes de ce livre béni, disait saint Cyprien, ne sont rien moins que les enseignements de Dieu même, les fondements inébranlables de nos espérances, l'appui de notre foi, la nourriture de notre cœur, le directoire de notre pèlerinage. »

— L'Écriture Sainte est le livre de Dieu ; quelle est donc sa vertu ? Mgr de Ségur répond :

« L'Écriture Sainte, en général, et l'Évangile, en particulier, n'est pas un livre comme un autre ; il ne faut pas lire ce livre comme on lit les livres ordinaires : c'est Dieu qui nous y parle ;



MARINELLI del. Ségur sculp.

IMMACULATA

Tableau de Mgr de Ségur peint à Rome en 1842, d'après un dessin appartenant à M. Tolra, éditeur à Paris.

le Verbe, la Parole éternelle, la Vérité est là sous l'écorce des lettres ; c'est une sorte de sacrement, presque aussi vénérable que le sacrement du Corps du Seigneur : « Celui qui mépriserait une seule de ces paroles sacrées, disait jadis le grand Evêque d'Hippone, ne serait pas moins coupable que s'il laissait tomber à terre par négligence la sainte Eucharistie. »

» Il nous en faut adorer et scruter les moindres syllabes ; comme à l'autel, nos prêtres adorent et recueillent les moindres parcelles de l'Eucharistie. Souvent, en effet, une source féconde de lumière et de sanctification jaillit d'une seule parole du Fils de Dieu.

» L'Eglise nous console en mettant dans nos mains le saint Evangile, et en nous apprenant à goûter la manne cachée dans les paroles et dans les actions de Jésus-Christ. Comme le crucifix, l'Evangile est, en effet, le livre des consolations divines.

« L'Eglise voudrait que tous ses enfants pussent pénétrer dans les profondeurs vivantes de cet océan de vérités. Dans ces profondeurs, il n'y a ni vague ni tempête ; nous y trouvons la perle précieuse de la paix de Dieu, cette lumière très tranquille et très sûre qui affermit l'âme.

... » Nouveau trait de ressemblance avec la sainte Eucharistie, vrai Pain descendu du ciel, vraie manne du peuple de Dieu, où la providence du Père céleste fait trouver, à chaque

âme, dans la chair de son Fils bien-aimé, la nourriture spéciale dont elle a besoin ! Quel mystère d'amour ! et quel cachet de divinité !

... » Après la communion, il n'y a peut-être pas de moyen plus efficace de s'approcher de Jésus, de s'unir à Jésus, d'entrer et de demeurer en Jésus, que la méditation pieuse de l'Évangile. Et combien ces pages deviennent vivantes quand on se rappelle que le divin Maître qui faisait, qui disait ce que nous lisons, est là, présent devant nous, au Saint-Sacrement, et en nous, en notre intérieur, dans l'adorable mystère de la grâce !... Une fois prises les sages précautions dont l'Église entoure la lecture des Livres saints, on ne saurait trop insister sur cette lecture habituelle, quotidienne de l'Évangile.

... » En lisant l'Évangile, ne cherchons qu'à mieux connaître Jésus, afin de le mieux aimer et de le mieux servir.

... » Parlez-nous donc, parlez-nous toujours, Seigneur Jésus : votre parole est notre remède ; votre parole est notre lumière ; votre parole est l'eau vivante qui nous purifie de nos incessantes misères : votre parole est une source intarissable. Parlez donc, et nos cœurs seront guéris. »

— Cette notion des effets fortifiants et consolants de la lecture du Testament divin est puisée par le saint prélat dans la doctrine *traditionnelle* des Pères de l'Église. Ce Livre des Livres et le saint Autel sont, selon l'auteur de l'*Imitation*,

comme « deux tables placées à droite et à gauche, dans le trésor de la sainte Eglise. » (L. IV, c. XI.) Mgr de Ségur vous exhorte enfin, pour votre bonheur, à la communion fréquente. Le directeur seul est juge de cette fréquence; il lui appartient de fixer leur nombre en raison des besoins et des dispositions de chacun, du degré de perfection auquel Dieu nous appelle, et autres considérations semblables. Toutefois, Mgr de Ségur vous convie à en user le plus souvent possible, avec les dispositions convenables et agréables à Dieu, et quand le directeur le trouvera opportun; il forme enfin le vœu que vous recouriez tous les huit jours à ce suprême moyen de vivre de la vie divine elle-même, du Verbe incarné!

... « Dans l'Évangile, nous entendons Notre-Seigneur, mais de loin, pour ainsi dire; dans la communion eucharistique, nous le prenons, nous le possédons lui-même, lui qui a dit toutes les paroles de l'Évangile, qui a fait les œuvres et les miracles que rapporte l'Évangile.

... » Le Saint-Sacrement est le sacrement de l'amour; c'est le pain de l'amour de Dieu, ou plutôt c'est l'amour de Dieu devenu notre nourriture.

» Qui que vous soyez, voulez-vous être chaste? Voulez-vous conserver, voulez-vous augmenter le céleste trésor de votre pureté? Communiez souvent, communiez tous les huit jours. C'est là le préservatif par excellence.... La grâce de la communion est tout spécialement une grâce

d'innocence et de pureté..... La communion régulière et fréquente préserve l'âme du vice impur, comme le sel préserve la chair de la corruption. »

— Voyez-vous cette conséquence, bonne et chère âme affligée? Si, comme nous l'avons vu plus haut, la pureté aide à souffrir, le divin Aliment de la pureté est le remède le plus puissant contre toute souffrance humaine; c'est pourquoi Mgr de Ségur conclut comme il suit :

« Il ne faut jamais oublier, quand nous allons à Jésus-Christ dans la communion, les trois grandes paroles qu'il nous répète du fond de son tabernacle, en nous tendant les bras :

» 1° Venez à moi, vous tous qui ployez sous le fardeau, et moi, je vous relèverai.

» 2° Sans moi, vous ne pouvez rien faire.

» 3° Jamais je ne repousserai celui qui vient à moi.

...» Voulez-vous faire une bonne mort? Voulez-vous mourir en état de grâce? Prenez et gardez fidèlement l'habitude de communier tous les huit jours.

... » O remède béni! sous votre douce influence, les âmes dures deviennent tendres, les faibles deviennent généreuses! Cœur sans repos, venez ici, et il vous calmera; car tous les admirables effets de la sainte communion peuvent être résumés en un mot : *la paix*... Après la joie frémissante de l'acte de la communion, il se

produit un calme saint et un doux repos. Cela vient de la présence du Christ; cela vient de l'intimité de Dieu. La créature repose tranquille dans les bras du Créateur.

... » Quelles joies intimes dans la sainte Communion, quand on s'est donné de tout son cœur à Jésus-Christ ! Il se livre à mesure qu'on est plus à lui, qu'on est plus seul et plus pauvre. C'est grand, intime, joyeux, attendri comme la rencontre de deux amis après une longue séparation ! On se tait ; mais quelle étreinte ! et comme le cœur parle !... comme le pauvre paralytique de la piscine, qui gisait là depuis de longues années, parce que, disait-il, l'homme, qui peut me sauver, n'est pas encore venu. Oet homme, c'est vous seul, ô divin Fils de Marie, vrai Fils de l'homme, éternel Fils de Dieu. »

VIII

Bonheur et grandeur du chrétien infirme.

Royauté surnaturelle.

— Vivre selon la nature, et vivre selon la grâce sont, bienheureux infirme, deux choses opposées et inconciliables. La croix portée selon l'esprit du monde, nous abaisse ; selon l'esprit chrétien, nous élève au point de nous « déifier » : c'est l'œuvre de la grâce et des sacrements. « Si je suis

éprouvé, tourmenté par beaucoup de tribulations, je ne craindrai aucuns maux, tandis que votre grâce sera avec moi : elle est plus puissante que tous les ennemis et plus sage que tous les sages.» (*Imit. de Jésus-Christ*, l. III, c. LV.) Guidés par le saint prélat, maître en la vie spirituelle, contem-
plons cette dignité surnaturelle du chrétien infirme :

« La grâce sanctifiante est le don surnaturel et divin par lequel Dieu lui-même daigne se donner et s'unir à nous pour demeurer en nous et pour nous communiquer sa vie, sa sainteté, et un jour, son éternelle béatitude. »

« Par la grâce, il se donne à nous ; en se donnant, il s'unit, en s'unissant, il demeure. »

En Jésus, vous pouvez vous dire « roi et seigneur du monde : »

« La royauté du Christ, Notre-Seigneur, ne ressemble en rien aux royautés mondaines. Celles-ci n'apparaissent qu'entourées de pompes, d'éclat et de gloire ; celle-là marche à travers les siècles, couronnée d'épines, ensanglantée, méconnue, blasphémée, toujours vaincue et toujours triomphante.

» C'est que, depuis la déchéance originelle, tout a été changé dans le monde. Dans le dessein primitif, le Christ, Seigneur et Roi, devait apparaître au milieu de la création dans tout l'éclat de sa majesté divine : s'étant chargé par miséricorde et par amour, de l'expiation du péché, il

est devenu la Victime et le Sauveur du monde ; et dès lors, revêtant volontairement l'humiliation, les privations, les souffrances et la mort dues au péché, il a voilé sa gloire royale, et tout Roi qu'il est, il n'apparaît au monde que sous la forme d'esclave.

» Le Roi Jésus a une cour qui ne ressemble à nulle autre. Il la mène partout avec lui, parce qu'il l'aime et qu'il y met sa grandeur ; en sorte que ceux qui veulent le loger en leur cœur doivent aussi se résoudre à recevoir son cortège. Sa bannière, c'est la croix, la croix sanglante et nue. Jésus est un Roi, qui règne autrement que les autres. « Seul, dit Tertullien, le Christ Jésus, nouveau Roi des siècles nouveaux, porte sur son épaule une gloire nouvelle, à savoir sa croix qui est sa puissance et sa grandeur. C'est par là qu'il reconquiert son royaume, ce royaume qui est à lui, et à lui seul, et que son père lui a donné en héritage.

... » Si son royaume est sur la terre, il n'est point de la terre : il est du ciel, où déjà règne et triomphe notre Roi ; du ciel où il nous attend et où nous irons le rejoindre un jour. »

« Notre Seigneur, par sa grâce, nous associe à cet état royal. Par nature, nous ne sommes que les serviteurs et les très petits serviteurs de Dieu ; mais en Jésus-Christ, nous sommes élevés à des grandeurs surnaturelles, et nous devenons ce qu'il est, par conformité, par union, par pure

grâce. Il est Roi, il est Seigneur : il nous fait, en lui, et Seigneurs et Rois. »

« C'est pour signifier cette élévation surnaturelle de tous les chrétiens à la dignité royale que l'Eglise, dès qu'ils sont baptisés, forme sur leur tête le signe de la croix avec le saint chrême : le chrême est, en effet, l'huile avec laquelle sont sacrés les Rois et les Pontifes.

» C'est encore dans ce dessein que dans les premiers siècles, l'Evêque déposait sur la tête de chaque baptisé une couronne bénie, comme pour montrer que le chrétien était un être royal, un membre de la royale famille de Dieu. »

— Ainsi, vous le voyez, cher infirme, votre infériorité n'est qu'extérieure et apparente, car par la grâce, vous êtes participants de la majesté même de Jésus-Christ, Roi éternel.

Justice et signe de contradiction.

— Votre infirmité vous humilie devant les hommes ; en outre, votre profession de chrétien vous attire peut-être l'injure et la haine. Soyez fier et heureux de cet honneur : en Jésus vous devenez « juste », dit Mgr de Ségur, et vous êtes traité en « juste ».

« — Jésus-Christ est le Juste par excellence, ou, pour mieux dire, il est la Justice incarnée... La justice, c'est la vérité à l'état pratique ; c'est la pratique parfaite de la très sainte vérité... La justice est une vertu royale, familière au Roi

Jésus, Epoux de l'Eglise ; elle lui est très intime et très chère. Elle est la somme de toutes les vertus ; chaque vertu est une partie, une forme spéciale de la justice. La justice se confond ainsi avec la sainteté ; Jésus est le Juste parce qu'il est le Saint des saints. Sa vie, ses pensées, ses exemples, ses conseils sont la justice ; et celui-là seul est juste, qui vit selon Jésus-Christ et en Jésus-Christ. »

Les fruits de la vie de justice se cueillent dès ce monde. Ils sont nombreux. Nous n'en signalerons ici qu'un : c'est la paix au milieu des épreuves de la vie.

En ce monde, les justes souffrent comme les autres ; d'abord, en vertu de la loi universelle de la pénitence ; puis en vue de l'éternité bienheureuse que les souffrances, saintement supportées, nous font mériter plus que toute autre chose. Aussi la science de la vie consiste-t-elle à savoir bien souffrir ; et cette science merveilleuse, Jésus la réserve à ses seuls disciples... La justice nous apprend à en tirer un si bon profit pour notre bonheur éternel, elle nous les présente sous un si beau jour d'expiation et de sanctification, qu'elle nous les rend, non-seulement supportables, mais grandement désirables. Or, qu'est-ce qu'une souffrance que l'on désire, que l'on aime ?

» ... La paix et la joie d'une bonne conscience accompagnent cette force surnaturelle du juste ! Son âme est un beau ciel qui domine les nuages

et les tempêtes ; le Soleil de justice, le Christ, le remplit tout entier de sa paisible et puissante lumière. Sa conscience est au-dessus de la région des orages. Le juste possède le vrai bonheur : heureux sur la terre au milieu même des épreuves ; heureux, parfaitement et éternellement heureux dans le ciel.

... » Le monde est l'opposé de l'Église, comme Satan est l'opposé du Christ, comme le faux est l'opposé du vrai. De cette opposition essentielle naît une inimitié irréconciliable : Jésus et l'Église combattent Satan et le monde, afin de sauver les âmes en faisant triompher la vérité et la justice : Satan et le monde détestent et combattent l'Église, parce qu'ils détestent la justice et qu'ils ne veulent point de la vérité. »

— Ainsi êtes-vous dans le camp de Dieu et de l'Église, agissant et souffrant pour la justice, comme les saints :

... « Chacun se rappelle les dernières paroles de l'incomparable saint Grégoire VII, ce grand juste, cet intrépide défenseur de la vérité et du droit : « J'ai aimé la justice et j'ai détesté l'iniquité ; c'est pour cela que je meurs en exil ! » Pourquoi les Apôtres, les martyrs ont-ils été poursuivis, traqués et mis à mort par les païens ?

Pourquoi les Papes, les saints Evêques, saint Athanase, saint Hilaire, saint Martin, saint Thomas de Cantorbéry, saint Charles Borromée ont-ils eu tant à souffrir ? Pourquoi les grands réfor-



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
D'après un dessin à la plume de Mgr de Ségur.

mateurs et fondateurs d'Ordres, saint Benoît, saint Bernard, saint Dominique, saint Ignace et même le doux saint François de Sales et le bon saint Vincent de Paul ont-ils eu tant d'ennemis ?

C'est que Jésus, vivant en eux, leur donnait la passion de la justice, avec l'indomptable volonté de la faire triompher ; tous pouvaient répéter le cri suprême de saint Grégoire VII : « Je souffre, je suis persécuté, parce que j'aime la justice et que je déteste l'iniquité. » Quand un chrétien, surtout quand un homme d'Église est sympathique aux mondains, c'est presque toujours un signe qu'il n'aime point la justice comme il faut l'aimer.

» ... Sur la terre, la persécution est le pain quotidien de l'Église. En un sens, c'est bon signe d'être haï et persécuté par les méchants... Si vous ressembliez aux méchants ils ne s'acharneraient pas ainsi après vous. C'est Jésus-Christ qui vit en nous et dont nous sommes les membres terrestres, que le démon et ses suppôts poursuivent en nous. N'est-il pas bien glorieux de souffrir ainsi pour la vérité et la justice ? »

— Maintes fois, cher infirme, vous avez à endurer l'humiliation, la confusion ; on vous méprise, on vous ridiculise, on vous injurie ; alors vous sentez la rougeur vous monter au visage, les larmes baigner vos yeux. Combien alors votre âme grandit devant Dieu en dignité, en beauté et en justice ! Entendez-vous ces paroles du saint et héroïque aveugle :

« ... L'humiliation, quand elle est acceptée chrétiennement, devient une grâce ; elle devient le remède le plus efficace du plus dangereux de tous nos vices, de l'orgueil. Quand nous l'acceptons ainsi, elle nous rend facilement humbles ; et dès lors elle nous relève pour nous porter à Dieu.

» ... Pour le vrai chrétien, l'humiliation est comme le fumier qui féconde la terre et lui fait porter de magnifiques moissons. Le chrétien humilié qui s'humilie véritablement, s'engraisse du suc divin de l'humilité et devient merveilleusement fécond en vraie sainteté.

» ... Quand on nous humilie, ne soyons ni fiers, ni lâches : soyons fermes et humbles. Là seulement est la vérité, la vraie règle chrétienne.

» ... Il n'est pas difficile d'être humble quand on a Jésus-Christ dans le cœur. Avec lui, on supporte joyeusement les outrages et les mépris, les calomnies et les insultes, les injustices des hommes ; en un mot la douloureuse épreuve des humiliations. »

— En passant ainsi pour fou selon les maximes du siècle, on devient vraiment « sage », de la sagesse « céleste », qui n'a pas de prix :

« ... La sagesse surnaturelle, que l'Esprit de Jésus-Christ répand dans les chrétiens, est un trésor sans prix. Elle nous enrichit pour le temps et pour l'éternité. « Acquérir la sagesse vaut mieux qu'amasser l'or et l'argent ; elle est plus

précieuse que toutes les richesses de la terre et rien ne saurait lui être comparé. » (Prov, III, 14.)... Par le sel de la sagesse, qui n'est autre que l'Esprit de Jésus-Christ, Dieu fait de nous des hommes spirituels, incorruptibles au milieu de la corruption, et il nous conserve purs et enflammés de son amour. La Chair de Jésus au Saint Sacrement et l'Esprit de Jésus dans le mystère de la grâce nous gardent intérieurement pour la vie éternelle. »

— Laissez donc, cher affligé, Jésus vivre en vous et régner en vous ; et comparez la royauté de votre état d'infirmes par amour avec l'esclavage de l'infirmité sans amour : « Se faire un sujet de gloire de la tribulation n'est pas difficile à celui qui aime ; car se glorifier ainsi, c'est se glorifier dans la croix de Jésus-Christ. » (*Imit. de Jésus-Christ*, l. II, c. VI.)

Béatitude et marque de prédestination

Avec quelle complaisance la Providence vous traite ! votre affliction vous est un signe d'élection et de prédestination. Mgr de Ségur vous explique pourquoi et comment :

«... (Le second signe de prédestination) c'est la sainte patience ; c'est de porter, imprimé sur sa vie « la croix de Jésus-Christ, en qui est le salut, la vie et la résurrection » ; la croix, c'est-à-dire les souffrances acceptées saintement ; les humi-

liations, les privations endurées patiemment ; les immolations de la nature par la grâce ; en un mot tout ce qui crucifie et tend à faire mourir le vieil homme. Le pieux cardinal Ferretti, cousin de Pie IX, voyant un jour venir à lui un jeune prêtre que venait de frapper une infirmité cruelle, s'écria dans un transport de foi : « O mon fils, quelle grâce ! Vous portez sur le front le signe des élus, la croix de Jésus ! » En disant cela, il lui traça sur le front un grand signe de croix, et saisissant sa main, il voulut à toutes forces la baiser. A ce point de vue, les infirmités corporelles, ainsi que la pauvreté et les persécutions, sont comme la voie royale qui conduit droit au ciel.

» ... Les signes d'élection (lesquels sont nombreux et variés) et de grâce, sans être absolus, sont pour nous de très puissants et de très légitimes motifs d'espérer en la bonté divine et de croire que tout pauvres gens que nous sommes, Dieu nous admettra un jour dans son bienheureux Paradis. »

— Quelle est particulièrement votre béatitude ? c'est celle de la douleur, et voici comment :

« Par l'Incarnation, le Roi du ciel est apparu au milieu du monde, appelant à lui tous les élus de son Père, c'est-à-dire tous ceux qui veulent se sauver éternellement. Or, dès le début de la prédication évangélique, il a résumé lui-même en huit paroles toute l'économie du salut et de

la prédestination. Il a tracé de sa main divine, en huit beaux tableaux, le portrait des prédestinés. Il appelle tous ces élus « bienheureux ». Ce mot exprime à la fois l'idée du bonheur, l'idée de la sainteté, et l'idée de la récompense éternelle.

» ... La troisième béatitude regarde l'affliction de la pénitence, et en général les larmes de toutes les souffrances saintement supportées : « Bienheureux ceux qui pleurent ! parce qu'ils seront consolés. » Consolés, où cela ? intérieurement, dès ce monde, par l'amour de Jésus, par la puissance de la foi, par la paix et la joie du Saint-Esprit ; intérieurement et extérieurement dans le ciel, pour toute l'éternité. Donc les larmes saintes sont un gage certain de prédestination. »

— Si vous avez le cœur pur, une autre béatitude vous est spécialement promise par Notre-Seigneur : « vous verrez Dieu. »

« Avoir le cœur pur, c'est garder soigneusement son âme en état de grâce ; c'est aimer et garder la sainte chasteté ; c'est imiter la Sainte Vierge et se purifier de plus en plus par l'habitude de la prière et de la pénitence. Ceux qui vivent ainsi verront Dieu face à face dans le Paradis. Dès ce monde, ils voient, ils comprennent les mystères de Dieu, c'est-à-dire de Jésus-Christ, aussi peu imparfaitement que le comporte l'infirmité de la vie présente ; ils les pé-

nètrent à la lumière intérieure du Saint-Esprit. Ils sont donc des prédestinés à la vision intuitive et à l'union béatifique. »

— Ce qui caractérise le règne de Dieu en vous, c'est la paix, que le pécheur vous envie, et qui constitue la jouissance des élus dans le ciel. Vous êtes « fils de Dieu » :

« Le Paradis, où iront un jour les pacifiques, est le séjour éternel de la paix. Garder la paix du cœur, porter la paix au milieu de ses frères, demeurer inébranlable en Jésus-Christ au sein des agitations du monde et des tempêtes de la vie, c'est avoir le cachet des élus ; c'est être prédestiné à la gloire.

» ... De même que les mondains, pour se perdre, n'ont qu'à se laisser aller au courant du fleuve qui les éloigne de Dieu et les entraîne dans le gouffre du péché ; de même les chrétiens, pour se sauver et se sanctifier, n'ont qu'à se laisser faire par Jésus. Ici-bas comme là-haut, être aimé, et aimer, c'est le bonheur.

» ... Pour le chrétien fidèle, la mort n'est que le passage de la grâce à la gloire, l'échange de la misère contre le bonheur, la fin de la nuit et le commencement du jour ; c'est Jésus quitté pour Jésus ; le Jésus de la grâce pour le Jésus de la gloire ; le Jésus du Calvaire pour le Jésus du Paradis. »

IX

Avantages de l'infirmité soufferte chrétiennement.

— Vous les énumérer serait très long ; mais les résumer est bien facile ; il suffit de dire que vous êtes agréable à Dieu et que votre vie est, dans le fond, bienheureuse ! Voici quelques aperçus saillants de celui qui a goûté personnellement cette consolante réalité.

Elle sanctifie par la conformité au bon plaisir de Dieu.

— C'est la patience avec ses fruits, en mille circonstances d'une vie obscure et méprisée du monde. Mgr de Ségur comprend le fond de votre âme et le caractère des épreuves qui pèsent sur elle journellement :

« Le monde ne connaît guère les petites vertus, les estime peu, et il faut avoir le cœur très pur pour les pratiquer.

» L'infirmité est pénible, très pénible en elle-même ; et souvent elle le devient davantage encore, soit parce qu'on ne peut s'empêcher de se comparer à tout propos à ceux qui n'ont pas notre infirmité, soit à cause de mille petits acci-

dents quelque peu ridicules, auxquels on ne saurait échapper quand on ne voit pas, quand on n'entend pas, quand on bégaie, quand on est contrefait, en un mot quand on est infirme.

» ... Aucun état ne prête autant au mérite que l'état d'infirmité. C'est une privation de tous les instants; et lors même qu'elle ne serait point douloureuse, elle constitue cependant l'infirme dans un état forcé de renoncement, de mortification, de pénitence, auquel il suffit de se résigner d'une manière très ordinaire, pour mériter beaucoup devant le bon Dieu. Si l'on accepte cet état avec une foi vive, avec un vrai amour, il est aisé de concevoir comment l'infirmité devient sanctifiante et facilement sanctifiante. Oui, facilement; car il suffit de dire « Amen » de bon cœur, et de faire de nécessité vertu. »

— Mais pour que l'arbre de la croix donne des fruits, il faut, ne l'oubliez pas, l'état de grâce :

« Chaque petit acte de vertu chrétienne fait en état de grâce, chaque petit acte de patience, chaque pensée de résignation, d'amour, de pénitence, nous procure un surcroît de béatitude éternelle.

» ... Ayez bien soin de demeurer toujours en état de grâce : sans cela vos mérites si précieux seraient perdus pour le ciel. Quelle qu'elle soit, votre infirmité est une grande grâce, d'au-

tant plus grande qu'elle est plus pénible. Gardez-vous de l'oublier. Ne vous plaignez pas de ce dont il faut bénir Dieu : votre infirmité est comme un char qui vous porte, et qui, malgré ses cahots désagréables, malgré son train fatigant, vous conduit en droite ligne au Paradis. Elle vous fait faire la pénitence que, de vous-même, vous n'auriez peut-être pas le courage de faire. Elle vous prépare un magnifique Paradis.

» ... Votre infirmité est une grosse parcelle de la vraie Croix : honorez-la, et sachez l'apprécier à toute sa valeur. Ne vous réjouissez pas trop si elle vient à disparaître.

» ... L'infirmité est ordinairement moins douloureuse que la maladie ; mais à cause de son caractère de continuité, elle est d'ordinaire beaucoup plus pénible, plus difficile à supporter.

» ... Il faut à l'infirmes une grande douceur jointe à une grande humilité. »

— Animez votre patience par l'amour de Dieu :

« Lorsque, chez un chrétien, la foi est vive et profonde, lorsqu'elle est alimentée par une ardente prière et par le saint usage des sacrements, elle arrive non seulement à faire supporter patiemment la souffrance, mais à la faire aimer.

» ... C'est une vérité profondément sainte, que la grâce de Jésus-Christ tire le bien du mal lui-même, et rend *surnaturellement* bon et avan-

tageux ce qui *naturellement* est mauvais, affreux, repoussant.

» ... Si, par la vivacité de notre foi, si par notre ferme patience, par l'humilité et la douceur, par l'amour de Jésus-Christ, par la fidélité à la prière et aux sacrements, nous transformons ces maux temporels en biens spirituels et en mérites éternels, ne sera-t-il pas vrai de dire que ces maux, tout réels qu'ils sont, deviennent des biens supérieurs, plus réels encore?... Donc, soumission et amour ! »

Elle expie et purifie dans l'amour de Dieu.

— Dieu est la Bonté infinie, cher infirme, et il est tout bon et miséricordieux à votre endroit : il vous offre un moyen de faire pénitence et d'éviter l'enfer, voire même le purgatoire : « Dans sa tendresse et sa miséricorde, Dieu vous pardonnera vos péchés au temps de la tribulation. » (*Eccles.*, II.) Mgr de Ségur vous explique comment s'effectue cette compensation :

« Gardons-nous d'envier le sort des mondains qui ne souffrent pas sur la terre : ils souffriront dans l'éternité. La justice et la bonté de Dieu sont aussi imprescriptibles l'une que l'autre : il *faut* que le pécheur soit puni ; il *faut* que le fidèle serviteur de Dieu soit récompensé !



Monseigneur de Ségur sur son lit de mort, 9 juin 1881.

Si le pécheur n'est pas puni en ce monde, c'est qu'il le sera infailliblement dans l'autre; si le juste n'est pas récompensé sur la terre, c'est qu'il le sera éternellement dans le ciel.

» ... Pauvres malades, qui depuis si longtemps gémissiez sur votre lit de douleur! Pauvre infirme, aveugle, paralysé, que sont vos souffrances, en comparaison de celles de l'enfer?

» ... Il est clair comme le jour, qu'il vaut cent mille fois mieux souffrir pendant les quelques années passagères de cette vie, que de souffrir éternellement, que de brûler éternellement dans l'enfer, sous le poids de la réprobation et de la malédiction divines.

» ... Vos souffrances de la terre vous font éviter, si vous les supportez avec foi et amour, la damnation avec ses douleurs sans nom comme sans fin. Dieu n'est-il pas bien bon de vous mettre à même de vous sauver à si bon compte? Car enfin, il n'y a pas à dire; Dieu lui-même l'a déclaré: « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Point de milieu: la pénitence en ce monde, ou l'enfer dans l'éternité.

» ... Combien de gens oubliaient complètement le service de Dieu, que les chagrins, la maladie, la douleur ont fait rentrer dans la bonne voie! Combien d'élus sont au ciel, qui seraient en enfer s'ils n'avaient point souffert ici-bas! Et combien sont en enfer, éternellement perdus, qui se seraient sauvés s'ils avaient eu le bonheur de

souffrir durant leur vie ! En ce sens la souffrance est toujours une grande grâce, et, comme toutes les grâces, elle vient de Dieu.

« ... Mais, pensez-vous peut-être, j'espère bien n'aller qu'en Purgatoire. » — Qu'en Purgatoire ? Vous croyez donc que c'est peu de chose ? Sachez que le Purgatoire, c'est l'enfer sauf l'éternité et le désespoir ; mais c'est le même feu. Ce qui faisait dire à saint Augustin : « Le feu du Purgatoire est plus terrible que *tout ce que l'homme peut souffrir en cette vie* ; » et à saint Thomas d'Aquin : « Mieux vaudrait endurer tous les tourments des martyrs, que de souffrir les peines du Purgatoire. »

» ... Croyez-moi, acceptez le marché ; il est avantageux. Votre maladie, vos privations, votre douleur, c'est ici votre Purgatoire ; Purgatoire mille fois mitigé par la compassion du Cœur de Jésus, qui raffraîchit et tempère et console nos souffrances par quantité de moyens, tant naturels que surnaturels. Souffrir avec espérance et amour, n'est-ce pas, en effet, ne presque plus souffrir ? »

*Elle est une grâce de Dieu qui conduit
au Paradis.*

— Au lieu de gémir, réjouissez-vous, cher infirme, non seulement de la grâce et de l'amour

de Jésus, mais aussi de la gloire future qui sera le prix de votre patience : « Soyez dans la joie et dans l'épanouissement, parce que riche est la récompense qui vous attend dans le ciel. » (Matth., v.) Mgr de Ségur vous montre le ciel au bout de la carrière :

« Le bonheur éternel qui vous attend, si vous portez fidèlement la croix ! Cela ne vaut-il pas la peine de pleurer, de pâtir un peu sur la terre ? Ce bonheur est aussi incompréhensible que le malheur et la souffrance des damnés. Le Paradis est le pendant *de l'Enfer*. Il est le royaume parfait de l'amour de Dieu, comme l'enfer est le règne parfait de la justice de Dieu. Ce bonheur du ciel, c'est le bonheur même de Dieu, communiqué aux élus : bonheur éternel, bonheur infini, bonheur pur et sans mélange, duquel saint Paul a dit, après le Prophète Isaïe : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

» ... Dès lors, il est facile de concevoir comment la bonté divine nous soumet à l'épreuve de la souffrance, et comment Notre-Seigneur, par pure miséricorde, permet que ceux qu'il aime le plus soient visités davantage par les peines et les douleurs. »

— Quel que soit l'état de votre âme, il est juste que vous bénissiez Dieu : « Est-il rien de

pénible qu'on ne doive supporter pour la vie éternelle?... Levez donc les yeux au ciel. Me voilà, et avec moi tous mes saints. » (*Imit. de Jésus-Christ*, l. III, c. XLVII.) Mgr de Ségur parle à n'importe quel infirme :

« Si vous êtes pécheur, regardez le feu éternel de l'enfer, regardez les brûlants abîmes du Purgatoire, regardez les expiations épouvantables de la Passion et du Calvaire ; et au lieu de murmurer, frappez-vous la poitrine, dans l'humilité et le silence. Si vous êtes juste et innocent, regardez le Paradis, avec l'éternité de son éternelle béatitude ; regardez la gloire des saints pénitents et des martyrs ; enfin regardez le très innocent Jésus, cloué sur sa croix et mourant pour vous. Regardez cela, et le cœur plein d'espérance et d'amour, bénissez Dieu, au lieu de vous plaindre.

» Au ciel, nous verrons quel merveilleux parti notre très miséricordieux Seigneur a su tirer de la souffrance pour notre vrai bien, et nous comprendrons en quel sens Dieu lui-même nous visitait par la douleur.

» ... Il y a des souffrances de toutes les couleurs ; si on les supporte bien, chacune de ces souffrances spéciales devient une grâce très excellente et comme une belle fleur qui ornera notre couronne dans le Paradis. Le ciel est embaumé du parfum de ces fleurs multiples, récom-

pense magnifique des souffrances des élus de la terre. »

— En un mot la croix est la béatitude pour le temps et l'éternité, si vous la portez en vous inspirant des exemples et des avis de l'évêque aveugle qui l'a portée pour l'amour de Jésus, en union à Jésus et en l'imitation de Jésus, qui fut jusqu'à la mort son amour et sa vie :

« O bonne croix ! s'écrie ce disciple de Jésus, si nous l'avions solidement plantée dans notre pauvre cœur, nous serions toujours dans la paix et dans la joie spirituelle, à la barbe des méchants et de tous les démons de l'enfer.

» ... Notre-Seigneur Jésus-Christ est notre refuge, notre consolation. Entr'ouvrant sa poitrine sacrée, il nous montre son cœur qui a tant aimé le monde, et que l'amour a tant fait souffrir !

» Qu'est-ce, en effet, que Jésus-Christ, sinon l'Amour incarné, et tout ensemble l'Amour méconnu et méprisé ? Son cœur adorable a connu toutes les souffrances ; et le nôtre aura beau souffrir, ce qu'il endure ne sera jamais qu'une goutte d'eau, en comparaison des angoisses, des brisements qui ont rempli, comme d'un océan d'amertumes, le Sacré-Cœur de Jésus crucifié !

» ... De même que Jésus-Christ se sert du ministère de son Eglise pour faire arriver jusqu'à chacun de nous la lumière de la foi, de même il lui confie, pour nous les donner, les admirables

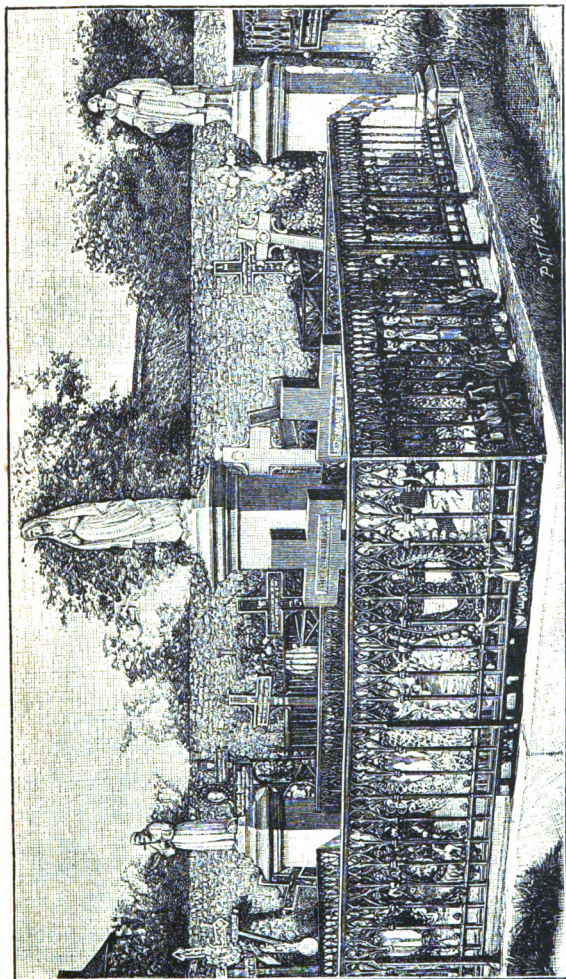
consolations dont nous avons besoin dans toutes nos douleurs. Envoyée de Jésus-Christ, l'Église est la grande consolatrice des souffrances humaines. C'est dans ses bras qu'il faut nous jeter, si nous voulons trouver les consolations du Sauveur.

» Alors, il nous donne de souffrir comme il a souffert, avec une patience profonde, avec une humilité suave et douce, avec une très ferme espérance, avec la force même de Dieu. »

— Ces paroles, cher infirme, vous résument bien des leçons du saint aveugle qui vous aime et veut votre bonheur : Jésus est votre Consolation et votre Force. Soyez pur, aimez ce Dieu aussi bon que puissant et saint, souffrez par amour pour Lui ; et Lui-même vous rendra heureux dans votre infirmité :

» ... Puisqu'il faut souffrir, profitons du moins de la souffrance ; si nous pleurons, prions en même temps, et ne laissons pas la nature dominer la grâce, le sentiment étouffer la raison : sans cela, nous perdrons le mérite de la croix, et nous souffririons dix fois davantage. Ici comme toujours, la grande affaire est de nous sanctifier par une résignation énergique, calme, persévérante, puisée dans l'amour de Jésus-Christ.

» ... Ce qui est le plus à redouter dans l'épreuve de l'infirmité, c'est le découragement, la tris-



Le tombeau de Mgr de Ségur, au cimetière de Pluneret, près Sainte-Anne d'Auray

tesse, et une espèce de routine qui nous habitue à porter la croix d'une manière banale, sans prier, sans nous sanctifier.

» ... Le bon Dieu ne nous demande que notre bonne volonté : il la voit, il la bénit et il la récompensera éternellement. La paix qu'il nous promet et qu'il nous donne, ce n'est point la paix que donne le monde ; ce n'est pas la paix de la réussite ni du bien-être : c'est la paix de la conscience, la paix de la foi, de l'espérance et de l'amour de Jésus-Christ : « Cherchez avant tout, nous dit l'Évangile, le royaume de Dieu et sa justice » (c'est-à-dire ce qui y mène) ; « et le reste vous sera donné par surcroît ». Le reste, c'est-à-dire les prospérités, les bonheurs de la terre vous seront donnés dans la mesure où la très-sage, très-juste, très-paternelle et très-im-pénétrable Providence de Dieu jugera à propos de vous les départir. »

— Notre vie est un voyage ; vous êtes, cher infirme, en bonne voie pour le Paradis. Avant de vous quitter, le saint aveugle tient à vous souhaiter une heureuse excursion, et surtout, une heureuse arrivée, entre les bras du Père céleste. Ce souhait est suffisamment justifié par les précédentes conversations que vous venez d'entendre : avec une infirmité sanctifiée par la grâce, votre pèlerinage s'effectuera avec succès ; « pour ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien. » (S. Paul, Rom., VIII, 28.) Infirmes comme vous,

Mgr de Ségur a fait route avec vous; mais il a débarqué avant vous du train direct qui mène au ciel :

« ... Nous y allons, et nous n'allons que là. Tout le reste n'est rien. Nous sommes des voyageurs qui, emportés par un train rapide, allons de l'exil dans la patrie; les uns descendent aux premières stations; les autres aux stations intermédiaires; d'autres, un bien petit nombre, aux dernières stations. C'est le voyage de la vie; il passe vite, et, une fois qu'il est achevé, il importe peu qu'il ait duré quelques heures de plus ou de moins. Oui, nous allons chez nous; chaque jour est une étape qui nous rapproche de notre bon Dieu, de la maison paternelle, du repos, du bonheur. Nous allons à Jésus-Christ, et nous y allons par Jésus-Christ; nous allons à Jésus-Christ, dans l'Eglise que conduit Jésus-Christ. L'Esprit-Saint nous entraîne; les Saints nous appellent; notre Mère, la Sainte Vierge, nous attend. Pour l'amour de Dieu, ne nous attachons pas au wagon qui nous transporte, quelque confortable qu'il puisse être; et supportons, sans nous plaindre, la fatigue et l'ennui de la route, en pensant à l'arrivée, en ne pensant qu'à l'arrivée. Oh! certes! la joie de l'arrivée nous fera oublier mille fois toutes les peines du voyage... C'est la foi vive, c'est l'amour de Jésus-Christ, qui changeront pour nous le mal en bien.

» ... Et ainsi Jésus est jusqu'à la fin, jusqu'au seuil de l'éternité, le Consolateur de ses fidèles, leur très-fidèle Sauveur, leur force, leur espérance, leur joie, leur vie. »

*Salus infirmorum, consolatrix
afflictorum, ora pro nobis!*

14





TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Exemples de Mgr de Ségur

DÉDICACE	v
INTRODUCTION	vii
Avant l'infirmité	11
I. — Le problème posé à la première Messe . . .	15
La demande	15
La réponse : un œil en purgatoire	16
II. — L'acceptation	16
La nature et la foi	17
Bonté dans la souffrance	19
Le pape Pie IX ; une faveur extraordinaire .	20
III. — Les préparatifs du sacrifice	23
Paix et égalité d'âme ; grandeur du sacrifice .	23
Action de grâces et joie surnaturelle	27
Excellence de la croix ; onction de grâce divine.	29
Comment il se familiarise avec son infirmité.	32
IV. — Le sacrifice consommé	34

	La perte du second œil	34
	Comment il aime son infirmité	39
	Pourquoi il remercie Dieu.	42
V. —	Tentatives de guérison.	48
	Abandon aux médecins.	48
	Abandon à la Providence.	50
	Il s'offre au martyr en vrai confesseur de la foi	52
VI. —	Les infirmités d'autrui	59
	Le type du bon pasteur	60
	Misère et Charité.	67
	Misère et apostolat.	70
	Tout à chacun et tout à tous comme Jésus.	72
	Désespoir et miséricorde	74
	Les souffrances des proches.	77
	Guérison d'un petit aveugle.	80
VII. —	Union à la volonté divine.	88
	Les inconvénients de la vie d'infirme.	88
	Nouvelles infirmités ; toujours le bon plaisir de Dieu	91
	Charité exquise d'une petite infirme.	96
	La fin prochaine.	100
	La dernière Messe.	104

DEUXIÈME PARTIE

Causeries de Mgr de Ségur

I. —	Deux avis préliminaires très simples et très importants	110
II. —	Les vaines consolations	114
	Comment le monde console et encourage.	114
	Ce que l'on devient, lorsqu'on ne veut point d'autre consolation	116
III. —	La vraie consolation	120
	Dieu aime tendrement les malheureux	120
	La Rédemption a divinisé la souffrance	121

	La leçon du Crucifix et le sermon des Plaies.	124
IV. —	Les effets de la prière.	126
	Elle opère par l'union à Jésus.	126
	Pourquoi la prière ne console pas toujours les affligés.	127
	Comment prier dans les violents accès . . .	129
V. —	L'amour de la Sainte Vierge	131
	Elle est constituée notre bonne Mère	131
	Sa tendresse pour les affligés	135
	La prière des infirmes à la Madone	137
VI. —	Le sacrement de Pénitence	140
	L'état de grâce et le bonheur de l'âme pure. .	140
	La confession soulage l'infirmes et l'affligé. .	144
	La confession fortifie l'infirmes et l'affligé. .	149
VII. —	La sainte Eucharistie	152
	Jésus présent pour secourir les affligés . . .	152
	Par la communion, Jésus allège et fortifie. .	155
	Par la communion, Jésus console et sanctifie la douleur.	159
	Par la communion, Jésus agit sur le corps lui-même.	162
	L'Écriture-Sainte et la communion fréquente.	166
VIII. —	Bonheur et grandeur du chrétien infirme . .	175
	Royauté surnaturelle	175
	Justice et signe de contradiction.	178
	Béatitude et marque de prédestination. . . .	185
IX. —	Avantages de l'infirmité soufferte chrétienne- ment.	189
	Elle sanctifie par la conformité au bon plaisir de Dieu.	189
	Elle expie et purifie dans l'amour de Dieu. .	192
	Elle est une grâce de Dieu qui conduit au Paradis.	196



